

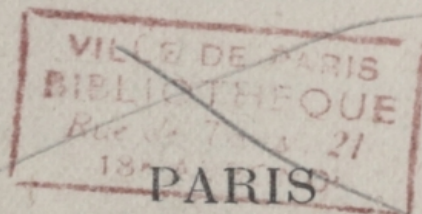
EX. 1
1068(1)

PAUL D'IVOI

F

Millionnaire malgré lui

TOME PREMIER



ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE (VI^e)

Tous droits réservés.

R
IVO

EX. 1

Les Loups !

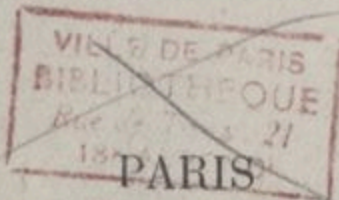


7.
1068(2)

PAUL D'IVOI

Millionnaire malgré lui

TOME PREMIER



ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE (VI^e)

Tous droits réservés.

R
IV

Ex.

I

UN NUMÉRO QUI MEURT, UN NUMÉRO QUI VIT

— Enfin, monsieur Kozets, qui est cette femme ?

— Mais vous le savez, monsieur le gouverneur, autant du moins qu'il est possible de le savoir.

— Eh ! je ne sais rien, sinon qu'en ce bagne de Sakhaline, les forçats, ses collègues, l'appellent la Française, et que, pour mon administration, elle est le numéro 1313.

— Beaucoup de treize, monsieur le gouverneur... Cela lui porte malheur... Elle va quitter ce monde...

— Pour un meilleur, monsieur Kozets... Puissent les bienheureux saint Pierre et saint Paul le lui faire obtenir.

Et le gouverneur se signa dévotement. Durant quelques minutes, le silence régna dans le bureau de Stanislas, général Labianov, gouverneur d'Aousa, colonie gouvernementale — lisez pénitencier — de l'île Sakhaline.

Dans la pièce, sévère, aux parois formées de planches de sapin roux et d'érable alternées, le haut fonctionnaire se tenait assis, devant son bureau de bois noir, recouvert de drap rouge, avec à l'angle droit un carré d'étoffe jaune sur lequel se détachait l'aigle à deux têtes, emblème de la maison impériale de Russie.

Le général, grand, robuste, le front fuyant, la face large, élargie encore par les favoris courts à la Bagration, était sanglé dans la capote verte de l'infanterie légère. Avec une nuance de mécontentement et d'inquiétude, il observait en dessous l'homme, jeté dans un fauteuil en face de lui, ce M. Kozets avec qui il venait d'échanger les quelques répliques rapportées plus haut.

Celui-ci s'appuyait contre une pelisse de loutre repliée sur le dossier de son siège ; il apparaissait vêtu d'un dolman de velours noir, d'une culotte large de même étoffe s'enfonçant dans de hautes bottes fourrées. Une toque de renard était posée sur le bureau devant le personnage.

Mais ce qu'il y avait d'étrange, d'inquiétant pourrait-on dire, c'était son visage blême, ses cheveux blonds décolorés, ses yeux d'un bleu si pâle qu'ils semblaient blancs.

Et distraitement, comme si leur propriétaire eût oublié la présence du gouverneur d'Aousa. ces yeux regardaient au dehors, à travers les vitres de la double fenêtre, que d'heure en heure un gardien militaire du pénitencier venait débarrasser des arabesques de glace qui eussent arrêté la vue du représentant vénéré de l'Empereur de toutes les Russies.

Paysage lugubre... La large avenue accédant au « Gouvernement », couverte de neige, bordée par les cônes funèbres de sapins noirs. A droite et à gauche les logis des fonctionnaires de la petite garnison ; puis le village des anciens condamnés, libérés, mais avec obligation de rester à Sakhaline. Plus loin encore, la file des baraquements, occupés par les condamnés en cours de peine, s'allongeaient sur la rive de la rivière Aousa, cachée sous une épaisse couche de glace.

De temps à autre, une corvée de galériens, sous la conduite de gardiens, le bâton à la main, le revolver à la ceinture, passaient, faisant tache sombre sur le tapis de neige, donnant l'impression de scarabées de deuil, de nécrophores énormes se traînant lourdement dans le paysage glacé.

Était-ce à ces choses que rêvait M. Kozets, ou bien sa pensée vagabondait-elle vers cet archipel japonais dont l'île russe de Sakhaline forme le dernier chaînon septentrional ? Évoquait-elle Yeso, Nippon, Kiou-Siou, lançant sur la Corée, sur Port-Arthur, sur la Mandchourie, leurs cohortes de petits hommes jaunes, robustes, agiles, endurants, d'un courage à toute épreuve, suppléant au nombre par la valeur ; — éternelle répétition de la légende de David abattant Goliath, — renversant, abaissant devant eux le colosse mocovite ?

Songait-il, cet énigmatique M. Kozets, au grand port de Vladivostok, séparé de Sakhaline par un simple détroit, à ce port qui, depuis la prise de Port-Arthur par l'armée niponne, était la seule porte ouverte au commerce russe sur l'immense Océan Pacifique ? Ce que l'on peut affirmer, c'est que son flegme énervait le général Stanislas Labianov, qui reprit brusquement :

— Enfin, monsieur Kozets, récapitulons.

— Récapitulons, mon cher général, consentit l'interpellé avec un mélange de déférence et de protection dans la voix.

— Par le fil transsibérien, j'ai télégraphié, il y a cinq jours — je procède ainsi par ordre, pour tout événement de quelque importance — j'ai

télégraphié, dis-je, que la condamnée 1313, qui, sur mes registres de personnel, est désignée comme devant être l'objet d'une surveillance spéciale, était condamnée par Edgeboris, médecin principal d'Aousa.

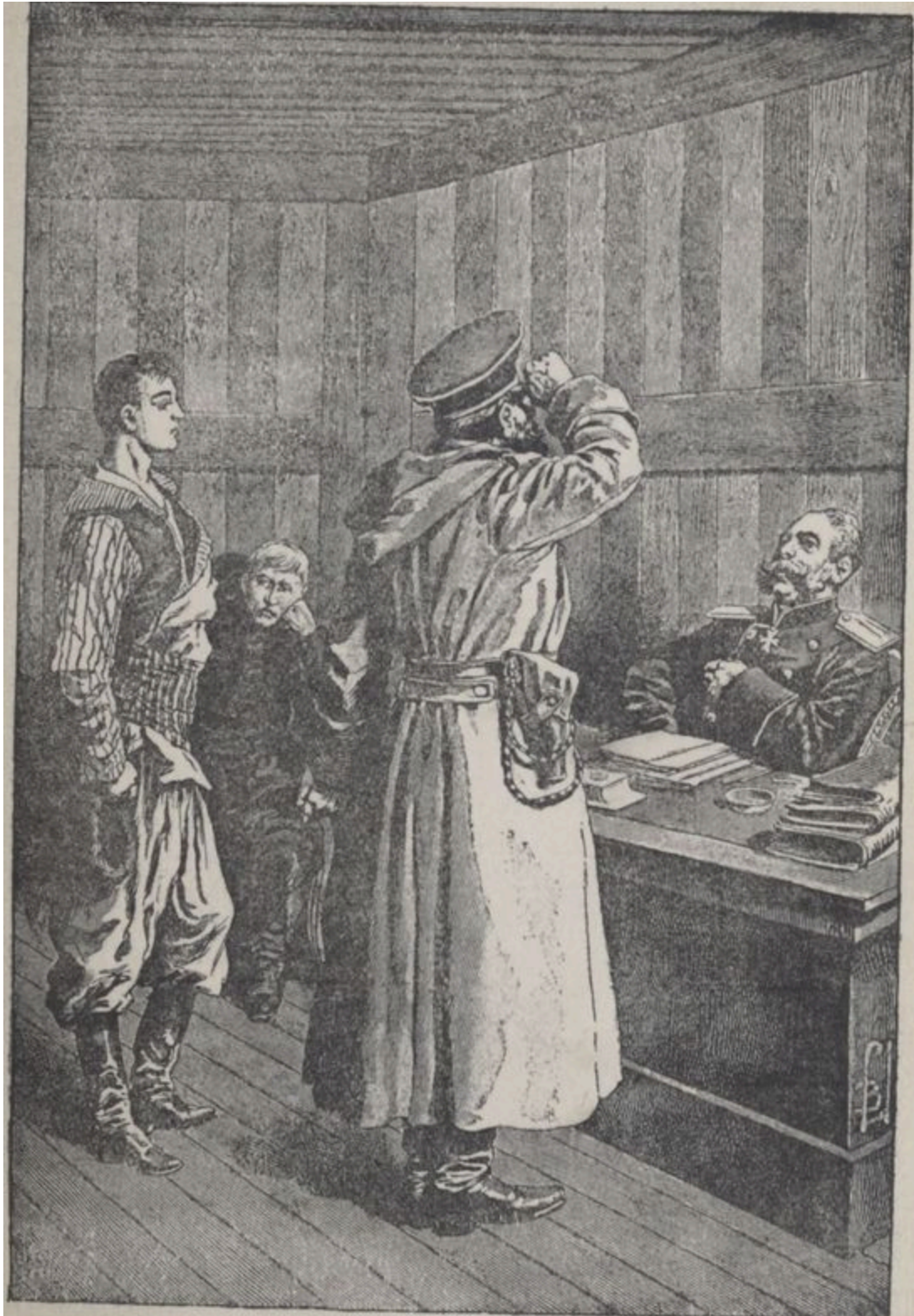
— Parfaitement... ; je me trouvais alors à Kharbine ; je reçus directement de Pétersbourg des instructions précises, qu'en quatre journées de voyage, railway jusqu'à Khabarovsk, traîneau de ce point à celui-ci, j'ai été assez heureux pour vous apporter.

Et s'inclinant, le personnage conclut :

— Ce qui m'a valu le double plaisir d'obéir aux ordres de S. M. le Tsar et de faire la connaissance de l'homme charmant que vous êtes.

Avec un geste d'impatience, le général grommela :

Qui es-tu ? demanda le Gouverneur.



— Vous oubliez une troisième satisfaction, celle de me surveiller... tout charmant que je suis.

— Oh ! général, quel gros mot !... Vous surveiller !

— Ma foi... Votre mission est remplie...

— Et je ne m'en vais pas... Ah ! vaillant militaire, comme tous vos pareils, vous resterez toujours en dehors des subtilités de la politique. Je suis à la fois un citoyen et un attaché à la haute police. Comme citoyen, je me porterais caution pour vous, mon général, et je regagnerais Vladivostok, où, malgré la guerre, on s'amuse plus qu'ici ; mais hélas ! comme policier, je dois, telles sont mes instructions, m'assurer que le 1313 ne peut communiquer avec personne.

— Elle est soignée par deux Turkmènes, qui n'entendent ni le russe, ni le français, les seules langues qu'elle parle.

— Je vous loue sans réserve d'avoir choisi ces infirmiers, mon général. Je dois encore assister à sa mort, à son inhumation, et ensuite faire un rapport où, croyez-le bien, je serai charmé de dire la haute estime, la sincère admiration, que m'a inspirées votre caractère.

Stanislas Labianov était un bon vivant. Il ne put réprimer un sourire et avec rondeur :

— Ah ! par Moscou la sainte, au lieu de ces compliments, j'aimerais mieux que vous m'appreniez pourquoi cette femme est l'objet d'une telle surveillance ; pourquoi l'on semble craindre les paroles qu'elle pourrait prononcer... Voyons, monsieur Kozets, déboulez-vous un peu, que diable ! Je grille de curiosité, et ma fille Mona me disait encore ce matin : Le mystère me fera pousser des cheveux blancs. Vous ne voudriez pas faire blanchir ma fillette avant l'âge ?

Kozets leva les bras au ciel d'un air désolé :

— Vous me voyez navré... : il m'est impossible d'empêcher ce désastre blanc.

— Ah ! gronda Stanislas en frappant du pied. C'est trop fort. A vous, policier, on confie tout, et moi, un soldat, un fidèle serviteur du Tzar, je n'ai le droit de rien savoir.

L'envoyé de la haute police se souleva à demi.

— Là, là, général, ne vous irritez pas... Votre mauvaise humeur m'afflige et elle met mon amour-propre à une rude épreuve..., car elle m'oblige à vous avouer que je ne saurais vous apprendre ce que vous souhaitez savoir, par la raison, simple mais péremptoire, que...

— Que ?...

— Que je l'ignore tout comme vous.

— Allons donc !

— C'est ainsi que je vous le dis, mon cher gouverneur... Et à ce propos, comme je viens de piétiner mon amour-propre pour vous être agréable, vous ne trouverez pas mauvais que je me console en vous faisant une petite leçon.

— Une leçon, à moi ?

— Oh ! très douce... Je vous prierai seulement de remarquer que nous sommes plus disciplinés dans la police que dans l'armée.

— Facile à dire, moins aisé à démontrer.

— Digne général... Nous le démontrons tous deux. On me donne des ordres, je les exécute sans m'embarrasser du but poursuivi par le gouvernement. Les mots : Service du Tzar ! me suffisent ; tandis que vous... Oh ! vous ne reculez devant rien pour surprendre le secret... les cheveux blancs de Mlle Mona, une enfant de quinze ans !... Oh ! fi... Jamais tentative de corruption ne fut aussi machiavélique.

L'ironie était évidente.

Peut-être Stanislas Labianov aurait-il riposté un peu aigrement, mais la porte s'ouvrit, et sur le seuil se montra le chef-garde, c'est-à-dire le brigadier des gardiens d'un baraquement, le grade du nouveau venu reconnaissable aux barrettes d'argent fixées sur la poitrine de son uniforme gris.

— C'est toi, Bolesine, fit le général, que veux-tu ? Le gardien salua :

— Que Votre Excellence me pardonne..., mais c'est le 12 qui a demandé à être conduit en votre présence.

— Est-il dans les conditions prévues ?

— Oui, Excellence. Vous autorisez les « pénitentiaires » à vous parler une fois par mois. Le 12 est à Sakhaline depuis trente-cinq jours.

— Depuis trente-cinq jours, s'écria M. Kozets, et il a le numéro 12 ; je pensais que c'était l'un des plus anciens condamnés

Le brigadier regarda l'homme au visage blême, puis, sur un signe du gouverneur, il répondit :

— A son arrivée, le 12 était vacant : il l'a demandé et on n'a pas cru devoir lui refuser cette satisfaction.

— Fais-le entrer, Bolesine, ordonna doucement Labianov.

Derechef, le gardien salua, pivota sur ses talons, et, ouvrant la porte, il appela :

— Douze, Son Excellence consent à te recevoir.

Presque aussitôt le condamné se montrait, s'inclinait avec aisance, puis, se redressant, semblait attendre que le gouverneur lui adressât la parole. Ce dernier, M. Kozets lui-même, n'avaient pu réprimer un geste de surprise.

Le captif, conservant sous la livrée du bagne une indéniable élégance, leur apparaissait merveilleusement beau.

Un tout jeune homme, dix-huit à vingt ans à peine, grand, mince, souple et nerveux, les extrémités aristocratiques. Quant au visage : le teint mat, les lèvres rouges ombragées d'un léger duvet, le nez droit, les yeux noirs, doux, souriants, et cependant doués de regards aigus, eussent tenté peintres et sculpteurs, désireux de fixer le type de la beauté masculine adolescente.

C'était un Apollon du Belvédère, avec je ne sais quelle adjonction de grâce hindoue, d'audace afghane, de dignité turkestane. Et ma foi, son regard profond devait être bien difficile à soutenir, car M. Kozets, sur qui il se posa un instant, baissa les paupières et détourna la tête.

— Qui es-tu ? demanda le gouverneur.

— Douze, répliqua le prisonnier d'une voix harmonieuse, chaude, enveloppante, mais dans laquelle cependant vibrait quelque chose de métallique et d'autoritaire.

— Douze, c'est un nombre... C'est ton nom que je veux.

— Douze est aussi mon nom. Je suis Dodekhan le Turkmène, fils de roi. Je me nomme ainsi comme l'antique divinité des plateaux du Pamir, parce que je suis le plus noble, le plus fort, le plus grand.

Une pensée orgueilleuse auréolait le jeune front de Dodekhan. Ce prisonnier qui se proclamait le plus noble, le plus grand, ne prêtait pas à rire. Bien plus ses auditeurs éprouvaient en sa présence une sorte de gêne

Pour combattre cette impression, le gouverneur reprit l'interrogatoire.

— Pourquoi es-tu enfermé ici ?

— Une rixe, à Samarcande, avec des soldats russes.

— Oh ! oh ! tu es batailleur.

— C'étaient des brutes.

— Tu traites durement les soldats du Tzar.

Dodekhan haussa les épaules.

— Qu'importe. Les juges du Tzar les ont vengés, puisqu'ils m'ont envoyé ici. Et à cette heure, il ne s'agit point du passé, mais du présent.

Stanislas Labianov hocha la tête et avec condescendance :

— Après tout, tu as raison. Pourquoi as-tu désiré me parler ?

— Parce que la mort est sur quelqu'un, et que seul je puis adoucir les minutes suprêmes de celle qui va partir.

Il y avait une mélancolie douloureuse dans le ton dont ces paroles furent prononcées.

Labianov et Kozets avaient tressailli.

— De qui parles-tu ? exclama vivement le gouverneur.

— De celle que vous appelez 1313 ; de celle que mes frères en douleur nomment la « Française ».

Il n'avait pas achevé que le policier était debout devant lui et, le saisissant au collet, disait les dents serrées :

— Tu la connais ?

Sans effort apparent Dodekhan se dégagea, rejetant Kozets dans son fauteuil, et d'un accent empreint d'un écrasant mépris :

— J'ai demandé à entretenir Son Excellence le Gouverneur et non les laquais de la police.

Si rapide avait été la scène que nul n'avait pu s'interposer. Et maintenant Labianov, le gardien Bolesine regardaient stupéfaits le prisonnier droit et calme, le policier renversé sur son siège fixant des yeux effarés sur celui qui, si prestement, s'était dérobé à son étreinte.

Le premier, Kozets recouvra sa présence d'esprit. Il se tourna vers le général et simulant la confusion :

— Je vous demande pardon, mon cher gouverneur, d'une vivacité que je déplore ; mon dévouement au Tzar m'a entraîné. Veuillez oublier l'incident et... reprendre l'entretien avec ce... pensionnaire, qui porte bien son numéro... Mâtin ! Il a des nerfs... comme Douze !

Heureux de n'avoir pas à sévir, Stanislas s'empessa de déférer au désir exprimé :

— Alors, Douze, si j'ai bien compris, tu souhaites que je t'autorise à veiller la mourante ?

— C'est cela même, Excellence.

— Je te l'accorderais volontiers, mais les ordres supérieurs sont formels... ne doivent l'approcher que des personnes n'entendant ni le russe, ni le français...

— Et je parle ces deux dialectes d'Occident.

— Donc, tu ne verras pas 1313.

Un fugitif sourire distendit les lèvres de Dodekhan.

— Nous ne nous entendons pas, Excellence. Vous êtes humain et bienveillant, j'ai tenu à vous marquer une déférence particulière en sollicitant une permission dont je n'ai nul besoin. Vous me la refusez, c'est votre droit ; mais ma courtoisie étant maintenant à couvert, je vous prie de ne pas dire que je ne verrai pas la Française.

— Que dit-il ? bredouilla M. Kozets, pétrifié par le sang-froid du détenu

— Je dis qu'il faut que je la voie, car, dans son délire, elle appelle Dodekhan.

— Qu'en sais-tu ?

— Je l'ai entendue. Je l'entends encore.

Il penchait la tête en avant, dans l'attitude de quelqu'un qui écoute.

M. Kozets eut un rire aigrelet :

— Mon cher général, je crois que ce garçon se moque de nous. Renvoyez-le donc à son baraquement, et pour lui montrer qu'ici toute menace de désobéissance est folle, décidez qu'il restera aux fers, sous la garde de deux « soldats du bagne (1) », jusqu'à ce que la mourante soit défunte.

Comme tous les fonctionnaires russes, le général Labianov avait à la fois mépris et terreur de ces inspecteurs ambulants de la haute police, lesquels sont armés de pouvoirs discrétionnaires et qui, d'un simple rapport, sans contrôle possible, peuvent précipiter du faite les plus puissants.

Ils sont, ces hommes, comme les dénonciateurs de la sainte Inquisition dans l'Espagne d'autrefois. Et ici comme là, ils sont les agents d'un terrible tribunal religieux. Leur chef, leur directeur, est le Saint Synode de l'orthodoxie grecque, le Saint Synode, souverain véritable de l'immense empire russe, conservateur de la routine, des vieux privilèges, de l'autocratie, adversaire irréductible de l'esprit nouveau soufflant de France sur le monde ; le Saint Synode qui, plutôt que de céder, armerait la bombe d'un assassin que l'on condamnerait ensuite comme terroriste, alors qu'il ne serait qu'un orthodoxe lancé contre un Tzar libéral.

Le gouverneur considéra donc l'invitation de Kozets ainsi qu'un ordre, et s'adressant au gardien immobile durant la scène :

— Tu as entendu, Bolesine ?

— Oui, Excellence.

(1) Euphémisme poli que l'on emploie en Sibérie pour désigner les garde-chiourme.

— Les fers, et deux gardiens.

— Ce sera fait, Excellence.

Le brigadier posa la main sur l'épaule du détenu. Oh ! avec douceur. La vigueur exceptionnelle manifestée tout à l'heure par Dodekhan lui avait inspiré un respect tout particulier, si particulier même qu'il oublia de le tutoyer selon l'usage des pénitenciers, et qu'il lui donna du « vous », absolument comme à un supérieur hiérarchique :

— Venez, Douze.

Le jeune homme le suivit sans hésitation : mais, parvenu à la porte, il se retourna, regarda le gouverneur et son hôte avec une incompréhensible pitié, puis sortit en haussant les épaules.

II

LA FRANÇAISE

— Il vient !... Il vient !... Il va venir !

A demi soulevée sur son lit, la chemise accusant sa maigreur, le visage déjà figé en cette rigidité qui annonce la fin, les yeux hagards semblant s'ouvrir sur des visions de l'au-delà, la Française venait de lancer ces paroles étranges.

Au fond de la salle, près de la porte fruste, deux Turkmènes au teint bronzé regardaient avec une sorte de terreur superstitieuse.

Au dehors la neige tombait, mêlée de grêle, avec un bruissement cotonneux, et de temps à autre une rafale ébranlait la cabane où, selon l'expression du médecin, finissait la mourante.

C'était tout au fond du vallon d'Aousa, à l'écart des baraquements du village, dans une fissure de la falaise où le vent s'engouffrait en tourbillonnant, que se dressaient la demi-douzaine de cahutes, dénommées pompeusement hôpital, dans lesquelles on « isolait » les malheureux atteints par la maladie sous ce climat inhospitalier.

Et là, en face de ces Turkmènes improvisés infirmiers, qui ne discernaient point le sens de ses paroles, allait s'éteindre cette femme, dont nul ne savait le nom, numéro 1313, qu'un scribe indifférent rayerait sur le livre d'écrou, avec la mention banale :

Inhumée le...
Compte arrêté après vingt-cinq ans
et dix-sept jours...

Vingt-cinq ans et dix-sept jours ! Ligne atroce dans sa concision chiffrée !

Elle signifiait que, depuis vingt-cinq années, cette infortunée végétait là, séparée du monde vivant. Vingt-cinq ans !... elle en avait peut-être cinquante à présent.

Elle était entrée là, jeune, souriante encore, la joue veloutée... Elle en sortirait vieillie, brisée, pour être confiée à la terre qui, après avoir été la nourricière, accorde à tous le dernier asile.

Elle se souleva encore, les bras tendus vers la porte, et d'un ton impossible à rendre :

— Il approche !... Il va paraître... Albert ! mon petit Albert ! Tu seras protégé !

Elle achevait à peine que le battant massif tournait lentement sur ses gonds. Dans l'encadrement se profila la silhouette élégante de Dodekhan !

Les Turkmènes se penchèrent en avant, les mains tendues en un geste implorant, tels les adorateurs aux attitudes rituelles des bas-reliefs babyloniens.

Le jeune homme les salua de la main, puis glissant sans bruit sur le plancher, il s'approcha du lit de la malade.

Celle-ci eut une expression extatique...

— Dodekhan ! murmura-t-elle sur le ton de la prière. Dodekhan ! c'est lui tel que je l'ai connu...

Le jeune homme lui prit vivement la main.

— Tais-toi, femme... Tes paroles me prouvent que tu es bien celle que je cherchais ! Mais les autres ne doivent pas savoir que le fils de Dilevnor se cache sous ce sobriquet divin de Dodekhan.

— Son fils !... Vous êtes son fils !

Elle se passa les mains sur le front, puis de même que si la lumière se faisait en son esprit :

— C'est vrai ! les années ont passé... j'étais une enfant... Il serait un vieillard.

— Il est retourné à l'infini, murmura le Turkmène d'une voix profonde.

— Mort, dit-elle lentement.

Ses mains maigres se joignirent, son front se pencha, on eût cru qu'elle prononçait une prière intérieure.

Dodekhan la considérait avec pitié. Il respecta sa méditation ; puis, quand les doigts de la pauvre femme se disjoignirent, il lui saisit les poignets avec précaution, consulta le pouls :

— Deux heures, fit-il à voix basse. Nous avons deux heures à peine.

Puis avec un mouvement de tête volontaire :

— Bah ! on ne nous dérangera pas avant. Cela suffira.

Son regard noir pesa sur la moribonde dont les yeux s'ouvrirent démesurément, se rivant sur les siens.

— Femme, dit-il, auprès de mon père mort, j'ai trouvé un portefeuille. Il contenait des papiers qui m'assuraient l'héritage du proscrit... — ceci fut dit d'un ton d'orgueilleuse menace — et aussi, continua Dodekhan, l'héritage de sa reconnaissance.

Il s'arrêta un instant et reprit :

Un carré de papier portait un nom de femme..... Au-dessous étaient tracés ces mots : « 24 ans 10 mois. — Il y a deux mois et dix-sept jours de cela, — 24 ans, dix mois qu'elle fut arrêtée... La retrouver à tout prix pour la rendre à son mari, à son fils, que je veux riches. L'organisation de l'œuvre géante m'a empêché de la chercher. J'ai pu dire : Périsse la fille d'adoption de mon cœur, mais que l'œuvre soit. Que mon fils se consacre avant toute chose à la retrouver... C'est une dette sacrée que je lui lègue... »

— Eh ?... questionna la moribonde haletante.

— C'était tout. Mais mon père me laissait aussi un terrible et mystérieux pouvoir. Au bout d'une semaine, je savais qu'une femme avait été arrêtée à Moscou à l'époque indiquée.

— Oui, gémit-elle, à Moscou.

— Elle avait été d'abord employée aux lavages d'or de l'Oural, puis transportée aux mines de cuivre de la région d'Irkoustk. Là, elle avait tenté de s'évader...

— C'est vrai ! C'est vrai !

— Alors on l'avait enterrée dans les houillères du Baïkal, perpétuellement inondées où les malheureux condamnés piétinent sans cesse dans la boue gluante et noire. Nouvelle tentative d'évasion...

— Pour rejoindre le mari, le fils que je ne reverrai plus.

— Je les verrai, femme, et mes yeux seront tes yeux.

Le jeune homme dit cela d'un ton ému, où vibraient à la fois la pitié et la colère généreuse, mais revenant à son récit :

— On l'entraîna plus loin..... Ici les précautions de la police avaient redoublé. Mes émissaires croyaient, sans pouvoir l'affirmer, que la prisonnière avait été internée dans l'île Sakhaline, au pénitencier d'Aousa. Je résolus de vérifier moi-même. Le lendemain, j'assommaï deux cosaques. J'insultai les juges devant qui je fus conduit. Ah ! un Asiatique qui frappe

des soldats russes ; un Asiatique qui brave les magistrats russes, mérite le pire des bagnes... C'est là-dessus que j'avais compté, et ce me fut une joie d'apprendre qu'on me conduisait ici.

La moribonde secoua désespérément la tête :

— Une joie... regardez ce que ce bague a fait de moi.

Il leva les bras avec insouciance.

— Je me ris des prisons..... Demain je sortirai d'Aousa, libre.

— Mes heures sont comptées, je mourrai avant que la nuit s'achève, et j'ignorerai votre départ.

Il eut un doux sourire.

— Qui sait ! le Dieu de l'Infini, qui n'a point de prêtres, et dont la nature est le temple... Ce Dieu est bon, femme, espère en lui.

Puis changeant de ton :

— Mais je dois apprendre de toi ce que j'ignore. Qui es-tu ? Comment as-tu connu mon père Dilevnor ? Qui sont ton époux, ton fils ? Quelle est cette fortune que mon père te destinait ?... Ton nom ?...

Elle redressa son torse courbé et avec une majesté sereine :

— Louise-Albertine Prince, née d'Armaris, seule héritière du duché et pouvant transmettre le titre à mon fils.

— Oh ! Oh ! de la noblesse française !

— Dont j'ai fait bon marché, puisque j'ai été la plus heureuse des femmes en épousant M. Prince, et que ni lui, ni personne autre que votre noble père, n'ont jamais soupçonné en moi la descendante des Armaris.

— Pourquoi ce mystère ?

— Parce qu'à cette époque déjà, j'étais morte...

— Vous dites ?

—... Ou plus exactement, comme demoiselle d'Armaris j'étais morte ; je n'étais plus sur terre qu'une enfant orpheline, répondant aux seuls prénoms de Louise-Albertine, devenue fille adoptive d'un proscrit, fou dangereux au dire des gouvernements de tyrannie, apôtre de l'humanité, dirai-je, moi qui l'ai connu et aimé.

Une larme tremblota au bout des cils de Dodekhan ; il la fit sauter d'une pichenette et d'un accent attendri :

— Merci pour mon père, madame... A présent, je commence à entrevoir la vérité. Laissez-moi vous prier de me tout apprendre. Dès cet instant, je vous le jure, je me consacrerai avant toute chose à l'œuvre de justice léguée par Dilevnor ; mais pour triompher, je ne dois rien ignorer.

Elle inclina la tête.

— Louise-Albertine n'a point de secrets pour Dilevnor.

Et lentement, s'arrêtant comme si la respiration lui manquait, reprenant, après une aspiration profonde, la mourante parla :

— Mon père était le fils aîné du duc d'Armaris, dont le vaste domaine englobait plusieurs communes du département français de l'Isère. Mon père, après de solides études à Paris, était rentré au logis familial et partageait son temps entre des recherches scientifiques et l'exploitation du domaine. Il avait épousé une jeune fille sans fortune, mais belle comme la beauté, bonne comme la bonté. Ils s'aimaient, et s'efforçaient à se faire aimer des autres.

Le duc, autour duquel on se réunissait chaque soir, adorait son fils aîné et souvent il disait avec tristesse :

— Pourquoi ai-je deux fils ?... L'autre aurait bien pu rester dans les limbes.

L'autre, de son prénom Hector, donnait en effet bien du tourment à sa famille

Léger, égoïste et faux, il s'était livré, à Paris d'abord, puis à Londres où il s'était réfugié après une aventure où son honneur avait failli sombrer, il s'était livré à une véritable folie de dissipation. Il y avait englouti la part d'héritage de sa mère, défunte heureusement pour elle. Puis pour le tirer de mauvais pas, le duc avait dû, à plusieurs reprises, se condamner à de lourds sacrifices d'argent, de telle sorte qu'Hector, du vivant même de son père, avait dilapidé à peu près tout ce qui aurait pu lui revenir un jour.

De loin en loin, il faisait une courte apparition au château. Alors, la demeure si paisible, si tendre, s'emplissait de tumulte, d'éclats de voix irritées. J'avais peur et ne me rassurais qu'en apprenant le départ de « mon oncle Hector » qui retournait à ses folies, après avoir extorqué de haute lutte quelques subsides à mon grand-père.

Après cela, pendant deux ou trois jours, le duc gourmandait un peu mon père, lui disant :

— Tu as tort. Le gaillard a mangé son blé en herbe. Ce que tu m'as amené à lui donner encore par ton insistance est pris sur ta part, sur celle de ta Louissette.

Mon père répondait :

— Bah ! cher père, les récoltes seront superbes cette année ; elles combleront cette dépense imprévue.

Puis tout rentrait dans le calme et la maison redevenait douce, bonne, paisible. Comme par le passé, on y respirait la tendresse confiante, l'affection partagée.

J'avais dix ans, quand tout à coup la tempête s'abattit sur Armaris.

Oh ! pas la tempête du ciel ! Celle-là a encore des pitiés : celle-là épargne quelques épaves. Non, la tourmente humaine, mille fois plus cruelle, mille fois plus impitoyable.

Le duc d'Armaris fut foudroyé par une congestion cérébrale.

A cette nouvelle, mon oncle Hector accourut au château, assista décemment aux obsèques, eut avec le notaire de la famille une longue conversation où il acquit la certitude qu'il n'avait plus droit à aucune parcelle de l'héritage ; après quoi, il prit congé de nous et retourna à ses plaisirs.

Nous restions tous trois, mon père, ma mère et moi. Nous reprenions notre vie paisible, avec ces seules différences qu'il y avait au milieu de nous une place vide et que nos vêtements maintenant étaient noirs.

Hélas ! le jour du décès de mon grand-père, j'avais pris le deuil pour toujours.

Quelques mois s'écoulèrent. Mon oncle Hector ne donnait aucun signe de vie. Il se recueillait. avant de frapper.

Un soir, après dîner, nous étions réunis au salon.

Je m'étais pelotonnée dans un fauteuil. Comment cela se fit-il ? Comment ma mère, toujours si attentive, ne s'en aperçut-elle pas ?... Je ne sais ; mais je m'endormis profondément, sans soupçonner que je venais de voir mes parents pour la dernière fois.

Une sensation de froid me réveilla.

J'ouvris les yeux... Je les refermai aussitôt.

Évidemment je rêvais. Comment expliquer autrement ce qui m'arrivait.

J'avais perdu le sentiment au château, dans le grand salon, et je m'éveillais au milieu d'un bois, à l'abri d'une roche surplombante.

Cela était fantastique.

De nouveau je regardai. La vision persista. D'une voix étranglée par la peur, je murmurai :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Alors, une ombre pénétra dans le réduit. J'eus un cri d'épouvante, mais une voix douce et bonne, que je reconnus de suite, me rassura :

— N'aie pas de crainte, Bertinette, Dilevnor est près de toi.

— Dilevnor, c'est toi, bon ami. Tu es donc revenu de ton voyage. Papa avait beau dire, j'étais bien sûre que tu reviendrais.

— Vous connaissiez mon père ? prononça d'une voix profonde Dodekhan qui, jusqu'à ce moment, avait écouté en silence.

— Oui, et je l'aimais. Originaire du Turkestan russe, apôtre de l'indépendance, il avait dû quitter sa patrie, se réfugier en France. Mon père s'était trouvé en rapport avec lui, et conquis par la noblesse, la pureté de son caractère, il lui avait offert un asile à Armaris.

Par malheur, la police moscovite veillait.

Pour faire chasser de France ce patriote, elle l'avait dénoncé au gouvernement français comme un nihiliste, un révolutionnaire, un propagandiste par le fait.

— Infamie ! gronda le jeune homme.

— Ah ! vous avez raison, répéta la mourante avec une suprême énergie... infamie. Lui, nihiliste, lui dont les nihilistes se moquaient, alors qu'il leur disait : « Ce n'est point par les bombes, ce n'est point par le crime que l'on fait libres les opprimés ; c'est par la volonté, c'est par la persuasion ; c'est par la force du nombre de ceux qui croient à l'éternelle justice. »

— Ils ne rient plus aujourd'hui, murmura le Turkmène avec un orgueilleux sourire.

Elle le regarda, une interrogation avide dans les yeux.

— Il a donc triomphé ?

— Oui, madame. La puissance nihiliste est néant auprès de celle qu'il m'a transmise. Du Pacifique au Danube, des millions d'hommes ont les yeux fixés sur moi, attendant un geste pour agir... si je le voulais demain...

Il s'interrompit brusquement, et plus doucement :

— Continuez votre récit, madame, je suis ici pour apprendre comment je puis exécuter une volonté de mon père, et pour cela seulement.

Elle obéit docilement,

— Le marquis d'Armaris avait été avisé de la dénonciation portée contre Dilevnor : il l'aida à passer en Suisse, lui fournit les moyens de s'installer à Genève. C'est de là que le proscrit était revenu pour nous sauver d'un épouvantable attentat, dont un misérable, fuyant les lois, lui avait révélé les détails.

Mon oncle Hector, à bout de ressources, tombé de degré en degré à la honte, avait résolu de rentrer en possession du domaine d'Armaris, et pour

atteindre ce but, de supprimer tous ceux qui se trouvaient entre lui et l'héritage du duc défunt.

Un narcotique stupéfierait un soir tous les habitants du château, maîtres et valets. Chacun serait porté sur son lit, soigneusement garrotté ; puis le feu, alimenté par un copieux arrosage de pétrole, consumerait castel et propriétaires ; Hector, officiellement à Londres, apprendrait l'accident, sans pouvoir être incriminé, et hériterait paisiblement.

— Le misérable ! fit sourdement Dodekhan. Dans ses yeux noirs passa une lueur rouge, ardente, révélant l'âme terrible et passionnée qui se voilait de sa grâce hindoue.

Mais la Française poursuivit :

— Dilevnor, aussitôt avisé, était rentré en France. Il se dirigea vers Armaris, au risque de se faire prendre par la police, lui le proscrit, lui l'extradé.

Mais ses ressources étaient limitées... Les précautions indispensables à prendre retardèrent sa marche.

Il arriva, quand déjà le château était en flammes.

Au risque de sa vie, il put m'arracher au feu, mais moi seule. J'étais marquée pour souffrir plus longtemps que les autres.

J'abrège, pour passer à la seconde partie de ma vie.

Dilevnor comprit que si mon existence était connue, Hector n'hésiterait pas à me frapper, pour rester seul possesseur de la fortune. D'autre part, un scandale judiciaire eût déshonoré le nom d'Armaris.

Il m'emporta à Genève, laissa mon oncle hériter, vendre à vil prix les terres et les bois, puis dilapider le tout en orgies.

Désormais je m'appelais Louise-Albertine, et j'étais l'enfant d'adoption de cet homme de bien.

Elle s'arrêta un instant. Des larmes ruisselaient sur ses joues amaigries.

Dodekhan, lui aussi, pleurait.

Mais il parut faire un effort violent et murmura :

— Parlez, madame, parlez ; dans trente minutes, on viendra m'arrêter ici.

— Vous arrêter ? redit-elle saisie.

Il la rassura d'un sourire :

— Cela n'a aucune importance. Demain, je vous l'ai affirmé, je vous l'affirme encore, je serai libre. Mais il faut que je n'ignore plus rien du fils que vous me léguez comme frère.

Et d'un ton mi-railleur, mi-tendre :

— Mon père adopta la mère comme sa fille, j'adopte le fils comme mon frère.

De ses mains tremblantes, la moribonde étreignit la main du jeune homme, et comme si elle avait puisé de nouvelles forces dans ses paroles :

— Que vous dirai-je ? reprit-elle. Les années passèrent. Les dangers, les nécessités de l'œuvre géante entreprise par Dilevnor, nous condamnaient à une existence nomade.

Nous parcourûmes l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, l'Asie Mineure, les pays Afghans, Persans, Beloutchis, Hindous, Indochinois. La Chine et le Japon nous virent sur leurs territoires.

Ce fut à Fusyihama, dans ce dernier pays, que je rencontrai celui qui devait être mon époux.

Il se nommait Prince, était ingénieur et Français. Il me donna toute son âme et, en toute confiance, sans même remarquer certaines irrégularités d'écritures que mon père adoptif, malgré ses soins, n'avait pu éviter, il épousa Louise-Albertine, enfant trouvée, sans nom.

Avec lui je revins en France où naquit mon fils, mon petit Albert.

— Albert, répéta Dodekhan, comme pour graver ce nom dans sa mémoire, Albert Prince.

Elle inclina la tête pour affirmer, puis la voix assourdie :

— J'étais heureuse. Je pensais avoir atteint le terme de mes souffrances. Hélas ! ce n'était qu'une accalmie.

Ingénieur des mines, mon mari fut appelé au Caucase pour mettre en valeur une concession minière.

Nous nous installâmes à Tiflis.

Là, un des affiliés déjà nombreux de Dilevnor me reconnut. Il m'indiqua la retraite du proscrit, à cet instant caché dans la ville sainte, dans Moscou, défiant la police russe par l'audace même du choix de son gîte.

Ah ! le revoir, c'était une joie, mais c'était plus encore un devoir. N'avait-il pas, durant de longues années, embarrassé sa marche, doublé les dangers suspendus sur sa tête, pour me protéger, me soigner, me conduire au bonheur ?

Jamais je n'avais entretenu mon mari du but mystérieux poursuivi par mon second père. Il y avait là un secret qui ne m'appartenait pas, dont je ne me reconnaissais pas le droit de disposer.

Je lui dis donc simplement que mon père devant passer à Moscou, je serais heureuse de m'y rendre pour l'embrasser.

Prince ne savait rien me refuser.

— Va donc à Moscou, chère femme, répondit-il seulement.

Et je partis, accompagnée à la gare par l'époux tendrement aimé, par mon petit Albert, alors âgé de deux ans, et que portait une superbe nourrice géorgienne, au diadème de soie et d'or, au costume théâtral et gracieux.

Quand le train s'ébranla, mon cœur se serra.

Pourquoi ?

Mystère ! Je ne me doutais aucunement que je venais de voir mes aimés pour la dernière fois.

Hélas ! la méchanceté des hommes ne s'endort jamais.

Ma présence à Tiflis avait été signalée à la police usse. Sans le savoir, j'étais épiée, surveillée ainsi qu'une criminelle. Dilevnor ne s'y trompa pas.

Aussi, quand j'arrivai dans l'asile qu'il s'était ménagé, à cent mètres du Kremlin, il me prit longtemps dans ses bras, et me dit seulement :

— Je profite de ce moment, ma chérie, car peut-être est-ce le seul instant où je pourrai te presser sur mon cœur.

— Oh ! père, répondis-je, pourquoi de pareilles idées ?

— Parce que je connais la police russe, mon enfant. Quoi qu'il advienne d'ailleurs, sache que je me suis ménagé une ligne de retraite. Oh ! la maison n'a qu'une issue apparente. A quoi bon en avoir deux. L'ennemi les garde et voilà tout. Tandis qu'une issue ignorée ne se garde point, et celle dont je parle est bien ignorée, car elle n'existe pas encore.

Et comme je le considérais étonnée.

— Si l'on vient perquisitionner, soutiens hardiment que, seule, tu habites cette maison, avoue que tu espérais me voir à Moscou où l'on t'avait annoncé mon passage. Puis rejoins ton mari et ne songe plus jamais à me rendre visite en Russie. Va, ma fille, je te rendrai ta visite en d'autres contrées, moins dangereuses pour moi.

— Mais enfin, si ce que vous craignez se réalise, comment fuirez-vous ? Je vous obéirai en toutes choses ; seulement, je vous en prie, expliquez-moi pour que je sois rassurée.

Il passa sa main sur mes cheveux, comme il le faisait alors que j'étais enfant.

— Petite curieuse ; je t'excuse, car cette curiosité là vient du cœur.

Et baissant la voix :

— J'ai une cachette sûre, entre deux planchers. J'y ai serré des armes, des provisions pour huit jours, le temps nécessaire à percer un mur, à créer

l'issue que personne ne soupçonnera.

Il mit un baiser sur mes yeux.

— Oublie cela. Pour garder le silence, la mémoire est inutile. Et maintenant, en attendant la police, jouissons du plaisir d'être ensemble.

Il ne devait pas être long, le plaisir.

Le soir même, des gens de la police envahissaient la maison, la fouillaient avec rage, et ne trouvant que moi, ils m'entraînaient avec eux, me jetaient en prison.

Je me réclamai du consul de France.

On me rit au visage. On me répondit.

— Il n'y a pas de nationalité qui tienne. Vous êtes arrêtée pour complot politique, affiliation à la secte nihiliste, terroriste, complicité avec le chef Dilevnor.

Je me récriai ; alors les tortionnaires ajoutèrent :

— Vous avez un moyen bien simple de prouver votre innocence. Apprenez-nous où se cache Dilevnor.

Cela dura huit longues journées. Je savais que de mon silence dépendait le salut de celui qui avait veillé sur ma jeunesse. Aussi, magistrats et policiers eurent-ils beau multiplier les interrogatoires, me tendre les pièges dont ils sont coutumiers, je ne prononçai pas une parole imprudente.

Le neuvième jour on me ramena chez le juge.

— Nous connaissons la cachette de Dilevnor, me déclara cet homme.

Je haussai les épaules.

— Nous la connaissons, reprit-il avec force. Il s'est glissé entre deux planchers de la maison où vous fûtes arrêtés. Il a percé un mur et a disparu. Le trou béant au milieu de la façade a révélé l'existence du conduit qu'aucun indice n'avait trahi.

Je ne fus pas maîtresse d'un premier mouvement.

Mes mains se joignirent, mes yeux se levèrent vers le ciel ; mes lèvres prononcèrent à mon insu :

— Il est en sûreté, merci ! ô mon Dieu !

Alors le juge eut un rire rageur.

— Oui, ce démon nous a échappé ; mais toi tu es en notre pouvoir, ma fille ; il t'aime, il souffrira de tout ce que tu souffriras toi-même... Remercie donc Dieu tout à ton aise ; c'est sur toi que nous allons torturer Dilevnor.

Sans doute, mon second père était entraîné par l'œuvre entreprise ; sans doute il ne pouvait venir à mon secours.

Deux semaines plus tard, des moujiks (paysans) découvrirent sur les berges boueuses de la Moskova, cette rivière lente qui arrose Moscou, un cadavre dont la tête avait été horriblement fracassée. Dans une des poches de la pelisse était un étui de métal recouvert de peau. A l'intérieur de l'étui un papier portant ces mots :

« Ceci est mon testament :

« Les frères m'ont condamné parce que je n'ai pas mené à bien l'opération dont ils m'avaient chargé. Un autre sera plus heureux.

« Ils permettent que je lègue ma fortune à l'enfant bien-aimée qui a été le sourire de ma vie.

« Qu'on lui remette un million de roubles (2.700.000), déposé à la banque Meleskis, Gibbersen et C^{ie}, de Smolensk.

« Ceci est ma suprême volonté,

« Fait librement, ce...

« Signé : DILEVNOR. »

— Eh bien ? questionna Dodekhan se penchant sur la mourante dont la voix avait baissé tout à coup.

Elle se redressa vivement.

— Ah oui ! en vous entendant parler tout à l'heure, j'ai compris que Dilevnor avait employé une ruse pour me sauver et faire croire à sa mort... Pour le reste... Vous voyez ce que l'on a fait de moi.

— Mais cet héritage de mon père que vous souhaitez sans doute voir revenir à... mon frère Albert ?

Elle l'enveloppa d'un ineffable sourire.

— Oui, c'est cela... Le gouvernement russe a confisqué la somme et l'a donnée à titre d'indemnité à un agent du consulat anglais de Moscou, qui avait été blessé à la suite d'un attentat nihiliste.

— Le nom de cet homme.

— Ezechiel Topee.

— Celui-là rendra gorge, je vous le jure...

Elle l'interrompit et élevant lentement sa main tremblante :

— Attendez. Celui-là ne fut pas un coupable... Il ne doit pas souffrir de l'indignité des autres... Il a reçu une indemnité du gouvernement... Rien de plus...

— Mais alors que voulez-vous que je fasse ?

— Je ne sais... Mais je me souviens que Dilevnor ne connaissait qu'une voix, celle de la justice... De là haut, je le prierai qu'il vous inspire... et je vous confie mon fils...

Gravement le jeune homme promet

— Je serai juste, pauvre mère.

Puis vivement.

— Où habitez-vous en France ?

— A Tours.

— Tours... Bien. J'irai.

Et d'un ton étrange :

— Je suis trop haut pour rencontrer l'affection J'ai des esclaves fanatiques, je n'ai point d'amis. Sois bénie, toi que l'Infini va rappeler à lui... Je te devrai peut-être... un frère.

III

MONA LABIANOV

Quatorze ans, blonde dorée, un teint de rose pâle, des yeux de pervenches, un sourire espiègle et une mélancolie douce, telle apparaissait Mona, fille unique et adorée du gouverneur d'Aousa.

Elle se tenait pensive devant le grand feu qui flambait dans la cheminée du salon.

En face d'elle, ayant à portée une petite table sur laquelle se trouvaient la théière russe et le carafon d'eau-de-vie de grains, accessoires obligés de toute soirée sibérienne, le général Labianov et le policier Kozets causaient à mi-voix.

Un peu à l'écart, plongée en apparence dans la lecture laborieuse d'un gros volume, se tenait, écrasée dans un fauteuil, une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux blond filasse, au teint brouillé, au milieu duquel rutilait, tel une rosette de la Légion d'honneur, un petit nez pointu, bizarrement retroussé, outrageusement rouge, formant une saillie à peine suffisante pour que de lourdes lunettes y trouvassent un appui.

Si l'on ajoute que la personne en question développait, dans une robe d'un vert criard, un corps résolvant le difficile problème d'être à la fois anguleux et lourdaud, on aura une idée de la silhouette de Lisbe Fritzau, gouvernante de Mona, et de plus... son professeur de français...

Oh ! ce professeur de français... : un exemple suffira à montrer quel français elle pouvait enseigner.

Tout le monde l'appelait Macelle Lisbe, et cela, par la raison simple que l'institutrice, affligée d'un accent allemand des environs de Dantzig, n'avait jamais pu prononcer Mademoiselle autrement que Macelle.

— Ma bonne Lisbe, fit soudain Stanislas Labianov... tout est bien préparé pour votre voyage de demain ?

L'Allemande releva la tête et dans ce jargon bizarre qu'elle affirmait être du français :

— Oui, oui, meinherr général, les robes, manteaux, couvre-tête (chapeaux), et aussi les provisions, même les delicatessen (friandises) que

Mona goûte (aime) tant.

— A la bonne heure.

— Il n'y a que la chevalerie (cavalerie) qui doit nous traîneau-escorter (escorter en traîneau) dont je n'ai pas occupé. Cela est de votre commandement-service (compétence).

— J'y ai pensé.

Et s'adressant à M. Kozets :

— La mer est prise entre Sakhaline et la côte... Mona et Mlle Lisbe gagneront donc facilement Khabarovsk en traîneau. Delà, par le Transsibérien, il leur sera facile d'arriver sans encombre à Saint-Pétersbourg.

L'agent de la police russe eut un geste indifférent.

— A votre place, j'attendrais la débâcle... Une traversée en bateau...

— Ne sera pas possible avant six semaines.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait qu'il me tarde de savoir ma fille loin d'ici et que je préfère la voir partir demain. Aucun danger d'ailleurs. Quatorze cosaques escorteront les voyageuses. Et le chef du détachement sera Vas'li, mon officier d'ordonnance que j'aime comme un fils et qui me le rend bien.

Il y eut un silence que rompit la voix douce de Mona.

— J'aurais préféré rester près de toi, père.

— Ah ! ma mignonne, à Saint-Pétersbourg, ma sœur, ta tante Olga, te soignera mieux que je ne puis le faire ici... Et puis les plaisirs, les distractions te vaudront mieux que l'existence par trop sévère que l'on mène à Aousa.

— Je ne m'en suis jamais plainte, père, insista la fillette.

— C'est vrai... Mais c'est moi qui m'attriste à te voir condamnée à cette vie morne du pénitencier. La jeunesse a besoin de gaieté, de bruit, de mouvement.

Elle secoua la tête :

— Tu ne dis pas tout, père... Ce que tu crains pour moi, ce n'est pas l'ennui... je ne m'ennuierais jamais auprès de toi... C'est la bataille dont tu as peur.

— La bataille, je ne comprends pas.

— Oh ! que si, tu me comprend bien... Les Japonais ont anéanti la flotte russe. Ils ont pris Port-Arthur, Moukden, ils marchent maintenant sur Kharbine... Dès la fonte des glaces, tu penses qu'ils attaqueront Sakhaline,

et alors... tu me renvoies. Tu as tort, père... Vas'li m'a appris à tirer au pistolet... J'abattrais mon Japonais aussi bien que lui.

Kozets souriait, Lisbe paraissait suffoquer ; quant au général, il considérait sa fille avec ahurissement.

— Ah ça ! qui t'a si bien renseignée ?

— Mais c'est toi-même, père.

— Moi ?

— Sans doute. L'autre soir, tu parlais de cela avec Vas'li dans ce salon même... Moi, j'étais blottie dans le fauteuil que tu occupes en ce moment.

— Sapristi ! Mais je croyais que tu dormais.

— Je ne dormais que des yeux ; mes oreilles veillaient.

— Ah ! c'est joli de surprendre ainsi les discours des gens...

— Ne t'ai-je pas toujours entendu dire que l'art des surprises est presque tout l'art de la guerre.

A cette riposte, le général ne put se défendre de rire. Kozets profita de l'instant pour demander :

— Mlle Mona étant au courant, rien ne s'oppose

à ce que je vous prie de m'apprendre, mon cher général, si réellement vous craignez une attaque des Nippons contre Sakhaline,

— Je m'y prépare de mon mieux, mais sans illusion sur le résultat final...

— Ainsi, à votre avis ?...

— Avant six mois, Sakhaline sera au pouvoir des soldats du Mikado, à moins de circonstances que, malheureusement, je ne prévois pas.

— Ainsi vous lutterez ?...

— Pour l'honneur... rien que pour l'honneur, monsieur Kozets.

— La Sainte Russie sera victorieuse.

La phrase, prononcée par Mona, vibra âpre et pleine de foi dans la salle.

— Je le crois, mon enfant, je le crois !... Le Tzar vaincra, mais trop tard pour empêcher Sakhaline de succomber.

— Oh ! nos braves cosaques... et vous à leur tête, père...

Le général se leva, alla à la jeune fille, la baisa longuement sur le front, puis avec douceur :

— Tu es peut-être dans le vrai, ma gentille... mais il se fait tard, va te reposer.

Mona se leva aussitôt, embrassa tendrement son père, et après un salut quelque peu dédaigneux à M. Kozets — sans doute la fillette n'aimait point les policiers, — elle entraîna Macelle Lisbe au dehors.

Kozets fit entendre un petit ricanement.

— Par saint Nicolas, la jeune demoiselle n'éprouve aucune sympathie pour la police de S. M. le Tzar.

— Où prenez-vous cela ? répliqua le général non sans un tressaillement. Croyez qu'elle a été élevée dans le respect de l'Empereur et de tous ceux dont il plaît à Sa Majesté de faire ses agents.

Le policier eut un balancement narquois de la tête.

— Bah ! Voilà qui n'a pas d'importance. Occupons-nous de choses plus graves. Tout à l'heure vos paroles, plus encore le ton dont vous les prononciez, m'ont frappé. Vous êtes inquiet quant à l'issue de la guerre.

Labianov promena autour de lui un regard troublé, puis baissant la voix :

— Je ne le dirais à personne ; mais à vous, représentant de l'autorité du Petit Père ¹, je dois la vérité. Oui, je suis inquiet, très inquiet...

— Peuh ! la Russie ne saurait être écrasée par le Japon... Elle a 120.000.000 d'habitants. Eux à peine 40.000.000. Nos ressources en hommes sont presque inépuisables. Qu'importent les difficultés du début, si l'on peut tenir la partie assez longtemps pour user l'adversaire, pour le réduire à néant !

Et comme le gouverneur ne semblait pas convaincu :

— Quoi ! cela ne vous apparaît pas évident ?

— Oui... et non.

— Ah ! pas à la fois, l'un ou l'autre, je vous prie... Oui... ou non.

Un instant Stanislas Labianov sembla se recueillir. Enfin d'un accent hésitant :

— Je partagerais entièrement votre avis, si nous avions affaire au Japon seul. Parbleu, l'empire du Soleil Levant ne serait pas pour nous troubler outre mesure.

— Que craignez-vous donc ? L'entrée en lice de la Chine ?

— Non... Elle dort depuis des siècles... ce n'est pas en deux ou trois ans qu'elle se remettra en mouvement.

— Quoi donc alors ?

— Quelque chose que je ne connais pas, et que, cependant, je sens autour de nous.

Il arrêta du geste l'exclamation prête à jaillir des lèvres du policier.

— Attendez... Il s'agit de choses que l'on ne saurait faire toucher du doigt... Tenez, un homme, habitant une plaine, s'apercevra de suite que l'on

a abattu un arbre, un seul, parce que ses yeux, accoutumés au paysage, sont affectés par la moindre modification des lignes.

Un passant n'y verra rien, et même averti du changement apporté, ne le concevra pas.

— Ah ça ! général, vous me faites un cours de jardinier paysagiste.

— Je fais une simple comparaison... Eh bien, de par toute l'Asie, il s'opère des métamorphoses, impalpables, invisibles pour ceux qui passent, troublantes et nettes pour ceux qui résident. Ici l'attitude des forçats étrangers, c'est-à-dire Persans, Géorgiens, Turkmènes, Bouriates ou Mongols, ne vous a point surpris. Vous les avez jugés soumis à la discipline du pénitencier, obéissants, presque serviles.

— En effet.

— Eh bien ! vous vous êtes trompé. Un vent de révolte souffle sur tous ces cerveaux. Leurs regards sont devenus ironiques... Oh ! pas un mot, pas un geste ne saurait être puni ;... ils ignorent officiellement nos revers, les précautions sont si bien prises pour les isoler du reste du monde !... Et pourtant j'en jurerais, ils savent jour par jour les épreuves de nos vaillantes troupes, ils correspondent avec l'extérieur... Comment ? Mystère ! Vous le prouver m'est impossible, mais comme je vous le disais, je le sens à des riens, des regards, des sourires, des inflexions de voix... Et tenez, jusqu'à l'audace de ce jeune drôle, Dodekhan, qui tantôt a osé me dire qu'il verrait la « Française »...

— Oh ! celui-là, ricana l'agent, regrette sûrement sa petite fanfaronnade... Il est aux fers dans son baraquement, avec deux gardiens..,

Labianov n'eut pas le temps de répondre.

Deux coup discrets furent frappés à la porte, et, avant qu'il eût crié : Entrez ! le battant tourna sur lui-même et Bérénits, la fille de chambre de Mona, pénétra dans le salon.

— Qu'est-ce ? interrogea le gouverneur, un peu nerveusement peut-être.

— Le brigadier Bolesine demande à vous entretenir.

— Bolesine ?

— Oui, M. le gouverneur fût-il couché, a-t-il dit, il faut que je lui parle.

— Amène-le donc, ma fille.

Et Bérénits ayant disparu, Labianov murmura :

— Que peut-il avoir à me communiquer ?... Un fait grave sans doute ?

Toute la personne du général exprimait l'anxiété. Non sans surprise, le policier remarquait cela, et à part lui, il s'étonnait qu'une chose aussi simple

qu'un rapport de subalterne troublât à ce point le chef supérieur du pénitencier d'Aousa. Par les icônes, il avait dû en voir bien d'autres !

Mais l'entrée de Bolesine suspendit ces réflexions intérieures.

Le brigadier semblait bouleversé.

— Qu'y a-t-il donc ? firent ensemble le gouverneur et M. Kozets, stupéfaits de l'air ahuri, penaud et terrifié du gardien.

— Il y a... Il y a que le diable s'en mêle, c'est certain, grommela Bolesine, des fers tout neufs, des surveillants auxquels on confierait sa tête.

— De quels fers, de quels surveillants parles-tu, mon garçon ?

La question de Labianov rendit quelque sang-froid au brigadier.

— Ah ! je vous demande pardon, Excellence, mais vrai de vrai, on perdrait la cervelle à moins.



Le brigadier Bolesine entra.

— Retrouve-la pour nous conter ce qui nous vaut ta visite tardive.

— Vous avez raison, Excellence... c'est pour cela même que je suis venu... Mais les Lanternes de Pinsk m'ont tellement déconcerté, que je ne savais plus ce que je voulais.

Les Lanternes de Pinsk, c'est ainsi que les moujiks nomment, avec une superstitieuse terreur, les feux follets errants sur les marais de Pinsk.

Pour que Bolesine osât invoquer ces effrayants follets, il fallait que l'incident revêtît à ses yeux une gravité exceptionnelle.

— Enfin, parle, ordonna le gouverneur, pris par une impatience allant jusqu'à l'angoisse.

— Eh oui, parlez, appuya M. Kozets.

— Ainsi fais-je, Excellence. Il y a cinq minutes... Je faisais la première ronde de nuit dans les baraquements...

— Il est donc plus de onze heures...

— Onze heures sonnaient comme j'entrais dans la baraque de ce Turkmène, le 12, que vous m'avez confié tantôt.

— Oui. Eh bien ?

— Je l'avais mis aux fers : les fers rivés aux poignets et aux chevilles ; la chaîne fixée par un écrou dans les planches du lit. J'avais installé un garde, de chaque côté du prisonnier.

— Achève, de grâce.

— Le 12 a disparu, et ses fers brisés sont sur son lit.

Le général échangea un regard avec M. Kozets.

— Vous entendez ? semblait-il lui dire.

Mais revenant à Bolesine.

— Et les gardes ?

— Un autre forçat du même baraquement m'a affirmé qu'ils s'étaient évanouis.

— Tous les deux ?

— Tous les deux, oui, Excellence, et que le 12 les avait juchés sur une brouette pour les conduire à l'hôpital.

— Tu t'en es assuré ?

— Non. J'ai pensé que le plus pressé était de vous aviser et de vous remettre ce papier dont la suscription est à votre adresse.

Il tendait un papier plié au gouverneur.

— Qu'est-ce ? demanda ce dernier, en prenant la missive.

— Je ne sais pas, Excellence. Cela était placé, bien en vue, sur les fers brisés... Comme votre nom est dessus...

Déjà le général Labianov déplaçait l'étrange lettre.

Il la parcourait des yeux. Une teinte rouge plaqua ses joues et d'un geste brusque où se décelait l'irritation, il tendit la feuille au policier.

Lisez, monsieur Kozets.

L'agent ne se le fit pas répéter, et à sa profonde surprise, il déchiffra ces lignes :

« Monsieur le Gouverneur,

« Sur mon ordre, mes deux gardes du corps ont perdu connaissance. Ils avaient besoin de secours ; j'ai brisé mes chaînes pour les conduire à l'hôpital. De la sorte, je puis voir la « Française » comme je le souhaitais, et nul autre que vous et moi ne saura que j'ai passé outre à votre défense. La délicatesse que je mets à vous démontrer que, pour moi, votre autorité n'existe pas, tout en la conservant intacte aux yeux des autres, vous est la preuve de la haute estime que m'a inspirée votre caractère.

« J'ajoute un simple mot. Demain, quoi que vous fassiez, je quitterai Aousa. Je vous préviens afin que vous évitiez, par des précautions trop éclatantes, un échec retentissant, et je me dis, ce que vous apprécierez peut-être un jour,

« Votre sincèrement dévoué,
« 12 DODEKHAN. »

« P.-S. — Ne vous fiez pas trop aux conseils du sieur Kozets. Comme tous les policiers, il est surtout « maladroit ».

Les deux hommes s'étaient dressés d'un même mouvement.

Sans s'être consultés, tous deux prononcèrent le même mot.

— Allons.

Et le général ajouta :

— Bolesine, prends six hommes au piquet de garde et rejoins-nous à l'hôpital.

— Bien, Excellence.

Le brigadier sortit en courant.

— Stanislas Labianov endossait sa pelisse, se coiffait de la toque de fourrure, portant au frontal les signes de son grade. Cela fait, il se retourna vers Kozets. Le policier était prêt. Il l'avait imité de tout point. Tous deux sortirent.

Au dehors, le factionnaire qui marchait de long en large pour combattre le froid, s'arrêta un instant, et de l'épaisse capote de feutre à capuchon sortirent ces paroles :

— Salut, Excellence.

— Bonsoir, mon brave, riposta le général sans s'arrêter.

La température était glaciale. Une bise aigre sifflait à travers les branches des sapins de l'avenue du Gouvernement. Sous les pieds des promeneurs nocturnes, la neige glacée craquait.

De loin en loin retentissait le cri sinistre d'un oiseau de nuit en chasse, ou l'appel désolé d'un carnassier affamé, rôdant aux abords de l'agglomération, avec la vague espérance d'une proie problématique.

— Où allons-nous ? questionna Kozets.

— Chez le docteur d'abord.

— A cette heure, il sera couché.

— Point. Ce digne homme a appartenu à l'Université de Varsovie, et il y a perdu l'habitude de dormir avant deux heures du matin.

Le policier n'insista pas.

Cinq minutes plus tard d'ailleurs, après avoir laissé en arrière les baraquements des condamnés où régnait le silence le plus complet, le gouverneur et son compagnon atteignaient la cahute, dénommée Laboratoire du gouvernement.

Une lumière filtrait à travers les contrevents. Labianov la montra à l'agent.

— Vous voyez.

Le docteur travaillait, comme l'avait prévu le général. Il était plongé dans la lecture d'un énorme in-folio, et le carafon de cognac, — le praticien avait une préférence marquée pour les esprits de France, — montrait son intention de prolonger la veillée.

A l'entrée des visiteurs, il se retourna, et sans se déranger :

— Bonsoir, messieurs... Ah ! général, je devine ce qui me vaut si belle visite... La maladie soudaine de nos deux gardiens... Vous voulez savoir...

Ah ! ah !... moi aussi, je voudrais savoir... Le diable est que je n'y conçois rien.

— Rien ? répétèrent les nouveaux venus, sans chercher à cacher leur désappointement.

— Rien de rien, rien, ce qui s'appelle rien, messieurs. Un de vos « convicts » — le docteur affectionnait, tout comme les liqueurs, les locutions étrangères, — un de vos convicts m'a amené les deux pauvres diables.

— Je sais cela, interrompit le gouverneur... où est cet homme ?

— Je l'ignore... rentré à son baraquement, je suppose. Je ne m'en suis pas occupé, moi. Je me devais aux malades... Comme ils ne sortaient pas de leur évanouissement, je les ai dévêtus, examinés, auscultés... et j'ai découvert... une chose qui m'étourdit... ce n'était qu'une apparence évidemment... car le moyen de supposer...

Le gouverneur frappa le sol du pied... Les circonlocutions du docteur l'exaspéraient.

— Enfin, qu'avez-vous découvert ?

— Une chose inexplicable.

— Mais encore ?

— Ce n'est pas vraisemblable, général.

— Par le Saint Synode ! Allez-vous me faire languir longtemps comme cela ?

En Russie, on n'invoque jamais de Saint Synode sans provoquer un malaise chez ceux qui vous entourent. Le praticien s'empessa de s'expliquer.

— Eh bien ! chacun portait sur la poitrine, à hauteur du cœur, une petite tache d'un rouge violet, on eût cru à une brûlure causée par les radiations du radium².

— Du radium ?

— Oui, si j'étais sûr de cela... tout deviendrait clair. Dans la région du cœur, une projection de radiations semblables aurait causé aux victimes une douleur insoutenable, d'où syncope, sans danger pour leur existence du reste... Mais du radium... qui coûte aujourd'hui plus de 300.000 francs le gramme... qui, ici, à Aousa, porterait pareille fortune dans sa poche ?... Sans compter que je ne vois pas de quelle façon l'opérateur s'en serait servi sans se blesser lui-même.

Le gouverneur et M. Kozets se regardaient sans mot dire.

Sans nul doute, le docteur se trompait... Comment le prisonnier 12 eût-il eu du radium en sa possession ?

A son arrivée au pénitencier, il avait été fouillé. On l'avait contraint à troquer ses vêtements contre la livrée du bagne... Non... la supposition était inadmissible.

Peut-être allaient-ils parler dans ce sens, mais le brigadier Bolesine survint :

— Excellence, dit-il, les six hommes demandés attendent au dehors.

— Et moi aussi, fit une voix argentine.

Et Mona, emmitouflée de fourrures, les cheveux ébouriffés, les joues écarlatées par le froid, fit irruption dans le cabinet du docteur.

— Mona ! s'écria le général stupéfait.

Vite elle s'expliqua :

— Ne gronde pas, père, pour la dernière soirée... Bolesine a conté tantôt l'audace du 12... Ce soir, quand il est arrivé, je l'ai aperçu, j'ai écouté à la porte... C'est mal, je le sais, mais ce 12 m'intéresse tellement... C'est si drôle, ce prisonnier qui brave tout... Bref, tues sorti... j'ai sauté dans le salon... Sa lettre était restée sur le guéridon, j'ai lu.

— Hein ?

— C'est encore plus mal, ne me le dis pas, je le sais... mais je te répète que 12 m'intéresse... comme un livre qui serait amusant... Et après avoir lu... Vite, ma pelisse, mes snow-boots... Je courais, je courais... On entendait des hurlements dans la nuit... Bien sûr, les loups de la terre ferme ont passé le détroit sur les glaces... Heureusement, j'ai pu rejoindre Bolesine et sa patrouille... et me voilà. Ne gronde pas, c'est bien inutile, j'ai l'onglée et cela ne la fera pas disparaître.

Déjà le gouverneur se sentait porté à l'indulgence.

Gronder la chère enfant gâtée, alors qu'au fond de lui-même n'existait qu'une crainte, celle que Mona eût froid par cette nuit glaciale.

Un sourire bienveillant se dessina sur ses lèvres. Mais M. Kozets fronça les sourcils et sèchement :

— La fille d'un fonctionnaire de Sa Majesté devrait donner l'exemple de la discipline. Mlle Mona ne paraît pas s'en douter.

La fillette se redressa comme un cheval de sang sous l'éperon.

Elle regarda le policier bien en face :

— La discipline, monsieur l'agent, est faite surtout pour vos relations habituelles, les coupables.

— Vraiment... Alors le 12, qui en use si légèrement avec elle, serait un innocent ?

Les paupières de Mona battirent. Une ride profonde plissa son front. A n'en pas douter, la réflexion du policier l'avait troublée.

Mais cela ne dura qu'un instant.

Son joli visage reprit sa sécurité malicieuse, et les yeux brillants, la lèvre narquoise :

— Êtes-vous sûr, monsieur le policier, que tous ceux qui arrêtent les autres ne méritent pas d'être arrêtés ?

Et comme il la regardait interloqué :

— Vous n'osez rien affirmer, continua-t-elle dans un éclat de rire étouffé. Eh bien ! moi, je pense également que, parmi ceux que l'on arrête, certains mériteraient de rester libres.

Elle ponctua sa phrase d'une révérence qui eût fait songer aux beaux jours de Trianon, si les assistants avaient connu le joli palais, caprice d'une reine qui ne soupçonnait pas qu'en jouant à la bergère, elle était déjà sur le chemin de l'échafaud, et revenant au général :

— Eh bien ! papa, c'est pardonné ?

— Il le faut bien. Pourquoi sermonner quand le mal est fait ?...

— Oh ! je t'aime, va... Tu veux bien que je te suive chez la « Française ».

Il marqua une hésitation.

— Va... il vaut mieux que je sois avec toi, que toute seule, dans ces ténèbres peuplées de bêtes qui hurlent.

— Ma foi... viens, petit diable.

— Un diable dont vous êtes le dieu, méchant père.

Elle lui sauta au cou, et le brave gouverneur lui rendant ses baisers, avec la tendresse attristée d'un père qui, dans quelques heures, va se séparer de sa fille, murmura pour se donner une contenance :

— Allons, en route... chez la « Française ».

IV

LE PARI DE DODEKHAN

Louise-Albertine Prince, née d'Armaris, connue à Aousa sous le seul sobriquet de la « Française », occupait la dernière des cabanes, dont l'ensemble forme l'hôpital du pénitencier.

En quelques instants, Labianov, Kozets et leur petite troupe y furent arrivés.

L'unique fenêtre, ménagée entre les troncs grossiers formant la muraille, était bouchée par un épais volet plein ; mais une fente se dessinait dans le noir comme une ligne lumineuse, indiquant qu'une lampe brillait à l'intérieur.

D'un bond, Mon a, sans prendre garde à la neige amoncelée en ce point, dans laquelle elle enfonçait jusqu'aux genoux, s'était portée contre la paroi, et l'œil appliqué à la fente, elle regardait.

La chambre lui apparaissait.... Elle voyait la mourante dont les regards se fixaient avec une expression de confiance et d'espoir sur Dodekhan, debout auprès de la couche de la malheureuse femme.

Une émotion singulière envahit la fillette, émotion faite de pitié pour la moribonde, d'admiration pour celui qui, en dépit des gardes, des ordres du gouvernement, des précautions de la police, était venu lui apporter la consolation de sa présence.

Car elle n'en pouvait douter, la physionomie de la « Française » exprimait trop clairement sa foi dans ce jeune homme droit et grave auprès d'elle. Il avait consolé, adouci les dernières heures de cette inconnue, vers qui Mona se sentait entraînée par une mystérieuse sympathie.

Elle oublia qu'elle était la fille du gouverneur, du chef suprême de ceux qui gardaient les prisonniers ; elle se surprit à faire des vœux pour ce 12, si beau et si bon aussi, puisqu'il se mettait en péril pour une captive qui, dans quelques heures, ne serait plus qu'un cadavre.

Brusquement, elle eut conscience de la bizarrerie de sa situation. A part elle, elle pactisait avec des forçats contre l'autorité.,... elle, la fille du général Labianov.

Une rougeur ardente incendia ses joues ; mais la nuit cacha sa confusion.

Puis l'idée lui vint que sa station devant le volet fendu devait faire l'objet des remarques de ceux qui l'accompagnaient.

Elle sentit le besoin de parler, de dire quelque chose, et, obéissant à l'impulsion irrésistible, elle prononça :

— Oh ! il lui baise la main ! Elle lui sourit !

— Voyons, fit le policier en s'approchant.

Alors la fillette lui céda la place, évitant d'être frôlée même par lui, prise d'un dégoût irraisonné pour ce représentant de la police russe. Elle se réfugia près de son père.

— Tu as froid ? demanda celui-ci.

— Non...

Le général lui prit les mains, elles étaient glacées..... il mit les doigts sur sa joue...

— Mais ta figure brûle, ma chérie, et tes pauvres menottes sont de glace. Bolesine, appela-t-il, entrons et terminons-en avec ce jeune drôle.

Drôle ! Ce mot brutal, appliqué à Dodekhan, fit passer un tressaillement dans tout le corps de Mona.

Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire.

Cela lui avait fait l'effet d'une insulte personnelle. Son père lui apparaissait soudain injuste et cruel.

Mais Bolesine heurtait la porte de la crosse de son mousqueton d'ordonnance.

— Entrez, répondit de l'intérieur une voix grave et douce, dont le timbre acheva de bouleverser la fillette.

Entraînée par son père, elle se trouva, sans savoir comment, sur le seuil. Kozets la suivait de près.

Et elle demeura saisie.

Dans son imagination de petite fille, elle avait pensé qu'à la subite apparition des soldats, du gouverneur, le prisonnier 12 allait pâlir, sembler déconcerté.

Il n'en était rien.

Dodekhan salua les nouveaux venus de la main et avec un sourire :

— Je vous attendais, monsieur le gouverneur. J'avais calculé que vous viendriez vers cette heure, et j'ai pris mes précautions en conséquence. L'entretien que je souhaitais avec la martyre, qui ne doit s'appeler ici que la « Française », est terminé.

Devant un tel sang-froid, Stanislas Labianov resta sans voix.

Mais l'organe acerbe de Kozets s'éleva.

— Oui, cette femme vous a fait les confidences que vous désiriez recueillir.

Dodekhan toisa le policier.

— Je ne me trompe pas. C'est cet excellent M. Kozets. Et vous tenez beaucoup à savoir si madame m'a confié les souvenirs que la police russe, dont vous êtes le digne représentant, désirait si fort enfermer dans la tombe ?

— Peu m'importe, gronda l'interpellé... Vous avez violé le « secret » auquel était condamnée la prisonnière. Votre compte est bon.

Le sourire de Dodekhan s'accentua :

— Je tiens pourtant à vous fixer, monsieur Kozets : je sais tout ce que vous vouliez être ignoré du monde entier.

— Vous ne le répéterez jamais, je vous le jure !

— Ne jurez pas, digne monsieur Kozets. Les serments que l'on ne peut tenir sont répréhensibles.

— Que je ne puis tenir !... nous verrons bien.

— Certes.

— Tout d'abord, par votre insolent aveu, vous venez de vous condamner vous-même au secret pour toujours

— Oh ! murmura tristement Mona.

— De plus, vous avez rendu toute grâce, toute commutation de peine impossibles. Vous êtes au bagne à perpétuité.

De nouveau, un faible gémissement fusa entre les lèvres de la fillette.

Mais, à sa profonde stupéfaction, le 12 ne perdit rien de son calme, et ce fut d'un ton qui ne trahissait aucune émotion qu'il demanda :

— Avez-vous fini, monsieur Kozets ?

— Pour votre malheur, oui ; car vous entendez une voix humaine pour la dernière fois.

— Humaine, persifla flegmatiquement le prisonnier, voilà un qualificatif qui convient mal à votre organe... Bah ! je ne vous chercherai pas une chicane grammaticale. Nous avons des choses plus sérieuses à dire.

Et faisant un pas vers les soldats :

— Monsieur le gouverneur, monsieur Kozets, je vous propose un pari.

La foudre tombant aux pieds des assistants ne les eût pas stupéfiés autant que cette proposition inattendue.

— Un pari, bredouillèrent Labianov et le policier, un pari ?

— Un pari ? répéta tout bas Mona ?

— Oui... vous prétendez me mettre au secret et me garder jusqu'au moment où le destin fermera à jamais mes yeux ?

— Mon Dieu, oui, railla Kozets, cherchant à reprendre son assurance.

— Chut ! interrompit le jeune homme, ne mêlez pas le nom du Créateur à vos pensées malsaines... Eh bien ! moi, je vous parie que, demain, j'aurai quitté le pénitencier.

Mona écarquilla les yeux. Le captif prenait pour elle les proportions d'un être fantastique, d'un héros de la fable.

Pour Kozets, il ébranla le plancher, d'un furieux coup de talon.

— Parier serait vous voler votre argent.

— A moins que ce soit perdre le vôtre ?

— Eh ! trêve de plaisanteries !... Avant de parler de paris ridicules, sachez ce qui vous attend.

Le policier prononça ces paroles, les dents serrées, un éclair féroce dans ses yeux pâles.

— En sortant d'ici, vous serez conduit dans un silo... Vous savez ce qu'est un silo ?

Dodekhan affirma de la tête, sans cesser de sourire :

— Mais oui. monsieur Kozets. Un silo est une excavation creusée en terre en forme de tronc de cône, c'est-à-dire qu'elle s'élargit à mesure que l'on approche du fond. On n'y peut entrer et l'on n'en peut sortir qu'au moyen d'une corde.

— Que l'on ne vous fournira pas.

— Soit... mais continuez, excellent monsieur Kozets, votre conversation est pour moi pleine de charmes.

Chez Mona, l'admiration pour le jeune homme confinait à la stupeur.

— Une fois au fond du silo, reprit rageusement le policier, vous saurez qu'à la surface du sol, six factionnaires gardent l'orifice de la prison.

— Six... c'est bien peu.

— Il y en aura un septième, moi.

— Vous, pauvre monsieur Kozets, vous aurez bien froid par cette nuit glaciale.

— Et par les nuits suivantes, pourriez-vous dire... je ne discute pas avec le devoir, moi. Je veillerai ainsi jusqu'au moment où la direction centrale de

la police et le Saint Synode, que je vais consulter télégraphiquement, auront statué sur votre sort.

— Quoi ? Vous me priveriez de votre surveillance si remplie de votre sollicitude ?

— Rien ne s'opposera à ce que je reprenne mes habitudes, accentua Kozets d'un ton venimeux, car, à moins que je me trompe fort, le Saint Synode ne verra qu'un moyen certain d'assurer le secret de la « Française »...

— Sans indiscretion, puis-je connaître ce moyen ?

— Comment donc... Vous n'avez pas deviné, c'est élémentaire pourtant... On ferme la bouche capable de révéler ce qui doit rester ignoré.

— On la ferme ?

— Oh ! de façon péremptoire. Douze balles dans le corps ; un projectile de revolver, dit « coup de grâce », dans le crâne, et l'on est assuré du mutisme du patient, fût-il le plus bavard des hommes.

A ces horribles paroles, Mona dut s'appuyer au mur. Il lui semblait que son cœur avait cessé de battre, que tout tournait autour d'elle.

La voix du prisonnier la rappela à elle-même.

— Je tiens cependant le pari, disait Dodekhan. Elle le regarda avec une épouvante stupéfaite. Comment, plongé dans un silo, gardé par six soldats, par M. Kozets lui-même, il pariait encore de partir le lendemain !

Quel était donc le personnage assez sûr de ses forces ou assez follement outrecuidant pour oser lancer pareil défi ?

Sans doute Kozets se fit des réflexions analogues, car il ricana :

— Si c'est une idée fixe, faites-nous part des termes dans lesquels vous pariez.

— Volontiers... Je quitterai Aousa demain.

— Demain... Ah ça ! vous n'avez pas écouté ce que je viens d'avoir l'honneur de vous confier...

Avec un haussement d'épaules, Dodekhan répliqua :

— Le silo, six soldats, vous en personne...

— Il me semble que cela rend votre pari terriblement aventuré.

— Peuh ! ces enfantillages n'auront aucune influence...

— Vous dites ?

— Aucune influence. Donc, demain, je serai parti ; mais je reviendrai dans six mois, pour délivrer le général Labianov, un officier droit et bon. qui sera alors prisonnier.

— Comment ? Comment ? Quel est ce conte ?

— Ce n'est pas un conte, monsieur Kozets, c'est un pari ?

— Encore ?

— Et comme je le tiens dès cet instant comme gagné, je serai modéré quant à l'enjeu.

— Qui sera ?

— Je parie une discrétion.

Du coup, Mona ne sut point dominer son enthousiasme, elle applaudit des deux mains, et, se penchant vers son père, quelque peu surpris de cette manifestation imprévue, elle murmura entre haut et bas, empoignée par la scène à ce point qu'elle n'avait pas conscience de l'incongruité de ses propos en présence du fonctionnaire chargé d'empêcher les évasions :

— Tu verras, père, il s'évadera, cela ne fait pas doute pour moi.

Labianov n'eut pas le temps du reste de relever cette naïve incorrection. Kozets parlait.

— Va pour la discrétion. En attendant, Bolesine, plongez-moi le Douze dans le silo. Six hommes de faction se relèveront d'heure en heure. Moi-même je resterai avec eux.

Et prenant le général par le bras :

— Vous voudrez bien me faire donner une capote de feutre ; un brasero...

Le corps de garde nous fournira du thé bouillant.

Il considéra le prisonnier :

— Vous le voyez, je prends mes précautions contre le froid.

Sans répondre, Dodekhan se plaça au milieu des soldats. Au moment de sortir, il regarda la mourante qui, muette, comme pétrifiée, avait assisté à cette scène étrange.

— Ayez confiance, madame, demain je serai libre, et celui qui remplit votre pensée aura un protecteur.

Mona constata que le visage de la « Française » se rassérénait. Elle perçut une voix affaiblie, disant :

— Merci... je crois, je crois...

Puis elle se retrouva dans la nuit, entraînée par le gouverneur qui lui tenait la main.

Quelques raisons que pût lui donner le général, elle ne consentit à rentrer qu'après avoir vu descendre le captif dans le silo et placer les sentinelles autour de l'ouverture, fermée, surcroît de précaution, par une lourde rondelle de bois que trois hommes avaient peine à remuer.

Enfin, M. Kozets, engoncé dans une épaisse capote de feutre, encapuchonné, assis près d'un brasero ardent à rôtir un bœuf, elle se décida à suivre son père dans l'hôtel du gouvernement.

Là, esquivant les reproches que n'eût pas manqué de lui attirer son équipée aggravée par ses réflexions et ses résistances, elle argua du froid pour courir s'enfermer dans sa chambre.

Elle se déshabilla, et se mit au lit toute pensive, murmura à mi-voix, sans se rendre compte qu'elle pensait tout haut :

— Ce silo a sept mètres de profondeur. Il est impossible d'en sortir... et cependant il en sortira...

je veux le croire ; car si on le tuait, comme l'en a menacé ce vilain M. Kozets...

Elle se tut un moment, se cacha sous ses couvertures et acheva lentement :

— Je mourrais de chagrin et de honte ! Comment papa, qui est si bon, a-t-il accepté d'être gouverneur d'un pénitencier.

Dans sa jeune âme, venait de commencer ce duel, qui agite tant d'âmes élevées... la lutte de la justice et de la légalité... Elle avait la vague intuition que la justice n'est pas toujours du côté de l'homme qui représente la loi.

V

L'INEXPLICABLE

- Par le diable !
- Mille tonnerres !
- Par les saintes icônes ! (Images religieuses.)
- Puisse-t-il mourir sous le fouet !
- Cent roubles à qui le ramènera !...
- Mort ou vif !... n'épargnez pas l'enragé moujick !

Ces phrases rageuses, hostiles, se croisèrent dans la teinte grise de l'aube, tandis que gardiens, cosaques, officiers, scribes, couraient affolés, se heurtant, s'entre-choquant, ayant l'air de gens piqués de la tarentule.

Et puis les sonneries tintaient, le tambour roulait l'appel aux armes, les fifres déchiraient les oreilles de leurs modulations aiguës, jetant les notes du rassemblement.

Pour brocher sur le tout, les canons des batteries établies autour d'Aousa tonnèrent, lançant leurs baoum ! baoum ! sourds, qui ébranlaient au loin l'atmosphère, éveillant des échos assourdis dans les nuages noirs dont le ciel bas semblait ouaté.

Le sommeil le plus profond n'eût pas résisté à pareil tintamarre.

Mona se réveilla donc en sursaut.

Sa première impression ne fut pas bien nette.

— Tiens ! on tire le canon. Ce n'est pas parce que je pars aujourd'hui ?...
Oh non ! Papa m'aime bien, mais il n'irait pas jusque-là !

Puis les pensées se succédant plus précises dans son cerveau :

— Si c'étaient les Japonais qui attaquent Sakhaline...

Elle battit des mains.

— C'est ça qui serait amusant... D'abord plus de départ possible... Tante Olga se passerait bien de moi à Saint-Pétersbourg... et moi, oh ! moi... En temps de paix, papa me laissait tirer au revolver : en temps de siège, il me permettrait bien un mousqueton... et je ferais des cartons sur les Japonais, ces fous qui osent s'attaquer au Tzar... Oh ! ce que l'on s'amuserait !

Ayant perdu sa mère toute enfant, Mona avait été élevée par son père, et, au contact du général, elle avait pris une nature presque masculine. Il y avait chez cette petite fille le courage et la décision d'un homme, ce qui n'excluait en rien la grâce et la gentillesse.

En deux temps, elle sauta du lit, s'habilla.

Puis elle bondit dans la chambre voisine où Macelle Lisbe, terrifiée par le vacarme toujours grandissant, tremblait de tous ses membres.

— Oh ! Mona, fit cette dernière dont les dents s'entre-choquaient avec un bruit de castagnettes, qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Sa mine effarée, sa terreur portèrent à son comble la gaieté de la fillette. Elle ne put résister au plaisir de faire une niche énorme à la peureuse Allemande, et d'un ton terrible elle clama :

— Les Japonais montent à l'assaut !... Sauve qui peut !

Et tandis que le professeur de français de Dantzig poussait des cris aigus qui dominaient tous les bruits, Mona saisit un oreiller et le jeta à toute volée sur Lisbe.

— Gare la bombe !

Puis elle s'enfuit, laissant la lourde personne se débattre contre le coussin de plume que, dans l'affolement de la terreur, elle prenait de bonne foi pour un obus, et sous lequel elle gémissait :

— Une bombe sur moi... Je suis morte.

Riant aux éclats, Mona gagna le rez-de-chaussée. Mais là, elle se trouva face à face avec son père qui, les sourcils froncés, le visage sombre, discutait avec M. Kozets, livide, écumant, ahuri.

Si absorbés étaient les deux hommes qu'ils ne s'aperçurent même pas de la présence de la jeune fille et que celle-ci assista à cette étrange conversation.

— Mais enfin, monsieur Kozets, ce n'est pas possible...

— Ah ! monsieur le gouverneur, je dis comme vous : cela n'est pas possible, et pourtant cela est. Il est certain que le silo est vide.

Mona se frotta les mains... Ces mots lui avaient révélé la situation.

— Douze s'est évadé comme il l'avait parié, murmura-t-elle.

Mais elle interrompit son monologue, pour entendre ce que disaient son père et le policier.

— C'est incompréhensible !

— Inexplicable, monsieur le gouverneur. Que ce diable incarné ait réussi à sortir du silo, à déplacer le couvercle de bois que trois hommes ont peine

à remuer, c'est déjà très fort...

— Sûrement.

— Mais où cela devient de la magie, c'est que tout le poste se soit endormi, c'est que les factionnaires aient été rapportés au corps de garde et installés sur le lit de camp...

Le policier eut un geste violent.

— Le comble enfin, c'est moi, moi qui m'endors comme les autres, et me retrouve tout à l'heure bien bordé dans mon lit.

Le général se grattait la tête d'un air absolument perplexe.

— Avec cela, ce Douze, il entre au gouvernement comme dans un moulin... Il vous porte dans votre chambre, il entre dans la mienne.

— Dans la chambre de papa, fit tout bas Mona intéressée au possible, vraiment, ça, ça n'est pas ordinaire.

— A-t-il pénétré chez vous ? grommela Kozets d'un ton de doute.

— Ma foi, à moins de supposer que ce billet soit venu tout seul se poser sur ma table de nuit.

Et Labianov élevait à hauteur du nez de son interlocuteur un papier qu'il tenait entre le pouce et l'index.

Puis rageur :

— Ah ! il sait se moquer du monde, ce gaillard-là... Sur ma table de nuit... Ceci.

Il lut sans regarder le papier, comme un homme dont la mémoire a été fortement impressionnée par une lecture antérieure :

« Excellence, j'ai gagné la première manche ; je suis libre. Dans six mois, je viendrai vous délivrer... seconde manche. Je vous rappelle que l'enjeu est une discrétion. Ne vous inquiétez pas... Je serai discret pour cette discrétion. Salut.

« Signé : 12. »

Les poings serrés, le général conclut :

— Il faut le reprendre.

— Ah ! glapit M. Kozets, je crois bien qu'il le faut... Vous, après tout, n'avez rien à redouter... Un prisonnier s'évade, cela n'entrave pas la carrière du gouverneur du pénitencier...

— Peuh ! Peuh ! Quelquefois...

— Tandis que moi, continua nerveusement le policier sans paraître remarquer l'interruption ; moi, envoyé spécialement pour faire le vide autour delà « Française »... Je suis perdu... C'est la déportation, au moins.

Le mot amena un sourire sur les lèvres de Mona.

— Tiens, dit-elle entre ses dents, ce serait bien fait... cela lui apprendrait combien son métier est odieux, ce métier qui consiste à envoyer les autres au bagne.

Elle arrêta brusquement sa diatribe. Le général venait de lancer une affirmation qui avait résonné douloureusement en son être :

— Nous le reprendrons.

— Si je ne le croyais pas, monsieur le gouverneur, j'aurais déjà eu recours au revolver... Avec cela, au moins, la souffrance est brève.

— Voyons, récapitulons ; nous avons bien fait le nécessaire.

— Il me semble !

— Nous avons télégraphié à Khabarovsk.

— De sorte que sur tout l'embranchement côtier de Khabarovsk à Vladivostok, personne ne pourra atterrir sans montrer patte blanche aux camarades de la police.

— Dès lors, le fugitif devra rester dans l'île ou y revenir.

— Et vos cosaques, lancés en chasse, le rencontreront nécessairement.

Le général secoua son front soucieux.

— A moins qu'il ne gagne la terre ferme au nord du fleuve Amour.

— Alors, ce serait un homme mort. Il tomberait dans la région des toundras, ces marécages, à sous-sol de glace, où l'on ne rencontre que des lichens et des mousses. Un individu isolé, perdu dans la toundra, n'en sort pas.

Mais avec rage :

— Seulement cela me perdrait aussi. Le moyen de prouver qu'il est défunt, je vous le demande... Il vaut mieux que je le repince.

En insinuant, presque câlin, la crainte lui donnant une souplesse qui n'était pas du tout dans son caractère :

— Voyez-vous, Excellence, il faut que vous dirigiez d'incessantes battues dans Sakhaline.

— Nous nous en occuperons tous deux.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Parce que je prendrai congé de vous aujourd'hui même. Je vous prierai de me permettre de me joindre à l'escorte qui accompagnera Mlle Mona.

— Vous abandonnez les poursuites ?

— Loin de là... Seulement, tandis que vous garderez cette rive du détroit de Sakhaline, je m'établirai sur l'autre, et je vous le jure, ce Douze sera malin s'il réussit à forcer le passage de ce côté.

Il baissa la tête pour ajouter :

— C'est ma tête que je défends... Quand je ne faisais de la police que par ambition, on m'appelait déjà l'habile Kozets. Je vous donne ma parole que cette appellation sera désormais doublement justifiée.

Insensiblement, Mona, sentant que sa présence serait mal accueillie en semblable occurrence, avait regagné l'escalier. Une à une elle avait gravi les marches.

De sorte qu'elle avait presque atteint le premier étage, lorsqu'elle entendit son père clore ainsi l'entretien :

— Préparez-vous donc, monsieur Kozets. Le départ aura lieu dans une heure. Je vais presser ma fille et son institutrice. Ma parole, je les avais oubliées dans ce bouleversement général. Je m'étonne même que tant de bruit ne les ait pas encore fait paraître.

La fillette poussa vivement la porte de sa chambre, où cinq minutes après, le général la trouva tout occupée, en apparence, à lisser ses longs cheveux blonds.

Deux heures plus tard.

Il y a cinquante minutes que trois traîneaux ont quitté Aousa.

Ils emportent Mona, son institutrice, leurs bagages et leur escorte.

Bien loin déjà, à l'horizon, la côte de Sakhaline s'estompe dans la brume ; la côte, où le général Labianov, debout sur les glacis de la batterie ouest, ayant aux cils des larmes qu'il ne retient plus et que le froid congèle en diamants solides, regarde les points noirs glissant à la surface de la mer, points noirs sur l'un desquels est l'enfant chérie de son cœur.

En tête, douze chiens, achetés à des tribus Kamtchkadales, tirent un double traîneau ; le train d'avant porte Mona, Lisbe, emmitouflée d'épaisses fourrures, et le lieutenant Vas'li faisant fonction de cocher.

A l'arrière, sont amoncelés les bagages, caisses à robes, malles à chapeaux et, s'allongeant sur le tout, tel le tube d'un canon, un colis long de

deux mètres, recouvert de peau de phoque. Cela est le cadeau que le gouverneur envoie avec sa fille à sa sœur Olga, des pelleteries de toute beauté, en provenance des terres baignées par le détroit de Behring : renards bleus, martres zibelines, loutres, castors.

Cadeau princier, mais peut-on se montrer trop généreux envers celle qui va avoir la garde d'un trésor inestimable. C'est ainsi que Labianov désigne sa Mona. Armé d'une longue gaule flexible, Vas'li dirige, excite l'attelage. De temps à autre, un des chiens lance un aboi bref, auquel le jeune lieutenant répond, suivant l'usage russe, par des paroles d'encouragement :

— Allons, un petit effort, mes colombes !

Car il est à remarquer que le Russe, conduit-il des chevaux, des rennes ou des chiens, les appelle toujours : mes colombes. L'âme moscovite a ses mystères. Peut-être croient-ils flatter des quadrupèdes en leur appliquant un nom de volatiles.

Dans la trace légère que laissent sur la glace les patins du traîneau, deux autres véhicules de même genre suivent

Ils contiennent quatorze cosaques, escorte de la voyageuse, et aussi M. Kozets, lequel, fidèle à sa résolution, se rend sur la terre ferme, afin de préparer la capture du 12 évadé.

Le policier est maussade.

Il avait pensé prendre place auprès de Mona et de Lisbe, mais la capricieuse fillette a trompé son attente.

Ses adieux faits à son père, elle a sauté brusquement auprès de Macelle Lisbe et elle a crié à Vas'li :

— Au galop, Vas'li... il ne faut pas que mon père me voie pleurer.

Et le lieutenant obéissant a enveloppé l'attelage d'un grand zigzag de sa gaule. Les chiens sont partis d'un trait, laissant le policier déconfit, l'obligeant à s'installer au milieu des cosaques.

On a gagné le fond du vallon d'Aousa, contourné les baraquements, laissé en arrière l'hôpital, descendu la pente douce de la grève.

A présent, les véhicules glissent à toute vitesse sur la route glacée qui recouvre les abîmes liquides du détroit.

Personne ne parle. La rapidité de la course est telle que le vent siffle aux oreilles des voyageurs. Ils ramènent les fourrures sur leur visage qui, sans cette précaution, se congèlerait.

Les chiens tirent vaillamment.

D'heure en heure, on fait halte une ou deux minutes.

Les conducteurs distribuent aux animaux des galettes pulvérisées, résultant de la cuisson et de la compression du lichen de force, végétation glaciale qui a des propriétés analogues à celles de la kola, lichen auquel ont été mélangés de la viande hachée après congélation et de la farine d'avoine.

Les bonnes bêtes font honneur à la collation qui répare leurs forces ; puis on repart.

A midi, sous les rayons embrumés d'un soleil rouge, très bas sur l'horizon, on s'arrête pour le repas.

Des tentes de feutre sont dressées sur la banquise, et l'on déjeune sous leur abri. Le thé bouillant ranime les voyageurs engourdis ; le bœuf conservé, mêlé de riz au jus et de tubercules comestibles, fournit le fond du festin.

Les soldats y ajoutent une ration d'eau-de-vie de grains.

Après quoi on rajuste les fourrures, on replie les tentes, et le paquetage des traînaux vérifié, la route est reprise sur la plaine de glace, plus monotone, plus attristante que l'horizon de mer, si fatigant pourtant à la longue.

Six heures du soir. La nuit est venue. Nuit opaque sans lune, sans étoiles.

Poursuivre dans cette obscurité serait impossible. Il faut camper. Demain, vers le milieu du jour, on atteindra la côte. L'étape la plus rude est franchie.

Aussi, sous les tentes, entend-on les éclats de voix joyeuses. Après tout, le dîner a été copieux. Le lieutenant Vas'li a doublé la ration de vodki (alcool), et les cosaques louent bruyamment le jeune officier.

Aucun d'eux n'est impressionné par la situation. Ils ne songent pas que leur groupe forme un point imperceptible au milieu de l'immensité, que leurs tentes sont enserrées entre l'abîme de ténèbres du ciel et l'abîme des eaux que cache la fragile croûte de glace qui les supporte.

Les simples n'ont point de ces visions.

Lisbe et Mona, dans leur réduit de feutre, se sont étendues sur les couchettes de vareck qui leur serviront durant tout le voyage, car, sur le Transsibérien, chacun est tenu de se munir de sa literie.

Enroulées dans leurs couvertures, les pieds fixés par des courroies de peau souple aux tafirs de cuivre (sorte de chaufferettes formées d'une double boîte de cuivre avec tampon d'étoupe intermédiaire, la boîte intérieure contenant une briquette de tourbe spéciale qui brûle ainsi en vase clos durant plusieurs heures), elles dormaient, pénétrées d'une douce

chaleur, absolument inconscientes de la terrible température de 31° au-dessous de zéro, qui régnait sur la banquise.

La nuit s'écoula sans encombre.

Le silence n'était troublé que par le grésillement qui accompagne l'incessant travail des glaces.

Pourtant, vers le matin, les soldats de veille perçurent au loin comme des plaintes lugubres se répondant au milieu des ténèbres.

Ils hochèrent la tête, en hommes pour qui les bruits de la contrée n'ont pas de secrets, et d'une tente à l'autre ils échangèrent ces répliques :

— Les loups !

— Ils ont faim

— Cela se devine Rien que de la glace à se mettre sous la dent.

— Pourvu qu'on ne les rencontre pas.

— Bah ! nous sommes nombreux, armés... Une belle chasse est toujours amusante.

— C'est égal... que saint Ivan Gregor nous dispense de ce plaisir, voilà ce que souhaite le fils de ma mère.

Une teinte grise borda l'horizon oriental. Un jour pâle, gris, terne, s'épandit sur la banquise en tons de suie.

C'était la clarté sinistre des régions polaires. Mais personne n'y prêta attention. Depuis des mois tous avaient vécu à Sakhaline ; ils étaient accoutumés à ce jour qui semble une nuit peu lumineuse.

On bouclait les tentes.

Les attelages se reformaient. Les ustensiles, les couchettes s'empilaient de nouveau sur les traîneaux.

Mona, toute grelottante sous ses fourrures, montra un instant son nez rose pour demander :

— Vas'li, à quelle heure atteindrons-nous l'embouchure du fleuve Amour ?

— Vers onze heures, petite Excellence.

Il lui donnait, selon l'usage sibérien, le titre de son père réduit par un diminutif.

— C'est long, soupira-t-elle. Et alors, la gare de Khabarovsk, quand y arriverons-nous ?

— Une heure et demie, deux heures après.

— Je croyais que la ville était toute proche de la mer ?

— Vous avez raison comme toujours, petite Excellence ; mais aux approches de la côte, les glaces, pressées les unes contre les autres, ne sont plus unies comme au milieu du détroit. Elles se brisent, s'empilent, forment des icebergs, des séracs, des monticules. Le chemin à parcourir est court, mais la marche est lente.

— Ah ! oui, je comprends.

On n'attendait plus que l'ordre de Mona pour partir.

La jeune fille prit place auprès de Macelle Lisbe, qui, complètement enfouie sous des couvertures multiples, semblait un ours admis par faveur spéciale aux douceurs du traîneau.

Les gaules des conducteurs évoluèrent autour de l'échine des chiens.

Des cris caressants passèrent dans l'air sans éveiller d'échos.

— Allons, les colombes.

— Allongez les pattes, mes amours.

— Au galop, mes fils chéris.

Et la petite caravane s'ébranla dans un poudrolement de glace pulvérisée par la morsure des patins.

A dix heures et demie, on aperçut la côte d'Asie. Certes, elle était facile à reconnaître. La nappe uniforme et lisse du détroit finissait dans un chaos de blocs, d'un blanc éclatant sur toutes leurs surfaces horizontales, d'un vert variable sur leurs parois verticales ou inclinées.

Aiguilles, obélisques, colonnes, portiques, bastions massifs, la nature, cet architecte inimitable, s'était donné carrière dans cette ville de glace.

Que lui avait-il fallu pour édifier ces formes : minarets, dômes, etc. ? Le froid qui transforme l'eau en pierre, une côte rocheuse servant de butoir à la poussée de la banquise.

Bientôt la vitesse des traîneaux se ralentit.

La glace se bossuait, se creusait en ondulations. Les chiens tiraient avec rage.

Le traîneau double portant Vas'li, Mona, Lisbe et leurs bagages, plus léger ou mieux dirigé que les véhicules affectés aux cosaques d'escorte, avait pris une avance d'une centaine de mètres.

Tout à coup, l'institutrice allemande, avec une de ces tournures de phrases imprévues dont elle avait le secret, s'écria :

— Oh ! les glacés-blocs ont des oreilles remuantes.

Les mots n'étaient point lumineux, mais la main tendue de la lourde personne les commentait clairement,

A peu de distance, sur les crêtes des vagues de glace, entre lesquelles filait le traîneau, des points noirs s'agitaient.

— Qu'est-ce donc ? murmura Mona.

Vas'li ne répondit pas.

Le visage du lieutenant s'était assombri. De sa gaule, le jeune homme excita l'attelage.

— Mais qu'avez-vous donc, Vas'li ? demanda la fille du général, étonnée du mutisme de son guide.

Un hurlement lugubre évita à ce dernier une explication.

— Les loups !

— Oui, les loups !

Les points noirs, aperçus par l'institutrice, étaient les éclaireurs d'une bande de ces dangereux carnassiers.

Isolé, le loup est lâche. Durant la belle saison même, alors qu'il peut assez aisément trouver sa nourriture, il est peu dangereux.

Mais viennent les mois de froidure. La neige, la glace recouvrent la terre d'une couche dure ; les animaux disparaissent, se terrent ou émigrent vers des climats moins rigoureux ; les rares troupeaux sont enfermés dans les étables.

Alors le loup connaît la faim.

Il rôde amaigri, les yeux sanglants, autour des yourtes (cabanes). Les fumées chassées de l'intérieur lui apportent des odeurs qui surexcitent encore son appétit. Il voudrait attaquer la chaumière écartée, il n'ose. Alors il se met en quête, rejoint d'autres errants comme lui. La bande de loups se forme, plus audacieuse, plus féroce à mesure qu'elle augmente en nombre.

Pour donner une idée de l'état où la faim et l'association portent ces quadrupèdes, il suffit de rappeler qu'en dépit du proverbe connu, les loups arrivent à se manger entre eux.

Que durant une chasse, une battue, un loup soit blessé : la vue de son sang paraît affoler les autres qui se ruent sur lui et le dépècent encore vivant.

Tels étaient les dangereux adversaires qui se montraient sur le chemin des voyageurs.

— Pensez-vous qu'ils nous attaquent ?

A la question de Mona, le lieutenant ne répondit que par un haussement des épaules.

Il regarda en arrière.

Des autres traîneaux, on avait aussi aperçu les animaux. Le jeune homme remarqua que les cosaques avaient pris leurs mousquetons et se tenaient prêts à saluer d'une fusillade nourrie l'attaque des carnassiers.

— Si nous ralentissions un peu, pour donner aux autres le temps de nous rejoindre ? proposa la jeune fille.

L'officier secoua la tête :

— Il faut au contraire augmenter la distance.

— L'augmenter ?

— Oui, chaque traîneau doit conserver la plus grande liberté de mouvements. Dans une battue aux loups, la véritable tactique est celle qui se traduit par la devise ordinairement égoïste : « Chacun pour soi ».

L'affirmation était exacte.

Lors de l'attaque des loups, il importe avant tout que rien n'entrave la vitesse d'un traîneau, celle vitesse même étant sa sauvegarde. Dès lors, les véhicules s'espacent, afin qu'un faux mouvement de l'un ne se répercute pas sur tous les autres.

L'évidence de la proposition ne frappa point l'institutrice.

— Mais alors, nous sommes les plus exposés grandement.

— Pourquoi ?

— Parce que dans les autres « brogs » (nom donné aux traîneaux dans la région) il y a douze ou treize fusils, tandis qu'ici, vous avez votre seul revolver... et encore vous êtes obligé de veiller à l'attelage.

L'objection, rationnelle en soi, était cependant en réalité entachée de fausseté. Plus léger, le traîneau devait se déplacer bien plus rapidement que ceux de l'escorte.

Sans doute, quelques loups se lanceraient à sa poursuite ; mais le plus grand nombre concentreraient leurs efforts sur les « brogs » les plus lourds, partant plus aisés à atteindre, au moins en apparence.

Et Vas'li tentait d'expliquer à la tremblante Lisbe que leur sécurité relative venait précisément de leur petit nombre, quand son discours fut coupé par un second hurlement, rauque, douloureux, prolongé.

On eût cru que c'était un signal.

Brusquement les crêtes glacées se couronnèrent de silhouettes noires aux mouvements désordonnées.

Une série de glapissements brefs sonnèrent, et toute la bande, en une allure de trombe, fonça dans la direction des traîneaux.

L'attaque se dessinait.

Dans l'air, la gaule de Vas'li décrivit des courbes, s'abattant avec des sifflements sur l'échine des chiens. Ceux-ci bondirent en avant, imprimant au véhicule une allure vertigineuse.

Mona regarda en arrière.

Les traîneaux d'escorte avaient brusquement fait un à gauche, et ils filaient à une vitesse endiablée, suivant une perpendiculaire à la côte.

Vas'li roula dans un amoncellement de neige.



La manœuvre, indiquée tout à l'heure par le lieutenant, s'opérait donc sans hésitation.

Au surplus, la jeune fille constata avec une secrète satisfaction que les prévisions de l'officier semblaient se réaliser de point en point.

Le gros des assaillants bondissait dans les traces des cosaques.

Une douzaine de grands loups fauves se dirigeait seuls sur le véhicule que conduisait Vas'li.

Lisbe avait suivi la direction des regards de son élève.

Elle vit les fauves, et dans un accès de folle terreur, elle se prit à pousser des cris aigus, déchirant les oreilles comme un sifflet de locomotive.

La course s'accélérait.

Plus n'était question d'éviter les bosses qui mamelonnaient la route. Le traîneau filait, sans souci des rugosités de la surface glacée.

Peu importaient les secousses, les cahots. Ce qu'il fallait, c'était parcourir le plus de chemin possible en ligne droite.

Et oscillant, tanguant, roulant, tel une barque sur une mer démontée, l'esquif terrestre dévorait l'espace, emporté par son attelage affolé.

Les loups cependant allaient plus vite encore.

Bientôt, ils bondirent sur les flancs du traîneau.

Maigres, efflanqués, la gueule rouge, les yeux flamboyants, ils semblaient à peine toucher terre.

Debout à l'avant du traîneau, Vas'li, tout en dirigeant les chiens avec une habileté consommée, surveillait l'ennemi du coin de l'œil.

L'un des assaillants faisait-il mine de dépasser l'attelage, ou d'aborder le véhicule, la main du jeune homme, armée du revolver, se tendait vers l'animal. Une détonation sèche vibrait dans l'air glacial, et le fauve atteint se roulait dans la neige avec un hurlement de douleur.

Quatre fois il tira. Quatre fois un loup fut frappé. Leurs compagnons affamés se jetaient sur les blessés, les achevant à coups de dents.

Deux carnassiers seulement continuaient la poursuite, deux adultes de haute taille, vigoureux et redoutables.

Ils avaient dédaigné la chair de leurs congénères, escomptant sans doute une proie plus savoureuse.

Rassurée maintenant, Mona les examinait avec tranquillité, admirant leur développement en course. Lisbe, selon toute probabilité, s'était rassurée également ; car ses clameurs avaient cessé.

— Deux loups, deux cartouches, murmura Vas'li avec un sourire. Vous voyez qu'un revolver suffit.

Il s'interrompt :

— Attention, ces seigneurs s'essoufflent ; ils veulent brusquer le mouvement.

En effet, les carnassiers, parvenus dans leur course parallèle à hauteur de l'attelage, dessinait maintenant une marche oblique, qui les conduirait en peu d'instant en avant des chiens de tête.

Le résultat eût été l'immobilisation du traîneau.

Vas'li, qui avait déposé son revolver auprès de lui, se baissa pour le reprendre.

Un instant ses regards se détournèrent de la route à parcourir. Il ne vit pas une extumescence de la croûte glacée et fut surpris par la violente secousse qu'éprouva au passage le traîneau.

Le choc imprévu le fit vaciller sur ses jambes. Il tenta de se retenir ; entraîné par le mouvement, il fut projeté hors du véhicule et roula, fort heureusement pour lui, dans un amoncellement de neige friable.

Quand il se redressa, le traîneau était déjà loin. Les loups avaient dédaigné de s'arrêter.

Cette fois, Mona, quelle que fût sa bravoure native, se sentit paralysée par la terreur.

Elle se tourna vers son institutrice,

Lisbe, blême, les yeux clos, s'était renversée en arrière sur les fourrures.

Elle était évanouie.

La jeune fille reporta ses regards en arrière.

Des blocs glacés masquaient maintenant l'endroit où s'était produit l'accident, qui avait privé les voyageuses de leur unique défenseur.

Elle était seule !

Seule sur le traîneau cahoté, que l'attelage éperdu emportait en une glissade affolée sur la banquise convulsée.

Et les loups ?

Ils s'étaient rapprochés.

Chacun s'était porté d'un côté, serrant de plus en plus les chiens, parcourant des diagonales inflexibles qui se croiseraient fatalement à quelques centaines de mètres en avant.

Un afflux de sang emplit le cerveau de Mona de pensées et de bourdonnements confus.

Là-bas, en un point que ses regards fixaient, le véhicule s'arrêterait brusquement, les chiens reflueraient pêle-mêle sur l'avant, se blottiraient

entre les patins recourbés, et les fauves affamés, dont les dents blanches crénelaient la gueule sanglante, bondiraient sur les voyageuses.

Non, Mona se défendrait.

Est-ce que là-bas, à Sakhaline, Vas'li ne lui apprenait pas à tirer au pistolet ?

Elle se pencha, ramassa le revolver de l'officier, mais sa main tremblait ; l'angoisse nerveuse agitait tout son être comme feuille au vent.

Or, le revolver exige une main sûre, un poignet que n'agite aucune émotion.

Elle reposa l'arme sur la banquette auprès d'elle, se renfonça contre le dossier.

Ainsi, sa tête s'abritait sous le rouleau de peaux de phoque contenant les fourrures destinées à sa tante Olga.

La fillette éprouva cet apaisement naïf de douter du danger que le colis dissimulait à sa vue. L'autruche lassée, dit-on, après une longue chasse dans le désert, se cache la tête derrière une pierre, une touffe de drinn (graminée des sables), et, ne voyant plus le chasseur, semble croire qu'il n'existe plus.

C'était un peu ce que faisait à ce moment critique la fille du général Labianov.

Mais cet affaissement moral ne dura qu'une seconde. Mona se pencha en avant.

Elle eut un cri d'épouvante.

Les loups galopèrent à un mètre à peine des chiens de flèche. Quelques pas encore et le drame affreux arrivait à son épilogue.

Alors déconcertée, sa dernière réserve de sang-froid épuisée, la pauvre enfant se courba sur Lisbe, l'empoigna à pleins bras, l'appelant, criant, pleurant.

— Lisbe !... revenez à vous !... Les loups !... Oh ! Oh !... nous sommes perdues !

Le traîneau venait de faire une terrible embardée et maintenant il n'avancait plus, calé en quelque sorte par les chiens. Ceux-ci, dépassés par les fauves, s'étaient d'instinct rejetés en arrière, et serrés les uns contre les autres, le poil hérissé, haletants et frissonnants, ils demeuraient immobiles, tellement apeurés qu'aucun ne trouvait la force d'aboyer ou de gémir.

Mona ferma les yeux.

Et tout à coup, pan ! pan ! deux détonations sèches vibrent à ses oreilles. Des hurlements d'agonie leur répondent.

Elle regarde.

Les loups, mortellement frappés, se tordent convulsivement sur la neige.

Elle se frotte les yeux, stupéfaite.

— Qui a tiré ?

Puis elle eut un cri effaré.

Tout près de son oreille, une voix rieuse avait murmuré :

— J'aurais préféré ne sortir de ma cachette qu'une fois parvenu à Kabarovsk ; mais, véritablement, je ne pouvais pas vous laisser mordre par ces vilains animaux.

Elle promena autour d'elle un regard ahuri.

D'où venait cette voix. Elle n'apercevait personne.

Mais l'organe continua :

— Dans la peau de phoque, mademoiselle Mona.

Elle leva la tête.

L'extrémité du cylindre aux fourrures s'était épanouie comme le calice d'une fleur, et à l'ouverture se montrait la physionomie de Dodekhan, l'étrange et mystérieux prisonnier n° 12 du bagne de Sakhaline.

— Vous ?

— Moi-même, mademoiselle, qui vous supplie de ne pas trahir mon voyage incognito.

Elle protesta du geste :

— Vous venez de me sauver la vie.

Et avec une inflexion très douce.

— Un forçat de moins, cela ne fera guère faute à l'Empereur. Tandis que mon père, lui, n'a qu'une fille — avec une émotion reconnaissante elle conclut — que vous lui avez conservée.

Il murmura :

— Merci.

Puis hâtivement, comme pour masquer un trouble intérieur :

— Je vais disparaître. Ne vous occupez pas de moi. A Khabarovsk, je cesserai de faire partie de votre bagage.

— A Khabarovsk ?

— Oui... oubliez-moi... bonsoir, mademoiselle.

Déjà Dodekhan ramenait sur lui les pliures de l'enveloppe. Mona l'arrêta :

— Un instant.

— A vos ordres.

— Puisque je ne veux pas vous dénoncer, comment expliquerai-je la mort des deux loups ?...

— Oh ! vous tirez au pistolet... fort adroitement même, à ce que l'on dit.

— C'est vrai... mais je déteste me vanter.

Il la considéra avec un doux sourire :

— C'est gentil ce que vous venez de dire là, mademoiselle.

Elle rougit sous l'éloge.

— Gentil ou non, je préfère attribuer cet exploit à une autre personne... Malheureusement, ce ne peut être le lieutenant Vas'li tombé en chemin... et si, d'autre part, ce n'est ni vous, ni moi...

— Ce ne peut être que Mlle Lisbe !

— Elle qui s'est évanouie de peur ?

— Justement ! Elle ne pourra vous contredire. A certains la fortune arrive durant le sommeil ; à elle, le courage sera venu en syncope, voilà tout.

Ma foi, l'idée était trop bouffonne. Mona fut secouée par un franc éclat de rire.

Ah ! les fonctionnaires graves de la sainte Russie eussent véritablement pu être surpris de voir pareille gaieté présider à l'entretien de la fille unique du général Labianov avec un forçat en rupture de ban.

— Allons, murmura-t-elle enfin, Lisbe, tueuse de loups, voilà de quoi charmer la longueur du voyage.

— Vous êtes satisfaite, mademoiselle ?

— Extrêmement.

— En ce cas, permettez-moi de vous saluer et de rentrer dans mes appartements.

Derechef, le colis qui renfermait l'étrange bagage se refermait.

— Monsieur, appela Mona.

— Mademoiselle ? répliqua Dodekhan en reparaisant.

Ne vous reverrai-je pas ?

— Me revoir ?

Et avec une pointe de mélancolie :

— Nos routes se sont croisées un instant. Je pense qu'elles vont se séparer pour toujours.

— Ah ! fit la jeune fille comme malgré elle, c'est dommage.

Puis dans le désir d'expliquer cette exclamation, cadrant mal avec la réserve exigée des jeunes personnes, elle prononça très vite, bredouillant presque :

— La curiosité. J'aurais voulu savoir qui vous êtes, comment vous avez fui malgré toutes les précautions prises. Je suis une... alliée maintenant, J'aurais pu en abuser pour forcer votre confiance... De plus, à Khabarovsk, mon escorte me quittera, je serai seule avec Lisbe.

Un rire mutin distendit ses lèvres vermeilles :

— Oh ! elle est brave, Lisbe !... Elle massacre des loups sans paraître s'en apercevoir..., mais enfin, pour le long voyage à travers la Sibérie, la Russie d'Europe jusqu'à Saint-Petersbourg...

Elle s'arrêta, les yeux baissés, sentant l'étrangeté de la demande qu'elle allait formuler devant cet inconnu, si bizarrement entré dans sa vie.

Ce fut lui qui acheva :

— Vous vous sentiriez plus rassurée si un serviteur respectueux et dévoué se tenait à vos côtés, pour vous défendre à l'occasion ?

Elle frappa dans ses mains, enchantée de la formule pleine de tact par laquelle il avait traduit sa pensée.

— C'est cela ! C'est cela... Ce qui ne m'empêche pas de sentir toute l'indiscrétion...

Il ne la laissa pas continuer.

— Mademoiselle, fit-il gravement, il ne saurait y avoir indiscrétion de vous à moi. Les circonstances font que, durant quelques jours, nous pouvons échanger des services... ; échangeons-les en souriant, et gardons un souvenir, amusant ou attendri selon notre nature, d'une rencontre inattendue.

Mais changeant de ton :

— A Khabarovsk, vous prendrez le train d'embranchement sur Vladivostok ?

— Où nous reposerons deux ou trois jours.

— En ce cas, mademoiselle, j'aurai l'honneur de me mettre à vos ordres, à Vladivostok.

Des abois lointains résonnèrent dans le silence de la banquise.

— Votre escorte est à votre recherche, mademoiselle, je dois disparaître, merci d'être bonne...

— Merci d'être brave, fit-elle d'une voix plus émue que ne le comportaient les paroles prononcées.

Et tandis que l'enveloppe de peau de phoque se refermait hermétiquement, elle se pencha sur Mlle Lisbe, introduisit la crosse du revolver du lieutenant dans sa main crispée, puis avec une poignée de neige

lui frictionna le visage, ce qui est un moyen sûr de mettre en fuite les syncopes les plus entêtées.

Il était temps.

Au loin apparaissaient les traîneaux des cosaques, avançant avec une rapidité vertigineuse.

Cinq minutes plus tard, ils arrivaient au flanc du véhicule de la fille du général.

Le lieutenant Vas'li recueilli en route, les cosaques, tout excités encore par la lutte où décidément les loups avaient eu le dessous sur toute la ligne, ébranlèrent l'atmosphère de bruyants hurrahs en constatant que les voyageuses n'avaient aucun mal.

Mais leur enthousiasme devint du délire, n'ayant d'égal que la stupéfaction de Macelle Lisbe, lorsque Mona, grave malgré la plus formidable envie de rire qu'elle eût ressentie de sa vie, désigna du geste l'Allemande tenant encore dans sa main le revolver du lieutenant, et laissa tomber ces incroyables paroles :

— Lisbe nous a sauvées. Elle a tué deux loups !

VI

DE VLADIVOSTOK A EYDTKUHNEN

— Et Mlle Mona ?

— Toujours insupportable.

— Vraiment ? Elle ne veut toujours pas partir ?

— Elle ne veut pas.

Ainsi devisaient, dans la « Chambre de Correspondance » du Transsibérien Hôtel, le policier Kozets et Macelle Lisbe.

Depuis trois jours, les voyageurs, ayant pris congé de leur escorte à Khabarovsk, avaient atteint Vladivostok, le grand port russe sur le Pacifique.

Depuis trois jours, Lisbe, terrifiée par l'état de siège, par les patrouilles, par les racontars militaires annonçant comme prochaine l'attaque de la forteresse par les Japonais, Lisbe pressait sa jeune élève de prendre le train et de filer à toute vapeur vers Saint-Pétersbourg.

Mais par un entêtement inexplicable, la fille du général Labianov remettait invariablement le départ au lendemain.

L'Allemande, professeur de français, eût été prodigieusement étonnée, si elle avait pu deviner que la gentille fillette attendait... Dodekhan, le forçat évadé, qui lui avait promis de la joindre dans le grand arsenal russe.

Et, gêne intense pour la lourde institutrice, elle n'osait plus avouer ses terreurs

Depuis qu'elle pensait avoir tué deux loups dans les circonstances que l'on sait, Lisbe avait entendu tout le monde s'extasier sur son courage, et pareils éloges lui avaient semblé d'autant plus doux, que jamais, auparavant, il n'était venu à l'esprit de quelqu'un de voir en elle une héroïne.

D'autre part, le fait était indéniable, Mona et elle-même se trouvaient seules sur le traîneau attaqué.

La jeune fille déclarait s'être pelotonnée dans un coin à demi morte de peur ; donc, Lisbe seule, encore que ses souvenirs manquassent de précision à cet égard, Lisbe seule avait pu expédier les fauves de vie à trépas.

Le moyen de déclarer après cela que l'on frissonne ; le moyen de descendre volontairement du piédestal de bronze des amazones sans peur et sans reproche !!!

Dès lors, Lisbe tremblait en dedans. La moindre note de fifre, le plus petit roulement de tambour, le grondement d'une charrette, le passage d'une troupe en armes, et son cœur battait la générale, son imagination lui représentait des groupes de guerriers jaunes de l'empire du Soleil Levant se ruant à l'assaut.

Bref, elle ne vivait plus.

Mais, à aucun prix, elle n'eût consenti à avouer son effroi.

Aussi, au lieu de se répandre en imprécations contre l'inexplicable entêtement de Mona, changea-t-elle brusquement la conversation.

— Et vous, monsieur Kozets ?

— Pardon, je ne saisis pas bien la portée de votre question ?

— Vos recherches...

— Ah ! ce jeune drôle qui nous a si ridiculement joués à Sakhaline... Soyez certaine que, s'il me tombe sous la main, il se repentira de ses plaisanteries.

— Je conclus de vos paroles qu'il n'est pas encore entre vos mains.

— Hélas non ! Les dépêches du général Labianov me déclarent qu'il a dû quitter l'île, car d'incessantes patrouilles ont battu tout le pays sans rien découvrir.

— Mais vos agents...

— Ceux qui surveillent la côte en terre ferme n'ont rien aperçu... Or, vous avez constaté par vous-même, Macelle Lisbe, combien difficile et dangereuse est la traversée du détroit...

— Certes, fit-elle en redressant la tête avec l'orgueil d'une vraie tueuse de fauves.

— Eh bien... avec nos postes de vigie, qui dominent toute la mer, il est impossible d'aborder sans être vu.

— Je pense cela évident.

— Et moi aussi, par les saintes Images ! je le trouve évident... Seulement la disparition soudaine de notre homme me paraît beaucoup moins claire.

A ce moment, un courrier pénétra dans la salle. A sa vue, le policier eut un haut-le-corps.

— Tiens !... Balbedine, le sous-chef de la poste de Sakhaline.

Le nouveau venu salua respectueusement :

— En personne, monsieur Kozets, en personne et pour vous servir.
— Pour me servir... trop aimable, Balbedine...
— Point aimable, monsieur Kozets, rigoureusement exact tout simplement.

Il fouillait dans sa sacoche, tout en expliquant :

— Hier est arrivé un pli à votre adresse. Vu le cachet, je n'ai voulu laisser à personne le soin de le remettre en mains propres.

Il tendait au policier une large enveloppe de teinte verte moirée, sur laquelle se dessinait en relief le cachet vert et rouge figurant la croix grecque avec la devise : Pour la sainte Russie

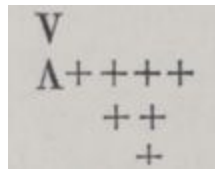
Le Saint-Synode, la direction générale de la police, ont seuls la libre disposition de ce cachet, devant lequel les plus puissants tremblent, comme jadis les Espagnols, en présence du mystérieux disque noir de la Sainte Inquisition aux trois lettres : S. I. L.

Kozets ne put se défendre de tressaillir.

Il prit néanmoins la missive, la décacheta et lut cet ordre :

« Kozets quittera Vladivostok avec Mona Labianow et ses institutrices. Il déposera la jeune fille et Mlle Lisbe à Saint-Pétersbourg, puis avec Miss Mary Maryly, il poursuivra sa route jusqu'au bourg allemand d'Eydtkunnen. Il apprendra là ce qu'il doit faire. »

Au-dessous étaient tracés les deux V de la police, opposés par la pointe et les sept étoiles à quatre branches du Saint-Synode, formant cette signature :



Kozets restait là, pensif, cherchant à percer le pourquoi de l'ordre mystérieux. La voix du postier Balbedine le tira de ses réflexions.

— Voulez-vous me donner décharge de la communication ?

Ah ! oui. C'était vrai. Celui qui reçoit une lettre du Saint-Synode doit en accuser réception sur un livret ad hoc ; ceci afin de libérer la poste de toute responsabilité.

S'étant conformé à l'usage, le policier demanda :

— Un verre de vodki (eau-de-vie de grains), Balbedine.

— Merci, monsieur, je repars à l'instant. Je dois rejoindre mon poste sans retard. Seule l'importance de vos correspondants a motivé mon voyage.

Un nouveau salut respectueux, et l'employé des postes sortit.

Kozets et Lisbe se regardèrent :

— Que signifie ce papier ? murmura l'Allemande après en avoir pris connaissance.

— Ma foi, Macelle, si vous pouviez me le dire, vous me rendriez service.

— Qu'est cette Miss Mary Maryly dont il est fait mention ?

— Je n'en sais rien.

— Quoi ? Vous ne la connaissez pas.

— Pas du tout.

L'institutrice leva les bras au ciel.

— Alors, si elle ne vient pas...

— Je partirai avec vous. Mes correspondants prévoient tout. Miss Mary Maryly sera là à l'heure qu'ils jugeront opportune, et elle se fera connaître.

Toute la passivité russe était enfermée dans cette réponse.

Lisbe, beaucoup plus curieuse en sa qualité d'Allemande, continua à chercher une explication plausible, qui, naturellement, ne se présenta pas à son esprit.

Mais une autre surprise lui était ménagée.

Mona fit soudain irruption dans la salle. Elle quitterait Vladivostok le lendemain par l'unique train de la journée. Il fallait, sans perdre une minute, se munir de billets, conduire les bagages à la gare, louer la literie indispensable à quiconque voyage sur l'immense voie sibérienne.

La jeune fille elle-même profita de cette dernière journée pour parcourir une fois encore la ville de Vladivostok.

Elle admira les maisons de pierre des fonctionnaires, la Place d'armes, les entrées souterraines accédant aux poudrières ; les quais près desquels se balançaient quelques navires de guerre, tristes débris des flottes de Makharoff et de Rojdestvenski, anéanties par le grand amiral nippon Togo. Elle s'amusa un instant des opérations de déchargement d'un navire anglais bondé de marchandises de contrebande.

Sur la rade, des bateaux évoluaient lentement, semant les eaux de torpilles.

Autour de la cité, sur les hauteurs qui la commandent, une nuée de travailleurs achevaient de disposer les défenses, batteries, forts mobiles, retranchements.

Partout on sentait l'activité fiévreuse d'une cité en passe d'être assiégée.

Et la fillette, avec son esprit militaire très caractérisé, s'intéressait à tout cela. Elle allait, cambrant la taille, faisant sonner le sol sous ses talons, les yeux brillants, les narines frémissantes.

On sentait en elle la fille d'un soldat.

Pourtant, elle se trouva un moment, en suivant le bord de la mer, sur une étroite sente rocheuse, resserrée entre un mur de digue et la limite des eaux.

Elle était bien seule. Personne ne pouvait surveiller ses mouvements.

Vivement elle tira de sa poche un feuillet de papier froissé.

Elle le défripa, le déploya et d'un ton rêveur :

« Partez demain... je vous rejoindrai là où vous ne passeriez pas sans moi. Déchirez après avoir lu... — Signé : 12. »

Elle demeura là un moment, sa jeune et jolie tête penchée, les yeux vaguement fixés sur les petites vagues de la rade, où les brise-glace avaient provoqué une débâcle anticipée.

Enfin elle eut un geste résolu :

— Il m'a sauvé la vie... et à cette grosse ridicule Lisbe également... Il faut lui obéir... Après tout, on ne regrette jamais une précaution.

Et tout en déchirant le papier en menus morceaux, qu'elle jeta un à un dans la mer, elle continua :

— C'est égal, c'est la figure de père... ou bien celle de tante Olga que je voudrais voir s'ils savaient...

Elle se prit à rire :

— Mon ami, le forçat Dodekhan !

Puis redevenant grave :

— Plus tard, je leur raconterai l'aventure... On aura beau dire, elle n'est point banale.

Le lendemain, à sept heures cinquante-trois du matin, par une tempête de neige, retour offensif de l'hiver près de finir, Mona, escortée par Lisbe et M. Kozets, se rendit à la gare du Transsibérien.

Déjà le personnel militaire lui avait réservé le fond de l'un des immenses wagons composant le convoi, et ses bagages, literie, ustensiles de toute espèce, — car la vie en chemin de fer nécessite, là-bas, une véritable installation, — se trouvaient rangés, équipés.

On avait voulu faire bien les choses pour la fille du gouverneur de Sakhaline, Son Excellence le général Labianov.

Un coup de cloche retentit, annonçant l'heure du départ, et lentement la locomotive, se couronnant d'un panache de fumée, entraîna la file des voitures.

La mer, Vladivostok, ses forts, restèrent en arrière. On franchit la station de Nikolsk, où s'embrancha la ligne de Khabarovsk.

Le train filait maintenant au milieu d'une immense plaine couverte d'un linceul de neige, et d'où s'élevaient, de loin en loin, les pyramides sombres des sapins. Vers le nord, on distingua la surface glacée du lac Kalka, d'où sort l'Oussouri, dernier affluent de la rive droite de l'Amour.

M. Kozets et Macelle Lisbe conversaient, se bourrant de thé bouillant.

Mona songeait.

A quoi pensait la jeune fille ?

Toujours à son esprit se présentait Dodekhan, ce forçat étrange qui lui avait sauvé la vie, et dont elle pressentait la noblesse, la droiture.

Soudain le train s'arrêta.

On était parvenu à hauteur de Ningouta, et sur les quais de bois de la gare, autour des citernes-réservoirs, grouillaient des soldats.

Ces soldats, tous les voyageurs les reconnurent avec un frémissement, c'étaient des cavaliers japonais.

Les guerriers du Mikado ! Le train était leur prisonnier.

Ah ! ce fut un beau vacarme.

Les employés, les Nippons, invitaient les passagers à descendre. Ceux-ci criaient, juraient, invoquaient les saints et le Tzar.

Des officiers, le revolver au poing, faisaient mine de résister énergiquement, tandis que les femmes, les marchands, les Chinois ou les Mandchoux, les suppliaient de ne point exaspérer les ennemis, de ne point les pousser à un massacre général.

— Macelle Lisbe, disait le policier, oubliez votre courage ; ne combattez pas.

Et l'Allemande, dont la lourde charpente était secouée par un frisson d'épouvante, mais chez qui la vanité ne perdait pas ses droits, consentait généreusement à ne pas engager une lutte, qui était, on le pense, loin de sa pensée.

Après bien des pourparlers, des rires et des grincements de dents, le train déposa sur le quai tout son « tonnage vivant », comme le dit spirituellement le commandant du détachement japonais.

Celui-ci, du reste, ayant fait placer les voyageurs sur deux rangs, leur adressa le petit discours que voici :

— Mesdames, messieurs. Au nom de mon maître, le Prince du Soleil Levant, j'ai l'honneur de vous saluer. Envoyé en reconnaissance, je précède, de cent kilomètres peut-être, le gros des forces envoyées contre Vladivostok. Or, j'ai appris que votre train contenait, outre des sommes assez considérables appartenant au gouvernement russe, certaines personnalités qu'il sera bon pour nous de retenir comme otages. Nous allons reconnaître celles-ci, faire enlever les finances... et avec un retard d'une heure, dont je m'excuse, les autres personnes ici présentes pourront continuer leur voyage.

Déjà, du reste, des soldats déchargeaient le fourgon scellé contenant les sacs impériaux.

D'autres entouraient et désarmaient les officiers. A la profonde stupeur de Mona, un soldat vint à elle et la désigna du doigt.

— Ah ! s'écria l'officier japonais, c'est elle ?

— Oui, commandant.

— Tu es certain de ne pas te tromper ?

— Oh ! commandant, regardez la jeune demoiselle Elle me reconnaît bien aussi. J'ai été domestique de son père, alors qu'il fallait relever le plan des défenses de Sakhaline.

Il disait vrai.

Ce petit soldat jaune avait servi, en qualité de valet de chambre, chez le général Labianov.

Mona ouvrit la bouche, prête à flétrir l'espion ; le commandant lui coupa la parole :

— Mademoiselle, déclara-il, il nous importe que Sakhaline fasse retour à l'empire du Japon. C'est une terre glacée, dont la valeur pour nous est surtout... sentimentale. Aussi désirons-nous l'acquérir au minimum d'efforts. Or, nous sommes assurés que votre père n'hésitera pas quand nous le mettrons en demeure de choisir entre un îlot couvert de neige et l'existence de sa fille chérie.

— Mon père fera son devoir, riposta la fillette devenue pâle. Est-ce qu'un officier japonais agirait autrement ?

Le Nippon eut un geste d'assentiment :

— Bien parlé, mademoiselle... Nous verrons plus tard qui de nous a le mieux jugé... Où vous ne voyez qu'un général, je vois un père, votre père.

Puis changeant de ton :

— En attendant, je vous retiens en otage, vous et vos deux compagnons.

De la main, il imposa silence au policier qui voulait protester, et appelant un jeune lieutenant :

— Stoki.

— Commandant ?

— Ces trois personnes, dans l'un des fourgons qui vous accompagnent. Une surveillance sévère, car cette jolie enfant — il désigna Mona, — est la fille du gouverneur de Sakhaline.

Le lieutenant s'inclina. Il regarda successivement Mona, Lisbe, Kozets, puis d'une voix calme, en russe très pur, encore que l'accent nippon altérât quelque peu sa prononciation :

— Veuillez me suivre.

C'en était fait.

Dès le début du voyage, Mona se voyait prisonnière, et cela, avec d'autant plus de déplaisir qu'en sa petite cervelle de patriote slave, cette pensée venait de se formuler avec une désespérante netteté :

— Vladivostok est coupé de Kharbine, point de concentration des forces russes. Dès ce moment, le port militaire, la province maritime et Sakhaline sont virtuellement séparés de l'empire des Tzars.

Mais, ni elle, ni ses amis n'obéirent à l'injonction du lieutenant.

Une voix étrange, douce dans sa gravité, venait de laisser tomber avec des inflexions britanniques bien caractérisées :

— Je demande le pardon, mais j'ai le laissez-passer, pour moi-même et pour les autres corps de mes amis, et je réclame leurs personnages.

Tous regardèrent.

Emmitouflée de fourrures, mais le voile vert national abritant son visage, une jeune personne venait d'entrer dans le groupe.

Sa longue pelisse de loutre, ses snow-boots, ses moufles, ne réussissaient pas à lui enlever cette démarche particulière aux Anglaises, faite de raideur et de charme.

Elle tendit au commandant un papier fort, plié en deux.

— Jetez vos yeux sur ce document, fit-elle.

Puis se tournant vers Mona, elle se présenta :

— Miss Mary Maryly, professeur anglais, envoyée contre vous par le lady Olga, pour le cœur de laquelle vous étiez la plus chère des nièces.

Une triple exclamation lui répondit :

— Miss Mary Maryly !

Ils la considéraient avec stupeur. Ainsi c'était là cette personne inconnue, annoncée par le Saint-Synode et la direction de la police à M. Kozets.

— Et vous nous rejoignez ? questionna ce dernier, mû par une vieille habitude policière...

— Pour conduire cette jeune personne et Mlle Lisbe à Saint-Pétersbourg, puis pour vous emmener vous-même au bourg allemand d'Eydtkuhnen, où d'autres ordres parviendront.

Pas la moindre hésitation dans la voix.

Kozets salua, reconnaissant ainsi que la réplique le satisfaisait.

Quand au commandant japonais, il avait déplié le papier à lui remis par l'Anglaise. Deux signes seulement étaient tracés au pinceau sur la feuille : l'un figurant une sorte de soleil rayonnant ; l'autre, trois griffes recourbées, réunies en leur partie la plus large par une ligne menue.

Que signifiaient ces caractères ?

Mystère. Mais ils causèrent à l'officier une émotion extraordinaire. Il marqua un fléchissement des genoux, se tourna vers l'Orient, les bras étendus à la façon des « adorateurs » des bas-reliefs, puis rendant le papier à miss Mary :

— Les prisonniers sont à vous. Que désirez-vous ?

— Continuer sur Kharbine et l'Europe.

— Veuillez prendre place dans le train. Il repartira dans quelques minutes.

Et au lieutenant, qui assistait à la scène :

— Plus d'otages.

— Que dira notre général ?

— Rien... c'est l'ordre auquel on ne résiste pas.

— Ah !

Les deux officiers eurent à l'adresse de l'Anglaise un regard que les assistants jugèrent presque craintif, puis saluant avec un respect quasi religieux :

— Prenez place..., prenez place... Puisse Bouddha favoriser votre voyage !

Ceci dit, tous deux s'éloignèrent, laissant le petit groupe à ses affaires.

— Oh ! murmura Mona en joignant les mains ; comme cela au moins, père ne tremblera pas pour ma vie.

Et brusquement, s'adressant à l'Anglaise, intervenue si à propos dans le débat.

— Mais qu'est-ce que ce papier qui les a rendus si souples ?

Mary le lui tendit :

— Je sais pas du tout. C'est un ami de moi, correspondant de journaux, qui adonné avec cette parole : « Grâce à cela, vous passerez partout ». Quand je suis venue dans cette station, par le train de sens contraire, j'ai montré, et tous les Japonaises (Japonais), ils ont dit : All right ! Alors j'ai montré pour vous également. Je propose d'écrire à mon ami mes remerciements. Cela est un très bon ticket.

Il fallut se contenter de cette explication, car aucun des voyageurs ne put établir la moindre corrélation logique entre le mystérieux laissez-passer et l'attitude voisine de la ferveur des cavaliers nippons.

Dix minutes plus tard, le bagage de l'Anglaise avait été transporté auprès de celui de ses compagnons de route, et le train, délesté seulement de l'or et des officiers russes, quittait la gare de Ningouta.

Dix-huit jours de wagon, les arrêts à de longs intervalles séparés par le paysage monotone et triste ; les forêts sombres alternant avec des plaines désolées, où les verstes succédaient aux verstes sans que parût un être vivant, homme ou bête. Les stations elles-mêmes, où la vie se manifestait, apparaissaient plus désolées encore.

A Kharbine, à Tsitsikar, à Khaïlar, à Tchita, des troupes bivouaquaient le long de la voie, se reposant du long voyage, laissant le pas aux convois de vivres et de munitions, plus pressés encore que les trains de renforts.

Et sur les visages des soldats, sur celui des officiers, se lisait la même tristesse morne.

On sentait que ces hommes, envoyés en ces confins du vieux monde pour défendre le drapeau de la Russie, marchaient avec le pire des compagnons de route : le découragement.

Ah ! la longue guerre contre le Japon avait été trop féconde en douloureuses surprises.

Le grand Empire moscovite, avec ses cent vingt millions d'habitants, ses ressources presque inépuisables, s'était flatté d'écraser bientôt le petit Japon, ses quarante millions d'âmes, ses finances obérées.

Et soudain la petite nation insulaire d'Orient s'était révélée grand peuple militaire, détruisant successivement les deux flottes russes ; emportant Port-Arthur, occupant la Corée, chassant devant ses soldats jaunes les armées

russe, les brisant, les mettant en déroute partout entre Niou-Tchouang et Tchang-Tchoun, enlevant la ville sainte de Moukden en faisant quatre-vingt mille prisonniers, en mettant cent mille Russes hors de combat.

Sur mer, sur terre, partout, la jeune armée nippone, inconnue la veille, avait enchaîné la victoire à ses drapeaux, ces drapeaux blancs, portant au centre le disque rouge du Soleil Levant.

Et puis, là-bas en arrière, dans cette Russie d'Europe dont on les avait éloignés, ces officiers, ces soldats du Tzar, sentaient trembler le trône, monter le flot irrésistible de la révolution.

Ce n'était point assez des défaites répétées pour amollir leur résolution : combien à l'heure du combat ne se disaient-ils pas :

— Nous allons mourir pour le Tzar, pour la patrie, et à cette heure, peut-être, il n'y a plus de Tzar il n'y a plus de patrie.

Et ils disaient vrai, ceux-là. La révolution victorieuse n'entraîne-t-elle pas, en Russie, avec la chute de la couronne, la séparation de la Pologne, de la Finlande, des Turkmènes, pour ne parler que de ceux qui jamais n'ont accepté sans esprit de retour d'être englobés dans le colosse moscovite.

Ainsi tristement Mona traduisait l'abatement lu au passage sur les figures des pauvres diables qui, privés de la confiance morale, seule gagnée de batailles, s'en allaient aux confins du monde verser du sang, dernier luxe d'honneur des nations vaincues.

Le lac Baïkal apparut avec sa ceinture rocheuse et boisée, puis le train stoppa à Irkoutsk.

Là l'horaire prévoyait deux heures d'arrêt. Macelle Lisbe, qui, la veille, avait pris un fort rhume, déclara ne pas vouloir sortir de son « car ».

Kozets, lui, s'installa au buffet pour lire les journaux d'Europe.

Quant à Mona et à Miss Mary, plus intrépides que leurs compagnons, elles s'engagèrent dans les rues de la ville de bois, comme on la désigne dans la région.

Le dégel commençait. Une boue noire et gluante recouvrait les avenues. Il fallait véritablement une vaillance peu commune pour patauger ainsi sans y être forcé.

Il est vrai que les Anglais ont au suprême degré l'énergie déambulatoire, et que Miss Mary avait soufflé à Mona cette ardeur à la promenade.

La jeune fille du reste n'eut aucun regret de l'avoir suivie.

A cent pas de la gare en effet, l'Anglaise qui regardait à droite, à gauche, en arrière, comme une personne qui craint d'être poursuivie, parut

recouvrer le calme et laissa tomber cette phrase, qui fit que Mona demeura clouée au sol :

— Vous n’avez jamais accusé Dodekhan ?

— Vous dites ? balbutia son interlocutrice.

— Je dis qu’il avait promis de vous rejoindre et qu’il ne semble pas jusqu’ici avoir tenu sa promesse.

— Comment savez-vous cela ?

Dans l’excès de sa surprise, Mona formula cette interrogation qui, vu la circonstance, devenait un véritable aveu.

Miss Mary Maryly ne parut pas s’en apercevoir.

— Vous le saurez tout à l’heure. Pour l’instant je tiens à vous affirmer...

— A m’affirmer ?...

— Que Dodekhan est dans le même train que vous. S’il ne s’est pas dévoilé encore, c’est à cause de la présence incessante de Macelle Lisbe et du policier Kozets.

La figure de Mona s’éclaira :

— Je comprends. Vous m’avez proposé la visite d’Irkoutsk pour que nous soyons seules.

— Justement raisonné.

— Et nous allons voir M. Dodekhan.

— A l’instant.

— Où cela ?

— Ici.

Comme la fille du général questionnait du regard, Miss Mary releva son voile vert, et très calme :

— Regardez-moi bien... Vous le retrouverez sous la perruque blonde et sous le déguisement.

Pendant un instant, la fillette demeura bouche bée, et cependant, maintenant qu’elle était avertie, elle retrouvait un à un les traits du mystérieux forçat de Sakhaline.

— Ah ! fit-elle enfin... je vous remercie de votre confiance...

— Justifiée. Une fois déjà, vous auriez pu me trahir, vous ne l’avez pas fait.

— Oh ! on ne trahit pas son sauveur.

Il eut l’air de n’avoir pas entendu.

— Je pensais que vous m’auriez deviné ; ne vous avais-je pas écrit que vous me rencontreriez là où il vous serait impossible de passer sans moi ?

— Alors, à Ningouta ?

— Je vous attendais,

Puis, sans laisser à la jeune fille le temps de se récrier :

— Je vous attendais parce que vous êtes aimable et bonne, si bonne que, sans effort, vous vous êtes élevée au-dessus des préjugés sociaux... Vous avez deviné d'emblée, car on ne vous l'a pas enseigné, qu'un forçat peut ne pas être un coupable... En lisant cela dans votre regard, je me suis senti votre ami, si le mot ne vous semble pas trop fort.

— Non, pas trop, murmura-t-elle la voix abaissée.

— Et comme tout sentiment doit se démontrer, non par des paroles, mais par des actes, je prouve.

Il tendit à la jeune fille le laissez-passer grâce auquel Mona était libre à cette heure.

— Prenez ceci, mademoiselle.

— Qu'en ferai-je ?

— Je vais vous l'apprendre.

Dodekhan prit un temps.

— Durant six mois, fit-il lentement, je suis esclave d'un devoir... difficile à remplir, car il n'y a point de gens à punir... Ceux qui ont bénéficié de l'injustice comme ceux qui en ont souffert sont des innocents... Enfin j'y parviendrai, mais je serai loin de l'Asie, il me sera impossible de défendre mes amis,

Elle le considérait avec stupeur, presque avec crainte,

— Que se passera-t-il donc ?

— Vous le verrez. Au surplus, gardez ce papier. Avec lui vous pourrez rejoindre votre père, si vous le jugez utile ; avec ce feuillet, vous n'aurez rien à craindre, ni pour vous, ni pour ceux que vous désignerez.

— Que signifient vos paroles ? fit-elle d'une voix tremblante.

— N'interrogez pas. Il m'est interdit de répondre. Souvenez-vous seulement de ce fait... Pendant six mois, au milieu de bouleversements sans nom, vous n'aurez d'autre protecteur qu'un papier... Oh ! puissant entre tous, seulement il le faut conserver précieusement. Passé ce délai...

— Passé ce délai ?... répéta-t-elle avec un regard avide.

— Je reviendrai à Aousa comme je m'y suis engagé... et alors je pourrai agir.

Mais changeant de ton :

— Voilà tout ce que j'avais à vous dire. Serrez précieusement le sauf-conduit, et pardonnez-moi de vous avoir fait piétiner dans la boue... Nulle part ailleurs je n'aurais eu licence de vous parler aussi paisiblement.

Une heure plus tard, le train emportait de nouveau les voyageurs vers l'Ouest, mais une entente incompréhensible pour les non-initiés semblait à présent exister entre Mona et Miss Mary Maryly.

Elles avaient des conciliabules à voix basse, des sourires, dont Marcelle Lisbe, en sa qualité de première occupante ressentait une certaine jalousie.

Regardez-moi bien..



Aussi salua-t-elle Saint-Pétersbourg avec un enthousiasme, dont les Allemands sont peu coutumiers à l'égard de la capitale russe.

Mary Maryly et Mona se dirent adieu ; une émotion inconcevable embuait leurs yeux, et tandis que Lisbe échangeait avec le policier des salutations verbeuses, les jeunes voyageurs, eux, murmuraient d'une voix assourdie :

— Dans six mois, monsieur Dodekhan.

— Dans six mois, mademoiselle Mona, soyez prudente et gardez précieusement le laissez-passer.

— Ne dût-il pas m'être utile, qu'il aurait encore pour moi le prix d'un bon souvenir.

Et ils ne trouvèrent plus rien à se dire.

Leurs mains s'étaient jointes et se serraient longuement.

— Allons, fit la voix lourde de Lisbe, il est temps utile partir... et d'en voiture aller à la Tante-Olga-logis.

Personne ne répondit.

L'étreinte des jeunes gens se dénoua.

Dans un Drojki (voiture) stationnant devant la gare, Lisbe entraîna son élève.

Le train, comme il est d'usage en Russie, avait plusieurs heures de retard, ce qui expliquait que la parente de Mona n'eût envoyé aucun véhicule à sa rencontre. A l'iwestchik (cocher), l'Allemande lança ces seuls mots :

— Perspective, 23.

Et la voiture s'ébranla.

Miss Mary Maryly et M. Kozets demeuraient seuls devant les bâtiments de la gare.

— Que faisons-nous maintenant ? questionna le policier après un instant de silence.

La pseudo-Anglaise se passa la main sur le front, comme pour chasser une pensée importune, puis d'une voix où vibrerait encore une émotion lointaine :

— Quels sont vos ordres ?

— Vous accompagner par delà la frontière allemande, à Eydtkuhnen.

— Importe-t-il de se hâter ?

Kozets leva les bras au ciel :

— Il importe toujours... avec ceux qui ordonnent.

— Alors, informons-nous du départ du premier train vers l'Allemagne.

Une heure après, un rapide, un de ces rapides russes qui atteignent à peu près à la vitesse de nos « omnibus », emportait Miss Mary et son compagnon.

Le lendemain matin, la frontière ayant été franchie sans encombre, grâce à la lettre de service exhibée par le policier, tous deux descendaient en gare d'Eydtkuhnen.

VII

OU M. KOZETS EST TRÈS ÉTONNÉ

Seize cent quarante-deux habitants civils et cinq mille hommes de troupe cantonnés dans des baraquements, fer et briques, aux alentours de la bourgade, bureau de poste et bureau télégraphique ; ainsi s'expriment les guides en parlant d'Eydtkuhnen.

On peut ajouter que la petite cité est triste, que son mouvement commercial est nul, et qu'il s'y rencontre un seul hôtel digne de ce nom... Oh ! pas un hôtel somptueux, mais une maison de cinquième ou sixième ordre, où la bière est bonne, l'eau-de-vie de grains très rude et les saucisses renommées.

Cette hôtellerie s'appelle « Au Souvenir de Charles XII ».

Pourquoi ? Nul ne le sait plus dans la petite ville mais l'enseigne fournit à la pseudo-Anglaise l'occasion de s'exclamer :

— Bizarre coïncidence !

— Que voulez-vous exprimer ainsi, miss Maryly ? demanda le policier surpris.

— Oh ! ceci... Vous avez quitté Sakhaline à cause d'un Douze disparu, et vous en retrouvez un autre en arrivant ici.

— Un autre ?

— Oui, Charles XII.

Kozets grimaça un sourire, encore que la plaisanterie ne lui parût pas d'un goût exquis, puis tous deux pénétrèrent dans le bureau de l'hôtel.

Un instant après, chacun se retirait dans sa chambre, sur cette réflexion de Miss Mary :

— Après un tel voyage, une toilette soignée me semble de rigueur.

Kozets inclina la tête.

— Nous nous retrouverons donc à l'heure du déjeuner ?

— C'est cela, miss Mary.

Enfermé dans sa chambre, le policier se baigna, se brossa, se lustra, se bichonna. Mais, après deux heures passées à ces agréables occupations, il se

prit à réfléchir que vraiment ses supérieurs lui montraient une indifférence coupable,

Il s'était pressé, bousculé ; il avait parcouru douze mille kilomètres sur rails ; il était moulu, fourbu, éreinté, et en arrivant à l'étape indiquée, non seulement il ne trouvait pas le plus petit ordre, mais encore on semblait prendre un malin plaisir à ne pas lui donner signe de vie.

Il sonna, s'informa si nul pli n'était parvenu à son adresse.

Sur la réponse négative du garçon accouru à son appel, il se replongea plus profondément dans ses réflexions moroses.

Vingt minutes plus tard, nouveau coup de sonnette, nouvelle apparition du garçon. Question identique, même réponse.

Un agacement grandissant tordait les nerfs du policier.

Bref, il venait de déranger, pour la sixième fois, le serviteur qui commençait à se demander très sérieusement s'il n'avait pas affaire à un fou, quand on heurta doucement à la porte.

M. Kozets se redressa comme mû par un ressort.

Cela ne pouvait être que la communication attendue. D'une voix allègre, il lança :

— Entrez !

Le battant tourna lentement, et le policier poussa un cri de stupeur.

Sur le seuil, se montrait Dilevnor, dit Dodekhan, dit Douze.

Un complet de voyage, d'impeccables brodequins faisant valoir la cambrure aristocratique du pied, donnaient au jeune Turkmène l'apparence d'un touriste élégant au premier chef.

Médusé par cette apparition, pétrifié de retrouver à Eydtkuhnen, le forçat perdu de vue à Aousa, M. Kozets demeurait immobile, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, figurant une statue de l'ahurissement.

Gracieusement, Dodekhan s'inclina, repoussa la porte derrière lui, puis venant au policier, lui indiqua une chaise de la main.

— Asseyez-vous, monsieur Kozets.

Ce dernier ayant obéi machinalement, le jeune homme s'assit à son tour et débita doucement :

— Nous avons à causer.

— Nous ? bégaya son interlocuteur retrouvant la voix.

— Mon Dieu, oui, monsieur Kozets. Je veux vous proposer une alliance...

— Une alliance ?

— Avantageuse pour vous. Je souhaite ainsi vous démontrer que je ne conserve pas de rancune, et que votre intérêt bien entendu est de devenir mon... obligé.

Kozets se prit la tête à deux mains. Le début de l'entretien le bouleversait.

Jamais, dans sa carrière policière, il n'avait ouï dire qu'un forçat en rupture de ban eût traité avec pareil sans-gêne un représentant de la loi.

Il est vrai qu'à cette heure, lui, l'agent russe, foulait le sol allemand et n'avait par suite aucun pouvoir.

La réflexion le fit sourire. Il croyait comprendre l'audace de son adversaire.

Mais comme s'il eût lu dans sa pensée, Dodekhan laissa tomber ces mots :

— Vous vous trompez, monsieur Kozets

Le policier eut un haut-le-corps.

— Comment, je me trompe ?...

— Vous êtes excusable. Ne me connaissant pas, vous me jugez mal... Ne m'interrompez pas, je vais tâcher de vous faire entrevoir ma puissance, et pour cela, vous expliquer certaines choses dont le sens vous a échappé.

Avec un flegme parfait, le jeune homme s'adossa confortablement sur son siège, croisa les jambes, et souriant, plein d'une désinvolture qui embarrassait son auditeur :

— D'abord, pourquoi m'avez-vous rencontré au bain d'Aousa ?

— Parce qu'une rixe avec des Cosaques...

— Non, monsieur Kozets, parce que je voulais y être envoyé, afin de recevoir les dernières paroles de « la Française ».

— Ceci... commença l'agent.

Dodekhan lui coupa la parole :

— Ceci est bien simple... Une rixe, j'assomme deux Russes, j'insulte les magistrats russes ; un peu de protection aidant, j'ai obtenu d'être interné à Sakhaline.

— Vous parlez de protection...

— Diable ! monsieur Kozets, vous avez l'entendement difficile... Vous savez pourtant bien qu'en Russie, certains fonctionnaires ont pour S. M. I. le Tzar une adoration outrée,... si outrée qu'ils sont incapables de refuser quelque chose à l'homme qui leur offre l'effigie de ce souverain chéri, finement gravée sur des disques d'or.

— Soit, passons...

— Vous n'êtes pas convaincu, monsieur Kozets, cela viendra.

— Enfin vous voici à Sakhaline.

— M'y voici. J'ai, selon mon désir, reçu la dernière confiance de « la Française ».

A ce souvenir, le policier serra les poings :

— Ah !... je m'en souviens trop.

— Et vous n'avez rien compris à l'aventure... ; je ne suis ici que pour vous l'expliquer... J'avais sur moi, comment dirai-je ?... un projecteur à radium.

— A radium ? clama Kozets..., le docteur avait donc raison ?

— Ah ! le docteur avait vu cela... je l'en féliciterai un jour. Les gardiens, placés près de moi, s'évanouissent... ; un coup de lime à mes fers, je suis libre... Je porte mes gardes à l'infirmerie et me rends tout tranquillement chez « la Française ».

Le policier eut un geste violent.

— La lime, passe encore... ; mais le radium... Le médecin, lui-même, affirmait que vous n'aviez pu vous en servir sans vous blesser...

Avec un rire silencieux. Dodekhan murmura :

— Cette fois, il errait... et je le prouve.

D'une poche, il tirait une petite boîte rectangulaire.

— Les radiations ne pénètrent pas tous les corps indistinctement. Certains font obstacle. De là cette boîte percée au centre d'un trou que voile un obturateur manœuvré par ce bouton de pression... Vous doutez, monsieur Kozets, je fais l'expérience pour vous.

Ce disant, le jeune homme élevait l'engin à hauteur du front de son interlocuteur.

Un léger déclic retentit, et, presque aussitôt, M. Kozets ressentit, entre les deux sourcils, un picotement insoutenable.

Un second déclic, et Dodekhan fit disparaître la boîte.

— Vous avez compris... c'est la théorie des miroirs paraboliques appliquée au radium.

M. Kozets courba la tête, mais la relevant soudain :

— Comment aviez-vous ce radium ?... On vous a fouillé à votre entrée au pénitencier.

— Oh ! fit l'ex-forçat d'un ton détaché, je compte des amis dans le personnel.

Puis reprenant son récit :

— Voici un premier point acquis. Passons à mon évasion du silo... C'est plus simple encore... Une substance opiacée a été mêlée au thé que les soldats du poste partageaient avec ceux dont vous surveilliez la faction à l'extérieur.

— Soit, nous avons dormi, vous nous avez transportés sur nos lits... mais qui a versé l'opium, qui vous a aidé ?

Du même ton détaché que tout à l'heure, le jeune homme prononça :

— Je compte des amis dans la garnison.

La phrase causa un malaise à l'agent. Il sentait que son étrange interlocuteur disait vrai, et il se surprenait à se demander :

— Quel est donc cet homme, venu au bagne parce qu'il l'a voulu, et qui a des alliés dans chaque corporation ?

— J'achève, continua imperturbablement Dodekhan. Vous et vos gardes bien installés sur vos couches respectives..., j'aurais été désolé de vous laisser dehors par une nuit aussi froide, je fis enfermer dans une caisse les fourrures précieuses que le général Labianov destinait à sa sœur Olga, à laquelle il allait confier sa fille... Vous vous souvenez, un colis long de deux mètres, recouvert de peau de phoque ?...

— Oui, en effet.

— Je m'y glissai à la place des fourrures... Ainsi j'atteignis Khabarovsk, tandis que les soldats du bon général battaient les plaines de Sakhaline, et que vos propres agents gelaient consciencieusement sur la terre ferme en guettant mon arrivée.

— Par Paul et Nicolas, gronda l'agent, nous avons été ridiculement joués. Sans paraître avoir entendu, Dodekhan reprit :

— A Khabarovsk, je quittai ma cachette, et j'allai vous attendre, pour vous rendre un signalé service, à Ningouta...

— A Ningouta ? se récria Kozets se dressant à demi.

— Rasseyez-vous, je vous en prie... Vous ne m'avez pas reconnu... C'est tout naturel, je m'appelais alors Miss Mary Maryly.

— Miss Mary Maryly !... C'était vous, vous qui aviez ce sauf conduit, grâce auquel vous avez empêché les cavaliers du Mikado de nous conserver en otages ?...

— Oui.

— Mais d'où vous venait ce papier ?

— Je compte des amis parmi les Japonais.

Pour la troisième fois, cette phrase revenait. Le policier se sentit pâlir ; ses yeux se fixèrent sur son interlocuteur avec un étonnement presque craintif.

Puis brusquement une nouvelle idée lui traversa l'esprit :

— Qu'avez-vous fait de la véritable Mary Maryly ?

— Pardon, vous dites ?

— Que Miss Maryly m'avait été annoncée par un messenger...

— Au cachet du Saint-Synode et de la Direction centrale de la police ?

— Comment le savez-vous ?

— C'est moi qui vous l'avais expédié.

— Vous ?

— Je compte des amis au Saint-Synode et à la Direction centrale.

Du coup, M. Kozets devint blême. Des gouttes de sueur perlèrent à ses tempes.

Dodekhan prenait à ses yeux des proportions colossales. Ce fut d'une voix basse, presque implorante, qu'il demanda encore :

— Pourquoi avez-vous fait tout cela ?

Toujours aussi flegmatique, le jeune homme répondit :

— J'avais besoin de vous pour franchir la frontière sans encombre.

Puis très vite, comme ayant hâte d'en avoir fini avec les explications :

— Ma puissance diminue à mesure que je me rapproche de l'Europe proprement dite. A la frontière, un incident pouvait surgir. On ne regrette jamais une précaution. Avec vous, monsieur Kozets, avec vous qui êtes très connu, et le cachet du Saint-Synode, j'étais certain de passer sans être inquiété... Ce qui est arrivé.

Maintenant le policier était debout. Il piétinait littéralement.

— Ah ! vous vous êtes bien moqué de moi, je le reconnais... Mais en parlant ainsi que vous l'avez fait, ne craignez-vous pas que je livre votre secret ?

— Vous l'ignorez.

— Je tiens une piste en tout cas.

— Je vous le concède, mais vous auriez beau la suivre, vous n'arriveriez à rien. Je suis d'ailleurs certain que vous vous tairez.

— Oh !... Oh !... c'est beaucoup affirmer.

— Vous vous tairez pour deux raisons...

— Je serais heureux de les connaître.

— Voici. Si vous rentrez en Russie sans moi : primo, les amis que j’y compte vous tueront.

— Peut-être !

— Sûrement. Secundo, si vous faites un rapport vrai à la police, vous serez à tout le moins déporté en Sibérie... comme la « Française ».

Kozets ne répliqua pas. Lui-même avait constaté naguère que l’évasion du 12 le mettait dans cette fâcheuse posture.

Il réfléchissait. Soudain, il eut le geste de l’homme qui vient de trouver le mot d’une énigme.

— Vous ne vous êtes pas confié... mettons, relativement,... à moi, sans un motif.

Dodekhan parut ravi :

— A la bonne heure !... je retrouve le raisonnement de M. Kozets !

— Eh bien ! en ce cas, je suis à point. Dites, que voulez-vous de moi ?

— Monsieur Kozets, ne vous émotionnez pas, je vais vous faire gagner beaucoup d’argent.

— Vous ?

— Sans faire de mal à personne, sans emprisonner qui que ce soit... mais auparavant un dernier mot.

Dodekhan sortit de sa poche un étui à cigarettes, y prit un mignon papelito au tabac d’Orient, l’alluma et envoyant en l’air les volutes odorantes de fumée bleuâtre :

— Il est bien entendu, n’est-ce pas, cher monsieur Kozets, que si vous rentrez en Russie maintenant, votre situation y sera des plus difficiles.

Sans circonlocutions, le policier répondit franchement :

— Cela est de toute évidence, je ne le nierai donc pas.

— Parfait ! Si, au contraire, vous y revenez dans six mois, sans m’avoir quitté un instant, vous pouvez affirmer une « filature » qui vous fera le plus grand honneur,

— Vous y reviendrez donc ?

— Ne l’ai-je pas parié ?

— Si, en effet ; mais je ne puis m’accoutumer à votre façon d’être.

Le jeune homme se prit à rire bonnement :

— Cela changera... Vous plaî-t-il, durant ce laps de temps, d’avoir un traitement de deux cent cinquante roubles par jour ?

— Argent ?

— Oui... le rouble argent vaut en effet quatre francs, alors que le rouble papier ne vaut guère que deux francs quarante. Est-ce convenu ?

— Que faudra-il faire ?

— Me suivre et recevoir mes ordres.

M. Kozets se gratta violemment le crâne. On devinait qu'il en coûterait au policier d'obéir à l'ex-forçat, et, d'un autre côté, mille francs par jour sont bons à prendre.

— Et à quoi m'emploierez-vous ? fit-il enfin.

— A réparer une injustice du gouvernement russe.

— Je saisis... Le secret de la « Française » ? Dodekhan inclina la tête, et pointant son regard dans celui de son interlocuteur :

— Oui.

— Diable ! Diable !

Et plus bas, l'agent acheva :

— Vous voulez la venger ?

A sa grande surprise, le jeune homme répliqua nettement :

— Non !

— Que voulez-vous donc alors ?

— Je vais vous l'apprendre, mon brave monsieur Kozets. Aussi bien faut-il que je vous convainque que vous pouvez, en toute sécurité, vous associer à moi.

Puis lentement, comme pour donner à son auditeur le temps de bien peser ses arguments :

— Lorsque la « Française » fut arrêtée à Moscou, le proscrit Dilevnor laissa un testament en sa faveur.

— Vous savez cela.

— Ne vous étonnez plus, je vous en prie, vous finiriez par me rendre fat.

Mais changeant de ton :

— Cette fortune léguée à elle, qui, après elle, devait revenir à son fils, à son mari, M. Prince...

— Je tombe des nues ; j'ignorais ces détails.

— Alors, je vous les révèle, cette fortune fut confisquée par le gouvernement comme appartenant à un sujet révolté, et fut remise, à titre d'indemnité, à un Anglais du nom de Topee, qu'une bombe nihiliste avait blessé par hasard.

Kozets eut un sourire, son visage s'épanouit.

— J’y suis, vous allez rendre cette fortune aux Prince, et pour cela l’enlever à Topee.

— La rendre aux Prince, oui... ; mais sans l’enlever à Topee.

Devant cette affirmation, l’agent demeura muet. Ses yeux exprimèrent clairement qu’il ne voyait pas le moyen de donner à l’un sans prendre à l’autre.

— Or, continua Dodekhan, je suis assez riche pour faire présent aux Prince de ce dont ils ont été lésés... ; seulement je suis tenu par un vœu sacré, peut être je l’interprète d’étroite façon ; mais quand on obéit à un mort, être strict me paraît à peine suffisant. Je ne dois causer de dommage à personne, et cependant il me faut rendre aux véritables héritiers ce qui leur appartient

— Comment ferez-vous ?

— Je n’en sais rien encore... Pour l’instant, je désire surtout connaître votre réponse à ma proposition.

M. Kozets s’inclina profondément :

— Dans six mois, vous me ramènerez bien à Sakhaline ?

— Oui.

— En ce cas j’accepte... Certes, les appointements sont superbes, mais l’affaire posée comme vous venez de le faire m’intéresse...

— J’en étais certain d’avance.

— Et entre nous, fût-elle beaucoup moins rémunératrice, que je serais encore disposé à vous servir.

Le jeune homme tira de son veston un élégant portefeuille. Il l’ouvrit et en tira un billet de la Banque de France.

— Voici votre première journée de traitement, monsieur Kozets.

— Un billet français ?

— Oui, car nous allons en France.

— A vos ordres.

— Nous partirons demain, monsieur Kozets. En attendant, si vous y consentez...

— Désormais je n’aurai d’autre volonté que la vôtre.

— En ce cas, descendons déjeuner, car je meurs de faim.

VIII

POLICE ET SCIENCE

Tous les Parisiens connaissent l'Hôtel Monumental, ce gigantesque et luxueux caravansérail, qui se dresse le long de la rue de Rivoli et dont les innombrables fenêtres s'ouvrent sur le jardin des Tuileries, où les terrasses, les arbres ont la grandeur et aussi la mélancolie des choses qui ont vu passer de l'Histoire.

Or, la veille au soir, était descendu à l'hôtel un voyageur, qui avait intrigué tout le monde.

Jeune, d'une distinction suprême, accompagné d'un bagage respectable, il n'avait ni suivants ni domestiques.

Bien qu'il fût seul, il avait demandé un appartement donnant sur la rue de Rivoli, au second. Flairant le client qui ne marchandait pas, les employés du bureau avaient essayé de lui faire accepter un appartement au premier (cinq francs de plus par jour et par pièce), mais le jeune homme avait refusé. Ce qu'il voulait, c'était la partie du deuxième étage désignée par lui.

Il appuya l'expression de sa volonté d'un large pourboire, encouragement au service, dit-il ; si bien que, pour contenter un personnage si convenable avec la domesticité, on fit déguerpir les personnes occupant les chambres désirées, sous le fallacieux prétexte que les « ouvriers » allaient procéder à des réparations urgentes.

Le voyageur, mis au courant du « dévouement » du personnel, daigna sourire et se retira dans son appartement, après avoir recommandé que l'on ne fît pas attendre toute correspondance ou personne arrivant pour Monsieur Douze.

Le nom surprit bien un peu ces « messieurs du bureau », mais l'Hôtel Monumental a l'habitude de recevoir de hauts personnages ; on y sait ce qu'est la fantaisie de l'incognito, et d'un accord unanime on jugea que Douze était un pseudonyme, voilant un nom illustre, constituant même des armes parlantes ; car l'homme qui se représente comme douze, doit agir et surtout dépenser comme une douzaine.

L'idée du pourboire proportionnel versa, dans le âmes du personnel, un respect soudain, irrésistible, adorant, démontrant de péremptoire façon, qu'en dépit des philosophes, encyclopédistes, politiciens et autres plaisantins des choses graves, les Droits de l'Homme s'inclineront toujours devant les Droits de l'Or.

Douze, lui, s'était enfermé dans son appartement.

Il n'accorda qu'un regard distrait à l'ameublement. Avec sa nature, le luxe banal d'un grand hôtel ne pouvait ni le choquer, ni lui plaire.

Les croisées, par contre, eurent l'heur de fixer son attention. Il les ouvrit l'une après l'autre, se pencha au dehors, examina la rue, la façade.

Au-dessous de lui, courait le balcon du premier étage, et devant les portes-fenêtres y accédant, celles-ci dominées par les ouvertures du logis de Dodekhan s'alignaient des vases, des corbeilles, d'où jaillissaient des fleurs rares, adorables de formes, de ton, de groupement.

— Eh ! eh ! murmura le jeune homme, comme on fleurit une milliardaire !

Il revint au milieu de son « salon », s'assit auprès d'un guéridon, genre empire, et étala sur la tablette de marbre vert divers papiers.

D'abord une coupure de journal, qu'il lut à mi-voix :

« Remarqué dans l'assistance, M. Ézéchiél Topee, le roi du cuivre canadien, le milliardaire universellement connu, et sa charmante fille, miss Laura, éblouissante de jeunesse, de grâce, d'aisance, prouvant victorieusement que la colonie américaine de Paris est plus parisienne que les enfants même de la Ville Lumière. »

Douze hocha la tête :

— Cette note m'a appris la présence à Paris de Topee. Mais était-ce bien l'homme qui, il y a vingt-cinq ans, reçut, à titre d'indemnité du gouvernement russe, les sommes léguées par mon père Dilevnor ?

Il prit un second papier :

— Cette fiche du consulat général de Grande-Bretagne et pays anglais ne laisse aucun doute.

Et comme pour la première, il lut :

« Ézéchiél Topee, de Ladesbury (Sussex), débuta dans la carrière des consulats. Attaché à celui de Moscou, il obtint, à la suite d'une blessure grave, une forte indemnité de la Russie. Alors il donna sa démission, partit au Canada, où il se maria et se lança dans le business. Veuf, il augmente sans cesse son immense fortune pour sa fille Laura, son unique affection.

Celle-ci est fiancée, en Amérique, au sieur Orsato Cavaragio, multi-milliardaire du Sud des États-Unis ; c'est la pluie d'or. »

— C'est bien mon personnage, murmura le lecteur... venu à Paris, pour assister au mariage de la richissime Ellen Paddock, amie de pension de miss Laura avec le duc... décavé... — ici Dodekhan marqua un sourire dédaigneux, — le duc de Bezons.

Après un silence, il reprit :

— Hier, à cette soirée du New York Herald, j'ai pu approcher ce digne Topee. Adroitement je l'ai interrogé, pour savoir si, vu son énorme fortune, il serait homme à donner bénévolement deux ou trois millions aux héritiers de Mme d'Armaris, à ces héritiers qu'il a spoliés... sans le savoir et sans le vouloir... Je lui contai l'histoire avec d'autres noms et lui demandai quel devoir incombait au possesseur de la fortune. Sa réponse fut nette ; aucun, me dit-il, aucun ; les affaires sont les affaires. Une indemnité reçue justement et régulièrement, ne saurait constituer un délit, et le fait de rembourser tendrait à faire croire que son acceptation fut délictueuse.

Le front du jeune homme se pencha.

— Au fond, il a raison. Il serait généreux peut-être de donner. — Que sont trois millions pour un milliardaire ?... Trois francs sur mille !... Mais la générosité est libre, absolument libre... — on ne saurait la contraindre.

D'un ton absorbé, il reprit :

— Kozets est à Tours ; il va rechercher la situation de la famille Prince, de cet Albert, pour qui j'ai promis d'être un frère. Il faut, c'est le vœu de la mourante, que mon... frère hérite d'elle. Il faut donc reprendre à Topee ce qui lui appartient bien légitimement, et cependant je ne dois pas lui faire tort...

Il leva ses yeux pensifs vers le ciel :

— Dire que je puis remuer des milliards !... Et je n'ai pas le droit d'en distraire trois pauvres millions pour une bonne œuvre personnelle.

Il se leva brusquement.

— C'est en connaissant l'homme, disait mon père, que l'on apprend à le gouverner. Kozets à Tours, moi dans cet hôtel, je dois connaître Topee, sa charmante fille selon l'expression du journal. Il faut que je surprenne le côté de caractère qui me permettra d'agir sur eux.

Puis rasséréné :

— Comme tous, ils ont certainement un défaut de cuirasse. Mes microphones me le dévoileront.

De l'une de ses malles, il tira des appareils, des fils, des tubes déliés, puis des tarières, vilebrequins, pinces.

En un instant, le salon parut bien réellement au pouvoir des ouvriers, ainsi que l'avaient déclaré les serviteurs de l'hôtel.

Puis paisiblement, évitant de produire un bruit susceptible d'attirer l'attention, il se prit à faire un conduit dans le plancher.

A l'heure du dîner, les planchers des trois salles composant l'appartement étaient percés et des fils métalliques rejoignaient de petits appareils, dissimulés dans les angles, lesquels semblaient contenir un mouvement d'horlogerie compliqué.

Dodekhan interrompit sa besogne.

— Allons dîner. Il ne faut pas que l'on ait occasion d'entrer ici.

Il sortit, ferma soigneusement la porte, enfouit la clef dans sa poche et se rendit dans la magnifique salle à manger-restaurant dont les girandoles électriques flamboient sous les arcades de la rue de Rivoli.

Il dîna simplement au champagne frappé, puis la cigarette aux lèvres, il fit une promenade jusqu'au rond-point des Champs-Élysées.

Vers huit heures, il réintérait son domicile temporaire, annonçant que, fatigué du voyage, il allait se coucher et désirait n'être pas dérangé jusqu'au lendemain.

Derechef il s'enferma.

Une fois seul, il reprit son travail. En arrière des appareils mystérieux, il appliqua au mur des plaques métalliques, sortes de miroirs brunis, les relia par des fils aux microphones.

Il appliqua au mur des plaques métalliques.



— C'est fini, dit-il enfin.

La pendule marquait neuf heures.

— Oh ! poursuivit-il, Topee et sa fille sont sûrement dehors... des milliardaires à Paris ne passent aucune soirée chez eux... Donc nous observerons demain. Pour ce soir, assurons-nous seulement que tout fonctionne bien.

Il passa dans sa chambre et actionna le mouvement.

Le microphone ne lui apporta aucun bruit, mais sur la plaque brunie se dessina soudain la pièce située au-dessous.

Sans peine, Dodekhan discerna à qui elle devait servir d'habitation. Des vêtements jetés sur un fauteuil, une boîte de rasoirs, le démontraient surabondamment.

— La chambre de M. Topee, murmura l'observateur... Allons, mon microphone téléphotique ³ fonctionne normalement.

Sur ce, il gagna son « salon » et procéda de même.

Sur la plaque apparut le salon du premier étage. Seulement sur le panneau se montra aussi la silhouette d'une femme.

— Tiens ! reprit Dodekhan. Qui est celle-ci ? Grande, brune, une beauté sévère... ; ce n'est point la blonde et rieuse Laura..., mais qui donc alors ?

Comme pour répondre à la question, un second personnage parut sur l'écran.

C'était un des garçons de l'hôtel portant des lettres, des journaux, et le microphone apporta aux oreilles du Turkmène les phrases suivantes :

— Mademoiselle Nelly.

— Que voulez-vous ? répondit sèchement celle qu'intriguait Dodekhan.

— Vous remettre le courrier de vos maîtres.

— C'est bien, merci.

Avec une dignité un peu hautaine, Nelly reçut les papiers et tourna le dos au garçon.

Celui-ci la considéra un moment, puis sortit en grommelant :

— Pimbêche, va. Si les femmes de chambre prennent maintenant des airs de princesse... Ça va être gai !

Il disparut, mais le jeune homme était renseigné.

— La femme de chambre, j'y suis.

Il revint au guéridon.

— J'ai une petite note la concernant... Voyons.

Il examina plusieurs papiers, puis enfin s'arrêtant au dernier :

« Nelly, lut-il, Nelly Bonestone, agrégée ès lettres, sans fortune, mais pratique, très « américaine » avec cela, elle a choisi la carrière « domestique » comme étant celle qui offre le plus de chance de réussite avec le minimum d'aléas. Elle est la tenue et la dignité de la maison Topee. Elle morigène sans cesse la gentille Laura, qu'elle déclare mal élevée et de manières peu select, trop libres. La jeune fille a crainte de ses remontrances et la camériste exerce une grande influence sur miss Laura. Caractère : calculateur. Se croit née pour les plus hautes destinées. »

Dodekhan replaça le papier dans son portefeuille.

— Très exact pour le physique... sans doute aussi pour le moral... Ces caractères calculateurs sont intéressants, car on peut agir sur eux... mathématiquement.

Ses yeux se reportèrent sur la plaque du téléphote.

— Que fait-elle donc ?

Il apercevait Nelly, debout près d'une table sur laquelle le courrier était divisé en deux paquets.

Mais la fille de chambre ne s'occupait que d'une lettre qu'elle tenait à la main et qu'elle regardait fixement.

— Voilà une missive qui l'intéresse, grommela le jeune homme.

Il se tut soudain. Le microphone lui apportait ces paroles murmurées par Nelly :

— Orsato Cavaragio, certes, c'est un beau cavalier !

— Orsato Cavaragio ? répéta Dodekhan en ayant l'air de chercher.

Il se frappa le front :

— J'y suis ! le fiancé de miss Laura. Il en est fait mention sur la « fiche de renseignements ».

— Pourquoi veut-il épouser miss Topee ? reprit la femme de chambre... Petite bourgeoise d'allures... gentilles certes, il faut bien le reconnaître, mais mal élevée, sans souveraineté ; destinée toute sa vie à rester une mignonne petite femme... incapable d'être jamais une grande dame faisant honneur à l'époux colossalement riche.

Dodekhan écoutait avec une lueur railleuse dans les yeux.

Nelly poursuivit :

— Quand on a la fortune inépuisable comme lui... C'est là ce qu'on devrait rechercher, une femme qui paraisse la souveraine de ses millions, et non une petite folle, qui sera seulement, pour tous, l'enfant gâtée de la richesse.

Elle se regardait complaisamment dans la glace.

— Quelle différence entre moi et elle ! Laquelle des deux a le port d'une reine ? Laquelle des deux n'est qu'une fillette étourdie ?

Et avec un soupir :

— Ah ! la fortune est aveugle, disent les poètes du vieux monde... Je crois qu'ils ont raison. Ses libéralités se trompent souvent d'adresse.

Second soupir plus profond que le premier.

— Orsato Cavaragio a de superbes yeux noirs ; il devrait voir cela.

Elle eut un mouvement impatient, joignit la lettre à l'un des deux paquets posés sur la table, et sortit en secouant la tête.

Dodekhan, lui, eut un rire silencieux :

— Rivalité entre Laura et sa femme de chambre... Je ne vois pas à quoi cela peut servir... ; mais c'est bon à noter.

Et ayant tracé quelques lignes en caractères mongols sur un carnet, il ajouta :

— A présent, je vais me coucher. Les Topee sont dehors, ils ne rentreront sans doute qu'au milieu de la nuit. Il ne se passera rien ce soir.

Une demi-heure plus tard, le jeune homme dormait profondément, de ce sommeil paisible et réparateur des êtres nés pour l'action.

De grand matin, il se leva, s'habilla, se fit monter le petit déjeuner, les journaux.

Le domestique renvoyé, il remonta à bloc le mécanisme du microphone de sa chambre.

— Là, fit-il. La pièce occupée par Topee est au-dessous ; je serai averti du lever de mon milliardaire voisin.

Et il se plongea dans la lecture des « quotidiens ».

— Ah ! fit-il tout à coup... Voici une chose intéressante.

Il parcourut du regard l'entrefilet suivant :

« Son Excellence Ti-Hao-Tien, ministre plénipotentiaire de Chine, donnera à l'hôtel de l'Ambassade une grande soirée, parée, masquée et travestie, dans le courant de la semaine prochaine. On dit que la fête est préparée en l'honneur du ministre des États-Unis. Elle promet donc d'être particulièrement brillante. Tout le monde comprendra l'importance diplomatique de cette consécration officielle des bonnes relations du Grand Empire Jaune avec la vaillante République américaine. »

De nouveau, le sourire ironique, qui errait parfois sur les lèvres de Dodekhan, les crispa à ce moment.

D'une voix sourde, il murmura :

— Il a obéi... enfin... Pourquoi se démasquer avant l'heure ?

Mais il se tut brusquement.

Le microphone lui apportait des voix, et sur le miroir téléphotique des silhouettes s'agitaient.

Il y courut.

Le téléphote lui montra la chambre de Topee. Assis sur son séant, dans son lit, le milliardaire américain, vêtu d'une chemise de soie jaune, sur laquelle couraient en farandole des diabolos noirs, la face large et colorée, auréolée de cheveux roux, discutait avec sa fille Laura.

Celle-ci se tenait à son chevet, ses cheveux blonds s'ébattant en mèches folles autour de son front, de ses oreilles, de sa nuque. Une robe de chambre de mousseline jetée négligemment sur elle, ses pieds nus dans ses mignonnes babouches claires, elle était charmante, mutine, espiègle.

Pour l'instant elle paraissait très préoccupée.

— Oui, père, disait-elle, je suis dans un état de fureur tout à fait extraordinaire.

Ce à quoi le roi du cuivre répondit :

— Il ne le faut pas ; c'est le calme seulement qui donne la victoire.

— Le calme, vous en parlez à votre aise.

— Je fais plus, je pratique.

— Vous pouvez, père, mais moi je ne puis ainsi.

— Tant pis, Laura, car je ne saurais vous contraindre au calme.

Dodekhan ne perdait pas un mot de ces répliques, dont le sens lui échappait.

— Enfin, reprit Topee d'un ton quelque peu nerveux, j'ai pris tous les engagements que vous avez voulus, Laura... eh bien, je les tiendrai, s'il y a lieu ; n'exigez pas davantage.

Elle agita ses jolis pieds dans ses mules...

— Je n'exige rien, mon père... Que pourrais-je exiger d'ailleurs ?... Je vous ai demandé la promesse de me laisser libre de mon choix ;... j'ai votre parole.

— Je vous ai donné plus que cela, ma Laura, beaucoup plus. La terre est peuplée de courants d'air, et une promesse verbale peut s'envoler. J'ai rédigé un acte en double expédition, dont vous avez un des originaux, c'est-à-dire un papier que vous pourriez utiliser en justice contre moi. Je suis donc engagé d'honneur.

— Oh ! cher papa, oui, vous êtes bon ; mais...

— Attendez... je ne suis pas bon, je suis correct. Les affaires sont les affaires. Du moment où ma fille chérie est en mesure de me faire un procès et de le gagner, il serait indigne d'un homme sensé de se souvenir qu'Orsato Cavaragio ne serait pas content, si...

Laura eut une moue mécontente.

— Je dois en parler, reprit tranquillement le milliardaire, car il est un des plus riches propriétaires de l'Ouest. Sa fortune équivaut à la nôtre, et le jour où il est venu me dire : « Master Topee, voulez-vous que nous fassions une soudure à nos deux situations : donnez-moi votre fille en mariage, cela nous donnera un capital disponible de deux milliards trois cent soixante-dix-sept mille francs trois cents... ». J'ai répondu : Affaire faite, si la soudure consent, car je ne la contraindrai en rien ; elle est une citoyenne libre de la libre Amérique. Consultée, tu as ajourné ta réponse à notre retour de Paris...

— Où Ellen Paddock, mon amie de pension, nous mandait pour assister aux fêtes de son union avec un gentilhomme français, le duc de Bezons.

Ezéchiél secoua gravement la tête :

— C'est cela même. Nous sommes venus. Huit jours après notre arrivée, tu me dis : « Avez-vous remarqué, mon père, que toutes les Américaines riches ont épousé des descendants de la noblesse française ou anglaise ? »

— Vous répondîtes : « Certainement, j'ai remarqué ; mes yeux ne sont pas cachés par des coquilles de noix. »

— C'est cela même. Tu ajoutas : « Constatez-vous qu'un titre fait partie de la toilette ainsi que les bijoux ? » Moi je dis : « Si tu penses, je pense aussi. »

— Alors, m'écriai-je, mon père, achetez-moi un mari noble.

Topee frétila sous ses couvertures, puis avec un sourire narquois :

— Je criai également : Je veux bien... Où est l'office où l'on débite cette marchandise ?

— Dans les salons de la colonie américaine, petit papa. Seulement, vous vous souvenez qu'à la pension j'étais meilleure élève qu'Ellen Paddock ; dans les compositions, je me classais toujours avant elle..., de sorte que j'ai l'habitude de la dominer, et je ne saurais la perdre. Elle s'est mariée à un duc, il me faut au moins un prince.

— Plus cher, je te fis remarquer...

— Oui, mais plus élégant.

— Bon, et que fais-tu de ton fiancé de là-bas, Orsato Cavaragio ?

— Si je trouve un prince, un grand prince, je refuse l'affaire Orsato... Dans le cas contraire, j'accepte. En foi de quoi, mon doux sucré père, nous avons rédigé l'acte que vous rappeliez tout à l'heure, lequel est valable jusqu'à notre arrivée en Amérique. Malheureusement dans la France, je n'ai pas rencontré, et j'ai peur de ne pas rencontrer, parce que les princes vraiment grands sont exilés, avec le titre de prétendants... et nous allons quitter Paris dans deux ou trois semaines.

Le milliardaire embrassa tendrement sa fille.

— Tu raisones comme feu ta mère. Un prince est un prince et un dollar est un dollar... Seulement si je sais fabriquer des dollars, j'ignore la fabrication des princes... Cherche et trouve... je paierai sans marchander.

Laura trépigna, se frotta les yeux. en essuyant rageusement des larmes absentes :

— Et si je ne trouve pas de prince disponible.

— Tu en seras quitte pour te marier contre Orsato.

— Et Ellen sera duchesse, et je ne serai que riche.

— Bah ! c'est encore le meilleur.

— Mais pas le plus joli, et c'est cela qui me désole.

Dodekhan haussa les épaules :

— Tiens... férue de noblesse à ce point... Si mon frère était Prince de titre, au lieu de l'être seulement de nom... le mariage eût été une solution qui l'eût fait riche sans causer de dommage à ce bon gros M. Topee...

Mais avec une sorte de lassitude :

— Enfin mon Prince n'est pas prince... il n'est peut-être plus de ce monde... Et s'il en est... à vingt-sept ans, car il a vingt-sept ans aujourd'hui, il a peut-être engagé sa liberté à une autre.

Un coup d'œil encore au miroir téléphotique. Le milliardaire était seul à présent. Sa fille s'était retirée.

— Une enfant gâtée et vaniteuse... non, rien à faire de ce côté.

Il abaissa le levier d'arrêt de l'appareil. Le microphone devint muet ; toute image s'effaça sur la plaque téléphotique.

— Allons, aujourd'hui encore, je puis travailler à l'Œuvre de Dilevnor, puisque l'héritage de la « Française » me laisse des loisirs. Jusqu'à ce que Kozets me rapporte des documents sur la famille Prince, oublions cela.

Il sortit.

Quelqu'un qui l'eût suivi eût été surpris de voir ce jeune homme pénétrer dans diverses ambassades, y être reçu avec un respect évident.

Successivement il se rendit aux ambassades ou légations de Turquie, rue de Presbourg ; de Chine, rue de Babylone ; de Corée et du Siam, avenue d'Eylau ; du Japon, avenue Marceau ; de Perse, place d'Iéna.

Partout il se présentait, prononçait un mot à voix basse, et aussitôt il était introduit avec une déférence presque épouvantée.

Le soir il revint à l'Hôtel ; une indiscretion de domestique lui apprit que M. Topee et miss Laura passaient la soirée à l'Opéra-Comique, dans la loge de Nicols Craumell, le roi du pétrole

Lui aussi se rendit à ce théâtre.

Mais sans doute la musique lui était indifférente, car il employa son temps à observer Laura. La jeune fille, ignorant ces yeux inquisiteurs fixés sur elle, bavardait, applaudissait, riait le plus naturellement du monde.

Ce qui provoqua cet aparté du Turkmène :

— Et pourtant elle est simple, naturelle.... et dans ses yeux bleus, il y a du cœur, mieux que cela, de l'intelligence du cœur.

Dix minutes avant la fin du spectacle, Dodekhan quitta la salle Favart. Une voiture le ramena à l'Hôtel Monumental, où il put gagner son appartement. sensiblement plus tôt que ceux dont l'état d'esprit l'inquiétait si fort.

Le microphone ne lui apporta que cet adieu rapide du père et de la fille.

— Bonsoir, père.

— Bonsoir, Laura. Toujours pas le plus petit prince ?

— Ne me parlez pas de cela, père ; ce sera le tourment de toute ma vie. Enfin, je n'ai pas de chance !

Pas de chance, cette jolie fille qui n'avait eu que la peine de naître pour posséder une fortune invraisemblable.

Dodekhan eut un ricanement amer. Ce pas de chance si mal appliqué lui avait rappelé le souvenir de son père, des Armaris, de la « Française », de tous ceux que la fatalité avait frappés autour de lui.

Vers huit heures du matin, on heurta à sa porte.

— Qu'est-ce ?

A l'interrogation lancée à voix haute un organe aigrelet répondit :

— Voyageur de Tours

De Tours !... D'un bond, le jeune homme fut debout, se vêtit en un tour de main et courut ouvrir.

M. Kozets entra.

— Succès complet. Tous les renseignements... J'ai même vu le jeune homme, sans qu'il s'en doute.

— Et son père ?

— Décédé... Au surplus, j'ai rédigé un rapport chronologique, physique et moral qui vous éclairera. Désirez-vous que je vous le lise ?

— Je vous en prie.

L'organe du mystérieux jeune homme trahissait une émotion intérieure. On eût pu deviner qu'une anxiété le prenait à la pensée de ce qu'il allait apprendre sur ce jeune homme, orphelin maintenant, puisque son père était défunt et que, là-bas, à l'extrémité de l'Asie, dans ce morne bagne d'Aousa, sa mère avait fermé les yeux, ignorée de tous.

Méthodiquement, M. Kozets déploya plusieurs feuillets couverts d'une écriture anguleuse.

Il toussa, se moucha, puis lentement :

— Avant de commencer ma lecture, je dois vous dire qu'à Tours, où les Prince sont très honorablement connus, personne n'a pu me donner de renseignements sur la disparition de Mme Prince.

— Personne ?

— Non. M. Prince, père, a dû garder un silence peut-être commandé par les autorités russes. On raconte vaguement que la mère du jeune homme a péri, en Russie, dans un accident...

Dodekhan secoua la tête avec colère.

— On a dû persuader au malheureux père que sa femme était affiliée réellement à la secte nihiliste.

— C'est l'idée qui m'est venue, je l'avoue.

Un instant le Turkmène ferma les yeux. Si bas que son interlocuteur ne pût l'entendre, il murmura :

— Tout se paiera, tout !... mais chaque chose en son temps.

Et plus haut :

— Lisez votre rapport, monsieur Kozets. Je vous écoute avec la plus grande attention.

Le policier s'inclina d'un air flatté et commença :

— Prince, Albert de son prénom, a fait d'excellentes études classiques. Il se préparait à Polytechnique, quand la mort de son père arrêta net son essor. Pour continuer ses études, il fallait de l'argent : le défunt ne laissait que des dettes.

« Devant cette fortune négative, Prince se montra courageux. Il renonça à l'avenir brillant qu'il visait pour assurer un présent simplement honorable, et il entra comme commis dans la maison Bonnard et C^{ie}, de Tours. »

— Bonnard et C^{ie} ? répéta Dodekhan.

— Oui, des fabricants de vinaigre, moutardes et autres produits alimentaires.

— Il est bien mon frère, fit le jeune homme entre ses dents. Orphelin, la vie triste... mais lui au moins connaîtra le bonheur, je le veux.

Et s'adressant à Kozets qui le regardait, attendant son bon plaisir :

— Je vous demande pardon, continuez.

Le policier ne se le fit pas répéter deux fois :

— L'instruction d'Albert, reprit-il, ses excellentes manières, le signalèrent à l'attention et, il y a deux mois, le vieux Bonnard, directeur délégué, lui a proposé d'accomplir une tournée dans l'Amérique du Nord, Canada et États-Unis, afin d'y créer des relations commerciales à la Maison.

« — Si vous réussissez, a déclaré le délégué, le conseil d'administration, auprès duquel j'ai fait valoir vos connaissances, vos aptitudes, est décidé à vous élever au rang d'intéressé. Piochez donc ferme, le chemin de la fortune s'ouvre devant vous. »

« Prince a accepté, à telle enseigne qu'après-demain il arrivera à Paris, où il passera quelques jours pour le règlement d'affaires courantes. Après quoi, il se dirigera vers le Nord américain.

« Mais laissons cela... j'y reviendrai tout à l'heure. »

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des détails... pour l'instant, je tiens à vous présenter l'être moral de ce voyageur.

— Faites ainsi que vous l'entendrez.

— Je vous remercie de la permission. Donc, portrait moral, intellectuel et affectueux d'Albert Prince. L'ex-candidat à l'École Polytechnique, actuellement voyageur de commerce, a reçu de la nature, plus forts que toutes les distinctions sociales, un cœur, une âme de poète. Oui, de poète, parfaitement.

« Non qu'il commette des vers, le digne garçon. Il laisse à d'autres le souci cruel de remplir des pages blanches de lignes noires d'inégale longueur, parmi lesquelles le collège puise les pensums et fait naître ainsi,

chez les jeunes générations, une aversion profonde, mais justifiée, pour ce genre de littérature.

« Poète réel, par cela même discret, il se borne à penser en poète.

« De là une souffrance.

« Dans les contrées réputées sauvages par les niais prétentieux, la poésie jaillit des forêts, des déserts, roule en tourbillons dans les fleuves rapides, couronne les montagnes, tombe en perles bleues des étoiles. Elle meurt de langueur en pays civilisé. »

— Peste ! monsieur Kozets, plaisanta Dodekhan, il me semble que vous-même vous vous entendez à aligner les lettres noires sur le papier blanc. Quel style !

L'agent s'inclina modestement :

— Vu l'intérêt que vous portez à l'objet du rapport, j'ai cru bien faire en psychologuant un peu.

— Et vous avez eu raison, monsieur Kozets. Poursuivez ; votre littérature m'est tout à fait agréable.

Kozets reprit :

— Or, Albert Prince, tendre, affectueux, souffrit d'un mal plus fréquent qu'on ne l'imagine. Il ne fut point endolori par les angoisses d'une affection non partagée, mais par l'impossibilité de rencontrer l'âme à qui pût aller son affection.

« Joli garçon, en passe d'une belle position, il se vit entouré de filles à marier, et malgré son vif désir du mariage, aucune ne lui apparut l'épouse souhaitée. Il sentait qu'auprès d'elles l'hymen ne serait qu'une continuation de son célibat moral, avec, en plus, un froufroutement de jupes, un bruit de voix s'énervant à dire des riens, dans l'impuissance de rien dire, un carillon de sonnaillles troublant sa pensée sans la comprendre.

« Ceux qui ont réellement un idéal sont malheureux, parmi la foule qui croit prétentieusement en avoir un.

« Homme d'action néanmoins, Albert a lutté. De la meilleure foi du monde, il a essayé de se contraindre à la tendresse banale, puisque celle-là seule paraît accessible à l'humanité.

« Vains efforts. Maintes fois, il a cru atteindre le but.

Toujours une manifestation niaise, vaniteuse, égoïste ou étriquée, a refermé son cœur, que la concentration de toutes ses forces arrivait à peine à entr'ouvrir. Après les demoiselles (caste noble de la bourgeoisie provinciale), il a interrogé le cœur des ouvrières, et il a constaté que la

différence entre ces deux pôles féminins de la hiérarchie sociale peut s'exprimer ainsi : « Les demoiselles le sont sans savoir pourquoi, alors que les ouvrières savent pourquoi elles désirent devenir demoiselles. »

« En dernier lieu, le destin a semblé un moment vouloir récompenser sa patiente recherche.

« Lors d'un voyage pour Bonnard et Cie, il parcourait Paris dans l'automobile de la maison, sur laquelle il était venu de Tours.

« Or, un après-midi que son auto filait le long du quai de la Mégisserie, une jeune fille se gare précipitamment, bute contre le trottoir et mesure la terre de son corps gracieux.

« Manœuvrer le frein, stopper, courir à la jolie victime, c'est pour Albert l'affaire d'un moment. Déjà la fillette se relevait, riant aux larmes de l'aventure.

« Cependant Prince insista tant et si bien qu'elle finit par prendre place dans l'automobile et à se laisser reconduire chez son père.

« Cette aimable personne avait nom Étiennette Mariole, Tiennette, pour sa famille.

« La rencontre romanesque, la cordialité du papa de la modiste, car la jeune fille exerçait cette profession, impressionnèrent favorablement le poète commerçant.

« Après la première entrevue ; il se flatte d'avoir enfin découvert celle que... celle qui... Mais dès la seconde, il dut reconnaître qu'elle n'était pas plus celle-là que ses devancières.

« Tiennette avait une cervelle de moineau parisien. Comme ce passereau, elle était effrontée, railleuse, piaillarde. Oh ! un camarade amusant, plein d'imprévu, mais pas du tout l'épouse exquise dont la présence transforme le foyer en autel, la maison en temple, la vie en marche à deux à l'étoile.

« Si bien qu'entré chez Mariole avec une attirance matrimoniale, Albert n'y vint bientôt plus qu'en ami, ne voyant dans le père qu'un être un peu lourd, dont la ruse l'amusait, et dans la fille qu'une sorte de garçon déluré, plus gentil que ne le sont les garçons à l'ordinaire, mais dont la caractéristique était d'être résolument comique.

« A tout le moins, il a gagné là une paire d'amis.

« Les Mariole ont une haute considération pour le savoir de Prince, et comme ils sont flattés de ce qu'il ne soit pas « fier » avec eux, ils se mettraient au feu pour lui.

« Détails pratiques :

« Tiennette est modiste, comme je l'ai déjà dit. Son père est un ancien sergent de ville, un « fricoteur », selon l'expression militaire, qui a réussi à se faire mettre à la retraite de bonne heure.

« Ils habitent rue Véron, n° 15, à Montmartre..., et, je finis sur ce mot, Albert Prince descendra chez eux pendant son séjour à Paris. »

Kozets se tut, semblant savourer modestement son triomphe.

A sa grande surprise, Dodekhan ne prononça pas les paroles louangeuses auxquelles il s'attendait.

Il le regarda, un vague reproche dans les yeux.

Le jeune homme s'était accoudé sur la table, et le front caché dans les mains, il semblait plongé dans de profondes réflexions.

Cela dura quelques minutes, puis brusquement il releva la tête.

— Tiennette Mariole habite à Montmartre ?

— Oui, 15, rue Véron.

— Son père et elle-même sont tout dévoués à Albert Prince ?

— J'ai lieu de le croire.

— Et lui n'arrive que demain

— Oui.

— Bien, je les verrai aujourd'hui ; il faut qu'ils le retiennent à Paris, jusqu'au jour que je fixerai.

Et comme Kozets le considérait avec ébahissement.

— Passez-moi donc l'encrier et le buvard qui sont près de vous.

Le policier obéit.

Dodekhan traça quelques lignes sur une feuille de papier, la plia soigneusement et l'introduisit dans une enveloppe qu'il cacheta.

Par un reste d'habitude policière, l'agent suivait tous ces mouvements du coin de l'œil.

Il put déchiffrer ainsi la suscription suivante que Dodekhan y apposa d'une main ferme :

Confidentielle.

Son Excellence Ti-Hao-Tien,
Ministre plénipotentiaire de Chine.
Hôtel de l'Ambassade, rue de Babylone,

En ville.

Ah ça, son nouveau maître, l'ex-forçat d'Aousa, correspondait avec les plénipotentiaires !

Certes, sa surprise eût été plus grande encore, s'il avait pu lire l'ordre contenu dans la missive et ainsi conçu :

« Ézéchiél Topee et Miss Laura, sa fille, actuellement à l'Hôtel Monumental, doivent assister à la fête annoncée... Je le veux.

« Signé : D. D. D. »

Mais le jeune homme ne jugea pas utile de le lui communiquer.

Il se borna à sonner, et au garçon qui se présenta, il remit la lettre avec un copieux pourboire :

— A porter de suite... attendre la réponse.

Le serviteur sorti, il se tourna vers Kozets.

— Très content de vous. Votre rapport est parfait, si parfait qu'il m'a suggéré tout un plan de campagne.

— Je n'ose pas vous interroger...

— Conservez cette réserve que j'approuve, monsieur Kozets, et reposez-vous des fatigues du voyage. Aujourd'hui je n'aurai pas besoin de vous.

IX

A L'AMBASSADE DE CHINE

La rue de Babylone, si paisible à l'ordinaire, contenait à grand'peine, ce soir-là, un pêle-mêle de voitures, d'automobiles, et un service d'ordre renforcé ne suffisait pas à éviter des encombrements regrettables

A l'intérieur de l'Ambassade chinoise, le Tout-Paris élégant se pressait, s'étouffait, reçu par le Ministre du Fils du Ciel, ayant arboré la casaque jaune, la plume de paon, le globule, indices de ses hautes dignités, et auprès duquel contrastaient, en leurs robes d'un bon faiseur parisien, l'Ambassadrice et ses filles, délicieuses avec leur teint ambré et leurs yeux noirs très doux, empruntant à leur légère obliquité un charme de plus.

Des toilettes de rêve, des uniformes, des travestis sans nombre, voilant, sous le déguisement et le masque, des noms illustres, des personnalités célèbres.

Dès l'entrée, parmi les fleurs, les tentures soyeuses, une originalité avait frappé les invités accourus en foule à la soirée du représentant du vaste empire asiatique ; au seuil des vestiaires, dans l'antichambre, des pancartes se succédaient, portant, en français, en anglais et en langue mandarine l'avis :

Prenez garde aux pick-pockets.

Cet avis, d'ordinaire réservé aux lieux publics, avait prodigieusement surpris en cette réunion de toutes les illustrations, de toutes les élégances ; puis on avait ri, lorsque le personnel, interrogé, avait déclaré qu'il y avait là une « attraction » inédite.

Un amateur, qui avait remporté le prix d'adresse au concours des pick-pockets de Londres, s'était fait fort de ravir pendants d'oreilles, gorgerins, bagues, diadèmes, agrafes de corsage, bracelets, pierres précieuses, sans que quiconque le prît en flagrant délit.

Tout serait d'ailleurs restitué avant le départ.

Et vraiment, l'Excellence avait été bien avisée, car la réunion prit de suite un aspect tout à fait inaccoutumé.

Chacun se tint sur la défensive, surveillant ses voisins. Les femmes ne quittaient pas des yeux les mains de leurs danseurs ; car là était la galanterie de l'invention : quiconque prendrait le « voleur » gagnerait de ce fait une rivière de brillants, exposée dans l'un des salons, sous la garde de deux secrétaires d'ambassade.

Un membre du cercle des Mirlitons, qui avait marchandé le bijou chez Boucheron, déclara qu'il lui avait été « fait » cent dix-huit mille francs, dernier prix.

Un pick-pocket, qui peut rapporter pareille aubaine, était sûr de passer d'emblée héros de roman ;... on le compara à tous les Fra Diavolos connus, on se perdit en conjectures sur sa taille, son aspect, sa façon d'opérer.

Les attachés, le chancelier furent assiégés par des questionneurs avides d'apprendre quelque chose.

Mais les Célestes, avec leurs faces impénétrables et souriantes, déclaraient ne pas connaître l'« amateur ». Son Excellence seule était au courant de l'affaire, et l'on savait assez la prudence, la discrétion de l'illustre mandarin Ti-Hao-Tien, pour ne pas même tenter de percer le secret qu'il prétendait garder.

Dans une foule quelconque, la situation eût peut-être causé quelque gêne ; dans la réunion parisienne, elle donna naissance à un jeu.

Les dames, les jeunes filles exigèrent que les danseurs soucieux de les entraîner dans les vieilles danses françaises ou les modernes sauteries américaines, eussent les mains unies, serrées, tenues par des bagues de caoutchouc, fournies gracieusement par les bureaux.

Cela était du dernier comique. Jamais pick-pocket n'avait eu influence aussi hilarante.

Comme on le voit, Son Excellence Ti-Hao-Tien avait fort bien apprécié Paris.

Or, au milieu de l'animation générale, deux masques tranchaient par leur attitude sur le reste de l'assemblée.

C'étaient : un homme au costume invraisemblablement riche, figurant un roi atzec ; une femme vêtue en Indienne du Far-West américain. Sous le masque, on la devinait jeune et jolie, et derrière l'oreille, un frison blond doré, passant sous la perruque noire, trahissait la couleur des cheveux de la pseudo-squaw (femme peau-rouge).

Tous deux marchaient lentement.

— Vous prenez du plaisir, ici, Laura ? demanda l'Atzec.

— A vous dire vrai, père, je n'en prends pas.

— C'est ce que je prévoyais ; mais vous avez été si entêtée à venir...

— Que vous avez renoncé à toute résistance. Ne dépensez pas de regrets, cher papa, je ne suis pas venue pour l'amusement.

— Et pourquoi donc alors ?

— Pour le mariage.

Topee, — on a compris que l'Atzec n'était autre que le roi du cuivre, —
Topee s'arrêta net.

— Le mariage... Seriez-vous engagée à quelqu'un ?

— Hélas non !

— Alors je ne conçois pas ce que vous voulez dire.

Elle eut un petit sourire mélancolique.

— Je vais dire. J'ai pensé qu'à cette soirée si courue, vous avez vu comme moi tous nos amis de la colonie américaine, et le duc de Bezons lui-même, prendre une forte peine pour y assister...

— Tandis que nous, compléta Ézéchiél d'un air satisfait, nous avons reçu des invitations sans même les demander.

— Hommage au roi du cuivre.

— J'ai supposé ainsi.

— Nous devons donc, par politesse, nous montrer à l'ambassade.

— Ah ! nous montrer, très bien ;... mais y accumuler de l'ennui, cela est moins évident.

— Aussi, mon père, ce n'est point par politesse que votre chère Laura vous prie de conserver encore un peu cet ennui.

— Ah ! Et pourquoi alors ?

— Par affection pour elle.

Et vivement, coupant l'exclamation prête à jaillir des lèvres du milliardaire :

— Tout personnage notable de Paris doit se rencontrer ici.

— Cela ne fait pas doute.

— Eh bien, mon père, si mon prince existe, il se trouve ici.

— Votre prince ? quel prince ?

— Celui que je dois épouser, et que, pour mon désespoir, je ne connais pas encore.

Elle s'interrompit brusquement, jeta un petit cri.

Une voix venait de murmurer à son oreille :

— On vous dira où il est.

Elle tourna la tête. Autour d'elle, les couples rieurs ne faisaient pas la moindre attention à la gentille Indienne.

A trois pas seulement, elle distingua une sorte de magicien qui s'éloignait, le chef couvert d'un chapeau chinois, une longue tunique indigo, parsemée de dragons verts et jaunes, flottant autour de lui.

Et Topee lui demandant avec inquiétude :

— Qu'avez-vous donc, Laura ?

Elle répondit d'un ton distrait :

— Rien, père.

— Pourtant, ce cri...

— J'ai glissé.

— Le pick-pocket annoncé ne vous aurait pas dérobé, ma chère petite ?

— Non, commença Laura...

Mais elle s'arrêta net. En parcourant des yeux sa personne, elle venait de constater que sa « fleur de corsage » avait disparu.

Et quelle fleur ! Une délicieuse branche de pin figurée par des émeraudes, et terminée par des cônes de rubis.

— Bah ! fit flegmatiquement le roi du cuivre... Puisque l'on nous rendra notre bien... Ne le rendît-on pas, d'ailleurs, c'est chose de minime importance.

— Je ne trouve pas, murmura-t-elle nerveusement.

— Peuh ! une bagatelle de cinq cents louis !

— A laquelle j'attachais une idée... Ah ! papa, je suis malheureuse.

— Pourquoi, petite Laura ?

— Vous savez bien le dicton des Peaux-Rouges du Saskatchewan : Branche de pin sur ton cœur, et tes yeux verront le fiancé de ton choix.

— Cela est de la douce folie.

— Peut-être ! Mais j'avais espéré rencontrer ainsi le... prince inconnu qui m'est peut-être destiné.

Pour un peu, la gentille Laura aurait pleuré. Très empêtré de sa fille, dont l'émotion menaçait d'attirer l'attention, Ézéchiél Topee l'entraîna dans un petit salon écarté, la fit asseoir, et par des paroles marquées au coin du bon sens, chercha à apaiser son chagrin.

Car la perte de ses émeraudes et rubis causait à l'ambitieuse jeune fille une véritable peine.

Il s'escrimait donc, luttant de toute sa raison contre la superstition, quand une voix murmura tout près de lui :

— Si master Topee veut me suivre, on lui remettra le bijou ; cela sera préférable à tous les raisonnements.

Les Atzecs sursautèrent.

Levant les yeux, ils aperçurent devant eux un personnage portant un chapeau chinois, drapé dans une sorte de domino indigo parsemé de dragons jaunes et verts.

— Oh ! murmura la jeune fille, le masque de tout à l'heure.

Quant au roi du cuivre, il riait béatement :

— Ah ! Ah ! C'est donc vous le pick-pocket amateur ?

L'inconnu secoua la tête :

— Non... Je suis simplement un magicien du Fils du Ciel.

— Magicien de bal masqué !

— Non, réel... En voulez-vous la preuve ?

Le ton net, précis, de l'étrange domino, impressionna le milliardaire.

Cependant il fit bonne contenance.

— Voyons la preuve.

Son interlocuteur l'entraîna à quelques pas et la voix baissée :

— Vous avez écrit au señor Orsato Cavaragio, il y a neuf jours.

Topee eut un brusque mouvement, mais souriant aussitôt :

— Oh ! cela ne prouve rien... J'ai remis ma lettre au courrier de l'hôtel.

— Avez-vous également confié son contenu au personnel ?

— Vous voulez rire ?

— Eh bien ! je le connais, ce contenu...

— Vous ?

— Voici ce que vous avez écrit : « Mon cher Orsato, nous prendrons, à La Rochelle-La Pallice, le paquebot Canadian pour rentrer dans notre pays. Laura a des idées de noblesse, contre lesquelles je ne lutterai jamais. Seulement la loyauté en affaires est ma règle invariable : aussi je vous avertis qu'au point de vue de la conclusion, vous seriez droitement habile en venant nous attendre dans le port français. Les young ladies (jeunes filles) sont toujours flattées par une attention de ce genre. J'ai prévenu ; faites maintenant comme il plaira, et voyez en moi :

« Votre vraiment, Ézéchiél. »

Topee écoutait, les yeux écarquillés.

— Est-ce bien cela ? fit ironiquement son mystérieux interlocuteur.

— Ma surprise vous a répondu déjà.

— Bien. Je suis donc magicien. Comme tel, j'ai découvert sans peine l'adroit voleur annoncé par l'ambassade. Suivez-moi, je vous conduis à lui : il vous restitue le bijou de votre gracieuse enfant, et tout est dit.

Ces dernières paroles avaient été prononcées à haute voix, de façon qu'elles parvinssent aux oreilles de Laura.

Celle-ci appuya :

— Oh ! père, allez, allez.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ? L'homme au chapeau chinois répliqua :

— Impossible. L'escamoteur, — car le pick-pocket n'est pas autre chose, — ne voudrait pas se confier à une demoiselle... Il a des idées... saugrenues sur la discrétion. Si vous êtes seul, je puis vous guider vers lui. Sinon, mettons que je n'ai rien dit et permettez-moi de vous saluer.

Laura joignit les mains avec un : « Petit papa ! » si doux, si implorant, si touchant, qu'Ézéchiël n'hésita plus.

— Allons, monsieur le magicien, je vous suis auprès de ce gentleman-dérobeur.

Puis s'adressant à sa fille :

— Vous attendrez à cette place, Laura.

— Oui, oui, je fais ainsi.

— Alors soyez tranquille, je reviens dans un petit nombre de minutes.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte du salon. Laura les suivait des yeux. Elle les vit franchir l'entrée, disparaître dans la foule.

Et, tout à coup, elle frissonna des pieds à la tête. Un organe doux, vibrant et net, venait de susurrer tout près de son oreille :

— Maintenant, mademoiselle, causons du prince.

Elle se retourna et demeura stupéfaite.

Appuyé au dossier de son fauteuil, légèrement penché vers elle, se tenait l'homme qui venait de sortir avec son père.

Même chapeau chinois, même « loup » de satin, même tunique constellée de dragons symboliques.

La réapparition de cet homme avait quelque chose de fantastique.

— Mademoiselle, reprit-il le plus tranquillement du monde, votre fiancé Orsato Cavaragio ne vous plaît pas.

— Oh non ! avoua-t-elle ingénument.

— Je le conçois... Vous préféreriez sans doute un prince ?...

— Oui, fit-elle encore les yeux brillants.

— Un grand nom, un nom auprès duquel tous les autres pâlisent.

Laura se souleva à demi :

— Si grand que cela ?

— Jugez-en : c'est un Bourbon-Valois-Orléans

— Oh ! bégaya la gentille milliardaire, c'est trop ! c'est trop !

A travers les trous du masque, les yeux de l'inconnu eurent une scintillation étrange : on eût cru positivement qu'ils raillaient ; mais sa voix demeura calme pour dire :

— Rien n'est trop parfait pour une charmante créature comme vous. Au commun des hommes vous sembleriez simplement une ambitieuse...

— Je suis assez riche pour me permettre,... commença-t-elle.

Il lui coupa la parole :

— Bien certainement votre fortune vous permet toutes les ambitions, ce qui ne vous empêche pas d'être avant tout une bonne et affectueuse enfant.

— Qu'en savez-vous ? demanda-t-elle d'un ton de défi, intérieurement blessée de l'accent protecteur de l'inconnu.

Celui-ci hocha la tête :

— Je suis magicien, mademoiselle. Je lis en vous comme en un livre,... un joli livre, et je découvre, ce que vous ignoriez peut-être encore, que vous avez plus de cœur que de vanité, plus d'amativité que d'ambition.

Et comme elle secouait négativement la tête :

— J'en suis pour ce que j'ai dit. Au surplus, il ne me plaît pas de discuter, revenons à nos moutons, ou plutôt notre blason. Le prince, venu incognito en France, est poursuivi par la police...

— Ah ! vraiment, s'exclama la jeune fille en frappant ses mains l'une contre l'autre ! Un vrai prétendant alors ?

— Un vrai.

— Mais si on l'arrête ?

— On ne l'arrêtera pas, je le protège.

Elle eut un geste de doute.

— On ne l'arrêtera pas, répéta le magicien avec plus de force, et, dans une semaine, il s'embarquera sur le steamer Canadian, à La Pallice.

Elle se prit à rire :

— Comme nous, en ce cas ?

— Comme vous, mademoiselle. Je savais votre départ et j'ai agi en conséquence.

Cette fois, Laura demeura bouche bée, un peu troublée devant cet inconnu si bien renseigné.

Il profita de son émoi pour continuer :

— Il voyage incognito, comme un prince en exil, dont la fortune est mince.

— Oh ! fit-elle, je suis si riche...

— Oui, mais il dédaigne l'or.

— Lui... il dédaigne... il me semble pourtant que l'or, beaucoup d'or, est très désirable...

Le magicien haussa les épaules avec insouciance :

— Je ne discute pas cela, mademoiselle, je vous dépeins le caractère du prince.

— Je demande voire pardon, je vous écoute.

— Le prince, prince de Tours.

— De Tours ?

— Oui, Bourbon-Valois-Orléans.

— C'est autre chose qu'un duc de Bezons, murmura orgueilleusement Laura.

— Le prince, reprit le magicien, qui appartient à l'une des plus nobles, des plus anciennes maisons du monde, n'apprécie en somme que la noblesse.

— Sans argent, la noblesse...

— L'argent s'acquiert, mademoiselle, la vraie noblesse ne s'acquiert pas.

Elle baissa la tête :

— C'est vrai !

— Aussi, moi qui vous veux heureuse.. à cause de ce cœur que j'ai découvert en vous, je vous demande la permission de vous conseiller.

— Je vous en prie.

— Eh bien donc ! si vous alliez au prince de Tours ; si vous lui disiez : J'ai grande envie d'être princesse, faisons une affaire ; épousez mes millions... Il refuserait net.

— Alors, gémit-elle d'un ton désespéré, que voulez-vous que je fasse ?

— Ne pas montrer vos projets... d'association.

— Mais si je les cache...

— Attendez. Être ce que vous savez être, quand vous vous laissez aller à votre nature, bonne, discrète, désintéressée, charmante enfin ; vous efforcer, en un mot, de lui paraître aimable. Il est jeune, il est excellent, il est seul. Le

besoin de tendresse est en lui... Qu'il se prenne au charme de vos yeux bleus, mademoiselle Laura, à la grâce de votre pensée, à la bonté de la petite âme, que vos dollars masquent trop souvent, et alors, vous pourrez devenir princesse, non pas parce que riche, mais, ce qui vaut beaucoup mieux, parce que... aimée.

Immobile, une émotion soudaine l'envahissant tout entière, Laura écoutait, et soudain d'une voix tremblante :

— Oh ! je ne saurais jamais.

— Bah ! essayez... Vous avez déjà pour ami un magicien,,, qui veillera sur vous.

— Vous ?

— Moi.

Brusquement l'inconnu qui, durant cet entretien, était demeuré accoudé sur le dossier du fauteuil de son interlocutrice, se redressa :

— Il faut que je vous quitte... Ne manquez pas le départ du Canadian.

— Je vous le promets.

— Suivez mes conseils.

— Je les suivrai.

— En attendant, et comme gage de succès, voici le bijou que vous aviez perdu.

Entre le pouce et l'index, il présentait la branche de pin, dont les émeraudes et les rubis scintillaient sous les clartés des lampes électriques.

Elle la prit et d'un ton de timide reproche :

— Vous avez dérangé mon père...

— Pour qu'il ne troublât pas notre conversation... et puis pour autre chose... Il vous attend à présent dans le salon Bleu.

— Il m'attend.... mais je ne puis, toute seule...

— Qu'à cela ne tienne.

Le magicien s'approcha de l'entrée, et arrêtant un jeune attaché de l'ambassade qui passait, il prononça un mot que Laura crut être le nom du jeune Chinois.

L'interpellé s'approcha.

— Offrez le bras à mademoiselle, ordonna l'inconnu, et conduisez-la auprès de son père, dans le salon Bleu.

Sans observation, l'attaché s'inclina devant la jeune fille quelque peu interloquée.

— Mademoiselle !

Sur un signe du magicien, elle appuya sa main sur le bras du Chinois ; conduite par lui, elle quitta le salon.

L'inconnu était demeuré à la même place.

— Allons, murmura-t-il... Voilà deux êtres jeunes, beaux et confiants mis en présence ; espérons que l'affection viendra faire disparaître les obstacles qui les séparent.

Et d'un ton grave :

— Ainsi, mon père, j'aurai rempli ta dernière volonté... Ne rien enlever par force aux Topee, innocents de l'injustice, et faire riche celui que j'ai promis à la martyre de Sakhaline de considérer comme mon frère.

Il défit un instant son « loup », découvrant les traits de Dodekhan, puis se masquant de nouveau :

— Allons... Oublions les vastes projets. Avant de bouleverser les empires, il me faut marier deux enfants.

Il eut un petit rire :

— Étrange destinée !

Mais haussant les épaules :

— Le fatalisme de nos pays d'Orient est la vérité. Il n'advient que ce qui est écrit, et ce qui est écrit concourt à l'évolution inconnue dont l'Infini détient le secret...

Et presque gaiement :

— Moi aussi je vais au salon Bleu.

On s'étouffait dans le salon Bleu.

Des pancartes, accrochées par d'invisibles mains auprès de l'avis : « Prenez garde aux pick-pockets », avaient annoncé aux invités que, dans le salon Bleu, il allait être procédé à la restitution des objets de toute nature dérobés durant la soirée par l'amateur-escamoteur.

Et les victimes étaient nombreuses.

Colliers, diadèmes, agrafes, broches, bagues, bracelets, s'étaient envolés, sans qu'une seule fois, on eût soupçonné l'adroit prestidigitateur.

Les dames, à chaque instant, avec des petits cris d'émoi, des mines stupéfaites, s'apercevaient de la « fuite » de l'un de leurs bijoux

C'étaient des exclamations, des rires, des plaisanteries. L'idée de l'ambassadeur était déclarée l'une des plus amusantes de la saison.

Et l'on se portait vers le salon Bleu, d'abord pour rentrer en possession de son bien, mais surtout pour satisfaire une curiosité aiguë. On souhaitait

ardemment connaître « l'opérateur », dont la renommée, ce soir-là, faisait pâlir toutes les autres.

Guidée par le jeune attaché d'ambassade, Laura passa par les appartements particuliers et put ainsi pénétrer dans le salon Bleu, sans avoir à lutter contre la foule compacte qui se pressait à toutes les issues.

Mais là, elle demeura ahurie devant le spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Sur une table, recouverte d'un long tapis du Népal, adossé à une tenture de vieille broderie chinoise, figurant des oiseaux, des papillons aux couleurs éclatantes, voletant parmi des fleurs plus brillantes encore, Ezéchiél Topee était debout auprès d'un homme, sur qui la jeune fille reconnaissait le chapeau chinois, le « loup », le domino semé de dragons, de l'inconnu qu'elle venait de quitter à l'autre extrémité de l'Hôtel.

Ah ça ! cet homme mystérieux avait le don d'ubiquité !

Au surplus, elle n'eut pas le loisir de s'exprimer à elle-même son étonnement

Le magicien, ayant obtenu le silence d'un geste, parlait :

— Mesdames, Messieurs..., un magicien doit savoir ce qu'ignorent de simples humains. J'ai ici la liste des objets qui furent dérobés ce soir et le nom de leurs propriétaires. Je vais les appeler par ordre et désigner l'endroit où se trouve le bijou disparu.

Puis d'un ton d'un crieur public, il commença :

— Mme la générale de Bolréjou, gorgerin, camées verts et saphirs... ; dans la chevelure du grand chef atzec, que vous voyez auprès de moi.

D'une main experte, le nécromancien frôla la tête de Topee, stupéfait sous son déguisement atzec, et présenta à l'assemblée le gorgerin annoncé, qu'il fit passer à sa propriétaire.

— Miss Arabella Luiton, la reine des conserves de Chicago ; deux bagues et un mouchoir de dentelle, dans la poche droite de mon Atzec.

— By devil ! grogna Topee, que l'on avait fait monter sur la table comme à un poste d'honneur, by devil ! il n'était pas convenu que je jouerais un rôle de pantin.

— Restez calme, master Ezéchiél, lui glissa tout bas son compagnon. Ce n'est rien de faire le pantin quand on ignore votre nom... Si vous vous fâchiez, tout le monde l'apprendrait, et ce serait ennuyeux pour le roi du cuivre.

La réflexion était juste. Le milliardaire le reconnut. Aussi renfonça-t-il sa mauvaise humeur ; mais ses gestes inconscients, l'expression hétéroclite de

sa physionomie peinte en guerre, soulevaient de temps à autre une véritable tempête de rires.

La « restitution » s'acheva enfin.

Alors, de toutes parts, éclatèrent des applaudissements, puis le comte de Latour-Laroche, le sportsman bien connu, prit la parole au nom de tous :

— Nous désirons féliciter l'adroit amateur dont l'habileté nous a stupéfiés. Nous le supplions de se faire connaître.

Un tonnerre de bravos appuya la motion.

Le magicien s'inclina.

— Il se rendrait avec joie à vos désirs, mesdames et messieurs, mais il n'existe pas.

Des rires soulignèrent l'affirmation :

— Charmant !

— Il n'existe pas, mais il enlève ce qui existe.

De la main l'inconnu réclama le silence.

D'une main experte le nécromancien frôla la tête de Topee.



— Vous avez tort de rire. Son vêtement ne recouvre qu’une apparence, et la preuve est qu’il disparaît sous vos yeux.

D’un mouvement si rapide que nul ne put s’y opposer, l’étrange personnage souleva la tenture à laquelle il s’appuyait... Un bruit de porte se refermant et la tenture retomba.

Le magicien avait disparu.

Il y eut un murmure de déception, puis des clameurs.

— On ne s’échappe pas ainsi. Cela est inconvenant, inacceptable.

Des jeunes gens se précipitèrent, enlevèrent la tenture, démasquant ainsi une petite porte découpée à même la cloison.

Topee avait vivement sauté à bas de la table et, prenant sa fille par la main, il l’entraînait vers le vestiaire ; pressé maintenant de quitter l’ambassade, où, après le rôle un peu ridicule qu’il venait de jouer, il ne se souciait pas d’être reconnu.

Cependant les curieux du salon Bleu ouvraient la petite porte.

— Le voilà ! clamèrent-ils.

Tous les assistants se précipitèrent à leur suite, mais leur espoir curieux fut déçu.

Dans la salle où ils venaient de faire irruption, deux fauteuils vis-à-vis devant la cheminée de marbre. Sur chacun, dans une attitude sérieuse, se montraient le chapeau chinois, la longue robe de l’escamoteur.

— Comment, ils sont deux !

— Il est double à présent !

Ces exclamations s’éteignirent soudain ; des audacieux ayant touché les personnages assis, tout s’écroula, les vêtements magiques ne contenaient plus personne.

On cherchait un homme, on trouvait deux costumes !

A ce moment même, dans la rue de Babylone, deux hommes marchaient côte à côte d’un pas accéléré.

— Monsieur Kozets, disait l’un, je veux vous féliciter, d’abord de votre adresse... les pick-pockets n’auraient rien à vous apprendre...

— Ma foi, Seigneur 12, pour faire de bonne police...

— N’achevez pas, c’est très juste. Ensuite vous m’avez doublé à merveille dans mon rôle de magicien.

— Alors vous êtes satisfait de mes services ?

— Très !

— Vous m'en voyez tout aise.

— Vraiment !

— Car cela vous semblera peut-être incroyable ; mais je me sens pousser pour vous un sentiment que...

— Achevez donc On peut tout me dire à moi.

— Eh bien... un sentiment que jamais, à mon sens, un ex-forçat n'eût dû m'inspirer... C'est du dévouement.

— Ah bah !

— Dame ! c'est si amusant de travailler avec vous. Vous vous employez à la solution d'un problème que je jugeais insoluble : Donner à l'un sans prendre à l'autre... Cela me passionne..., d'autant plus que vous avez une façon de procéder si originale...

— Voici une voiture, monsieur Kozets, prenons-la... Vous savez que ce matin, à huit heures, je dois rencontrer M. Mariole et sa fille Tiennette, pour leur donner mes derniers ordres.

— Parfaitement.

Alors, montez.

Un instant plus tard, le fiacre, arrêté par les causeurs, les emportait vers l'Hôtel Monumental.

L'horloge, perchée au fronton de la façade du Palais-Royal, en face du Louvre, marquait huit heures, lorsque Dodekhan pénétra dans le jardin rectangulaire encadré par ses arcades.

Quelques rares promeneurs erraient sous les arbres à cette heure matinale.

Aussi, près du bassin central, le jeune homme reconnut-il sans peine ceux qu'il était venu chercher.

Les amis d'Albert Prince, son... frère d'adoption, contemplaient béatement l'eau du bassin, sur laquelle un vent léger creusait de petites rides, qu'en bons bourgeois de Paris, ils appelaient sans doute des vagues.

Athanase Mariole, ex-agent de la paix, et Mlle Tiennette, sa fille, offraient d'ailleurs des « types » assez drôles pour fixer l'attention.

Le sergent de ville retraité était de taille moyenne, avec un commencement d'embonpoint.

La face colorée, les cheveux roux plantés drus,

— il tenait son chapeau à la main, — la moustache plus foncée retroussée à la Kaiser, il portait gaillardement la cinquantaine.

On le sentait robuste sous sa longue redingote ouverte, sous son gilet que l'estomac faisait tomber, et où brimballaient deux chaînes énormes, alourdies par tout un assortiment de breloques hétéroclites.

Sa cravate bleue, son chapeau « haut de forme » complétaient une élégance douteuse d'homme endimanché.

Auprès de lui, la modiste Tiennette, teint délicat, nez retroussé, yeux moqueurs, des frisons châains festonnant capricieusement sur son front ; une toilette foncée avec des garnitures éclatantes, un chapeau tapageur, et avec tout cela, fort agréable, ayant ce charme particulier de l'ouvrière parisienne, une allure de diabolin que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, une Ève de la ville géante à la fois gavroche et nymphe.

Ce fut elle qui signala à son père l'approche de Dodekhan.

Tous deux s'empressèrent au-devant de lui.

Le jeune homme leur sourit amicalement, serra les mains tendues vers lui, puis après s'être assuré, d'un coup d'œil circulaire, qu'aucun indiscret n'était à portée de l'entendre.

— Il faut que la semaine prochaine il prenne le Canadian à la Pallice.

— Il le prendra, fit Tiennette gaiement, mais vous nous assurez que c'est pour son bonheur.

— Vous le verrez par vous-même, puisque vous vous retrouverez sur le même bateau.

— C'est juste.

— En somme, vous travaillez à la félicité d'un ami...

— Si intelligent !

— Si instruit !

— Si bien éduqué !

— Si aimable !

— Là, là, calmez cette verve louangeuse et soyez exacts.

— Nous le serons.

— Exécutez de point en point les instructions que je vous ferai tenir.

— N'ayez aucune inquiétude.

— Et prenez ce portefeuille... C'est un acompte. Après le succès, comme je l'ai promis à Mlle Tiennette, je lui fournirai les fonds nécessaires pour ouvrir, à Montréal, un magasin de modes à l'instar de Paris, et augmenter la maigre retraite que la Préfecture de Police alloue à ses anciens agents.

— Nous serons riches, fit la jolie fille... Ah bien ! le jour où j'ai rencontré l'auto de M. Prince, je ne me doutais pas que c'était présage d'or.

Les mains des causeurs se serrèrent de nouveau, et tandis que M. Mariolle s'éloignait gravement avec sa fille, riant, caquetant à son bras, Dodekhan reprenait pensif le chemin de son hôtel

X

LE PRINCE DE TOURS

Les horloges de la gare Montparnasse marquaient huit heures moins quelques minutes. Les rues, embuées par la nuit, se piquaient des feux des réverbères et des devantures des magasins.

A quelques minutes d'intervalle, trois voitures pénétrèrent successivement dans la cour couverte du départ.

La première était une modeste voiture de place. Mariole et Tiennette, gais, bruyants, hilares en descendirent. Leurs valises à la main, ils gagnèrent les salles d'attente, passèrent devant le guichet des billets sans s'y arrêter et parvinrent sur les quais.

L'ex-gardien de la paix et la gentille modiste choisirent un compartiment de première, s'y installèrent comme des gens d'importance, ayant un long voyage à effectuer.

— En route pour la Rochelle-La Pallice, fit joyeusement Tiennette en sautant dans le compartiment.

— Chut ! chut ! maugréa son père... pas tant de bruit. Si Prince nous découvrirait ici, tu sais ce qu'a dit le Milord jeté sur notre chemin par une bonne étoile : Adieu les pièces d'or... Adieu le magasin à l'instar de Paris.

Bien gentiment, la modiste se blottit dans un coin, en personne qui s'incline devant un raisonnement sans réplique.

— Ah ! voilà les Américains !

Cette exclamation de Mariole amena dans toute la personne de sa fille un frétillement curieux.

Sur le quai, au milieu d'un groupe d'employés, chargés d'ombrelles, cannes, sacs à mains, cartons minuscules, s'avançaient trois personnes.

Celles-ci venaient de descendre de la seconde voiture signalée dans la cour du départ, un superbe tandem attelé de deux chevaux de prix.

Les voyageurs : un homme, deux femmes approchaient ; lui, grave, flegmatique, important ; elles, causant avec animation.

Il pouvait avoir cinquante ans, trapu, haut en couleur, sa robuste personne emprisonnée dans un complet de couleur indécise. Dans la salle d'attente, il

avait avisé un surveillant et lui avait dit ces seuls mots :

— Ézéchiél Topee, Manitoba... wagon spécial. Mots magiques qui avaient communiqué au fonctionnaire un empressement,.. épileptique.

Et comme ce dernier rassemblait des facteurs, des porteurs, le gentleman canadien, dont le nom, prononcé souvent par les feuilles quotidiennes, signifiait « milliardaire, roi du cuivre », etc., le gentleman avisa la femme de chambre Nelly, de mise très simple et très élégante, qui semblait attendre à quelques pas.

— Ah ! vous voilà, Nelly.

— Tout est préparé droitement.

— Je m'en rapporte à vous. Veuillez donc aider miss Laura ; elle a tant et tant de petits paquets, qu'elle n'en sortira pas toute seule.

La camériste s'inclina et rejoignit la jeune milliardaire, qui l'accueillit par des cris de joie.

— Ah ! Nelly, arrive donc, ma bonne... je te réclamais avec impatience... distribue mes colis, car vraiment c'est un travail au-dessus de mes forces.

Mignonne, potelée, souriante, agitée, se montrait miss Laura Topee. Blonde, charmante, pas aristocratique du tout, mais délicieuse quand même, elle était la vivante antithèse de sa fille de chambre, et les mauvaises langues, — il s'en rencontre partout,

— ne manquaient point de remarquer que si Laura possédait la fortune, Nelly, elle, en avait l'allure.

Celle-ci s'empressa de déférer au désir de sa jeune maîtresse, tout en lui disant en anglais, sans doute pour que les facteurs ne comprissent pas l'admonestation :

— Je vous ai déjà priée, miss, de ne pas me tutoyer. Cela est du plus mauvais genre.

Mais Laura éclata de rire.

— Oh ! tes leçons de maintien, c'était bon au Canada ; à présent que je suis venue à Paris, ça ne prend plus... Les Parisiennes sont au moins aussi mal élevées que moi, et comme Paris donne le ton au monde... désormais c'est moi qui vais te dresser en liberté.

La jeune Américaine s'interrompt. Nelly secouait dédaigneusement la tête.

— Tu refuses ?

— Et avec raison, miss. Vous êtes fabuleusement riche ; chacun de vos mouvements fait flamber des rayons d'or ; on ne vous voit que dans un

éblouissement. Moi, je suis dépourvue de cette auréole, on peut me regarder sans cligner des yeux, et me juger par suite plus sévèrement.

— Eh bien, est-ce fait ? demanda le roi du cuivre en se rapprochant.

— Oui.

— Alors en route !

C'est ainsi que Mariole et Tiennette, du fond de leur compartiment, virent passer les milliardaires et leur escorte d'employés.

Tiennette murmura :

— Est-ce beau d'être riche comme ça !

Ce à quoi Athanase répondit philosophiquement :

— Ne te plains pas, fifille. Ce serait de l'ingratitude, au moment où un homme de bien nous paie un petit voyage en Amérique.

Penchée à la portière, la modiste regardait avec envie le groupe dont les Américains occupaient le centre. Soudain, elle se rejetta en arrière :

— Lui !

Sans doute, ce monosyllabe avait une signification pour Mariole, car il se pencha et coula un coup d'œil prudent sur le quai.

Un jeune homme brun, l'œil bleu très doux, la moustache fine, vêtu simplement, mais faisant valoir sa mise par une élégance native, passa à son tour devant le compartiment. A la main, il portait une légère valise de cuir jaune, et près de lui marchait un facteur chargé d'une caisse vert foncé, sur laquelle se détachaient, en lettres blanches, ces mots :

PRINCE DE TOURS.
Québec, viâ La Pallice.

Ce voyageur, descendu de la troisième voiture dans la cour du départ, ne soupçonnait pas que sa vue pût motiver une émotion quelconque des passagers du train. Il se hâtait en homme qui arrive juste à l'heure et craint de rester en arrière.

Cependant Tiennette disait en sourdine :

— Tu as vu l'inscription sur sa caisse... Si le Milord n'est pas content...

Ce qui provoqua chez Athanase un accès de fou rire, au milieu duquel il parvint à répondre :

— Il le sera, ma chère, il le sera..., et il le mérite, car c'est la Providence des touristes.

Mais cela n'était rien auprès de l'émoi provoqué par le personnage à la valise jaune dans le wagon spécial des riches Canadiens.

Laura Topee, qui s'installait à grand bruit, interrompit brusquement ses dispositions pour désigner l'inconnu, en disant d'un ton impossible à rendre :

— Oh ! père, posez vos yeux sur la caisse de ce gentleman.

— Je fais ainsi, chère Laura.

— Voyez... un prince...

— Je vois... et de Tours encore... un prince de la Loire, la région des châteaux historiques.

— Et qui se rend à Québec.

— Comme nous-mêmes.

— Sur le même paquebot probablement...

Elle n'ajouta pas un seul mot, mais se laissant choir sur la banquette, elle se prit à réfléchir profondément.

Celui qui eût pu surprendre les paroles qu'elle murmurait en elle-même, eût perçu ceci :

— Il a dit vrai, le masque de l'ambassade chinoise... Le Prince de Tours Ah ! j'ai eu du mal à décider papa... il voulait encore rester à Paris... et alors, adieu la rencontre avec ce prince, ce joli prince... je puis bien m'avouer que je le trouve joli, et très distingué... Oh ! il faut qu'il m'ait en affection pour oublier que je suis pas de sang royal... : il m'affectionnera, je ferai tout le possible pour cela. Certainement, je le ferai.

Elle tressaillit, arrachée à ses réflexions.

La machine venait de lancer dans l'air un sifflement aigu, prolongé, dont vibrait le hall vitré de la gare.

Une légère secousse indiqua que le train se mettait en marche, et, à une vitesse uniformément accélérée, le convoi laissa bientôt loin derrière lui les bâtiments de la Terminus-Ouest, rive gauche, dénomination technique de la station monumentale établie au boulevard Montparnasse, dans l'axe de la rue de Rennes.

Celui qui venait de motiver ces singulières conversations s'était modestement installé dans un compartiment de deuxième classe.

Sa valise soigneusement couchée dans le filet, il s'était accoté en face, dans un coin. Ses yeux grands ouverts regardaient sans voir, et une teinte de

mélancolie obscurcissait son visage aimable. Il était seul, circonstance favorable pour le rêve, et il rêvait.

Soudain, sa vue fut sollicitée par deux lignes d'écriture noire, que la lanterne du wagon éclairait. Elles s'étaient étalées sur le fond jaune de sa valise et figuraient l'inscription relevée naguère sur la caisse actuellement aux bagages :

PRINCE DE TOURS
Québec, via La Pallice.

Le voyageur eut un sourire.

— Satané Athanase ! murmura-t-il. Il a la rage de m'anoblir ! Voilà qu'ici encore il a oublié la virgule. Écrit ainsi, on croirait que je suis un prince prétendant, prince de Tours, descendant direct des Bourbons-Valois-Orléans. Pauvre prince que M. Prince, représentant de la maison Bonnard et C^{ie}, de Tours : vinaigres, pruneaux, condiments, vins et liqueurs. Voilà la première fois que je comprends bien l'importance de ce petit signe que l'on dénomme « virgule ». Qu'on le mette entre Prince et de Tours, ou qu'on ne le mette pas, quelle différence dans le sens ! Quelle différence dans la position !

Ces réflexions paraîtront singulières de la part d'un voyageur de commerce ordinaire. En général, les membres de cette honorable corporation sont des gens pratiques, tout à l'action, pour lesquels la philosophie manque de charme.

Mais ainsi que M. Kozets l'avait fort nettement indiqué dans son rapport, Albert Prince était un poète, un philosophe, et l'occupation commerciale n'était point suffisante pour le distraire de la préoccupation idéale.

Il monologua tant et si bien qu'il s'endormit.

Un arrêt brusque le réveilla.

Il se souleva, considéra d'un œil ensommeillé le hall d'une gare, l'horloge qui marquait quatre heures trente-trois. Il sursauta au passage du conducteur du train, courant le long du convoi, en lançant d'une voix blanche, comme automatique :

— Niort... dix-sept minutes d'arrêt... buffet !

— Allons murmura-t-il, un café va me remettre d'aplomb !

Sur ce, il saisit sa valise, marmonna.

— Il ne faut pas tenter les voleurs.

Et sauta sur le quai.

Deux minutes plus tard, sous la clarté blafarde du jour à son début, il était attablé au buffet, un bol de « noir » devant lui, avec croissants et beurre.

Mais, là, il eut l'impression étrange d'être le point de mire de la curiosité de plusieurs voyageurs. A la droite, s'étaient installés deux hommes qui lui étaient totalement inconnus : l'un jeune, vingt ans à peine, d'une beauté hindoue ou orientale ; l'autre, pâle de teint, de cheveux, de prunelles. Ceux-ci dégustaient des tasses de chocolat.

A gauche, Ézéchiél Topee et Laura prenaient du thé, avec œufs sur le plat et sandwiches ; tandis qu'à une table voisine, Nelly Bonestone absorbait rêveusement un café au lait, dans lequel elle trempait du bout des doigts des rôties beurrées. Mais qu'ils fussent voués au chocolat, thé ou café crème. les convives avaient les yeux fixés sur Prince.

— Il paraît que je les intéresse, se confia celui-ci en aparté.

Puis, avec un vague sourire :

— Après cela la bêtise humaine est d'un usage facile, même en voyage.

Qu'eût-il dit s'il avait pu deviner qu'à ce moment, dans le train, on s'occupait aussi de lui ? Son ami Mariole, dont il ne soupçonnait pas la présence, l'avait guetté, et après l'avoir vu disparaître dans le buffet avait sauté sur le quai, en disant à Tiennette :

— Reste là, il ne faut pas qu'il nous voie avant l'arrivée à La Pallice.

— Je reste, papa. Mais j'accepterais bien un café en attendant.

— Entendu... je ne descends pas pour autre chose.

Et plus légèrement que l'on ne l'eût attendu de son âge apparent, Athanase courut à un gamin du buffet, poussant devant lui une voiturette, et lui commanda café, pains beurrés.

Un instant plus tard, tous deux buvaient le liquide noir, que les buffets décorent du nom de café, et la portière refermée, les rideaux tirés, comme si le wagon était un temple consacré au sommeil, tout en grignotant des tartines, ils glissèrent un regard par des interstices perfidement ménagés. Ils surveillaient l'entrée du buffet.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées que Prince se montrait, regagnant placidement son compartiment.

A dix pas en arrière, Topee, Laura et Nelly apparurent, le dévorant littéralement des yeux.

— Eh ! eh ! grommela l'ex-agent, je crois que les Américains ont mordu à l'hameçon. Foi de pêcheur nous aurons de la malchance, si nous ne les ferrons pas.

Mais il s'interrompit.

Les buveurs de chocolat se montraient à leur tour. Pour ceux-ci, Mariole esquissa un sourire :

— Tiennette ! le patron !

Et faisant signe à sa fille de regarder :

— Tu vois bien celui qui l'accompagne ?

Il désignait Kozets, marchant auprès de Dodekhan.

— Oui, papa.

— Eh bien, c'est un policier, sûr. J'ai appartenu trop longtemps à la Préfecture pour m'y tromper.

— Oh ! oh ! « le Milord » se défierait de nous ?

— C'est son droit, ma chère... Il paie, donc il peut contrôler.

— Alors ?...

— Il s'agit de marcher droit, d'exécuter à la lettre les instructions de celui qui nous couvre d'or. Jusqu'à présent, j'ai obéi méticuleusement.

Il consulta son carnet et lut à mi-voix.

— « Inscrire sur les bagages la mention ordinaire
« adoptée par notre voyageur ! Prince, de Tours ;
« mais supprimer la virgule, — je l'ai supprimée.
« — Prendre sans qu'il s'en doute le même train que
« lui, — nous y sommes.

Il s'interrompit :

— Avant d'aller plus loin, je voulais te faire une recommandation, ma Tiennette. Obéir est bien, se taire est parfait. Oublie que tu es jeune fille, c'est-à-dire bavarde.

Noblement, Tiennette étendit la main dans l'attitude classique du serment :

— Je serai muette comme une carpe.

— Oh ! le mutisme n'est pas nécessaire. Il suffit de ne dire que des choses utiles.

Courant le long du train, les employés fermaient les portières avec bruit, glapissant d'une voix monotone :

— Messieurs les voyageurs, en voiture !

Les différents acteurs du drame s'empressèrent de reprendre leurs places, et, la locomotive sifflant, le convoi se remit en marche.

A six heures du matin, on entrait en gare de La Rochelle, puis, par la petite voie de raccordement de

La Pallice, on atteignait cette dernière station à six heures vingt-quatre.

Alors, à la grande joie de Mariole, trois filatures successives se dessinèrent sur le quai.

Ézéchiél Topee et sa fille filaient Prince.

Athanase, doublé de Tiennette, suivait les Américains. Enfin, Dodekhan, avec Kozets à son côté, marchait dans les traces de ces derniers.

La course des voyageurs vers la tente des paquebots se marque. Les agiles prennent la tête, les éclopés restent en queue. C'est une théorie de gens affairés le long des quais.

Parmi les premiers, Prince atteint le Canadian. Il se présente à la coupée.

— Prince, de Tours, deuxième classe, cabine 22.

— En deuxième classe, le prince ! murmure derrière lui une petite voix mutine.

Si vite qu'il ait marché, les Américains n'ont pas été distancés. Laissant Nelly s'occuper des bagages, Laura a entraîné son père.

En vain celui-ci, soufflant, époumoné, n'a cessé de gémir :

— Laura, cette allure me coupe la respiration, par l'orteil de Satan ! (By Satan's toe !)

La gentille enfant gâtée s'est bornée à répliquer :

— C'est exprès, papa ; les affaires vous éloignent trop des sports ; je rectifie cela.

Et, de fait, elle a si bien rectifié, qu'Ézéchiél est cramoisi, et que sa respiration haletante soulève sa poitrine et son abdomen ainsi que des montagnes en proie à une convulsion volcanique.

— Le prince, en deuxième classe ! répète Laura d'un ton mélancolique.

— Bon, riposte Topee s'épongeant le front. Un prince, pas riche... ce sera moins cher d'achat.

— Oh ! n'oubliez pas que c'est votre fille qui achète, et qu'elle doit à votre honneur de roi du cuivre de se montrer généreuse.

Ézéchiél a un large rire. Il enfonce ses mains chargées de bagues dans ses poches, bombe l'estomac en une rotondité satisfaite.

— Vous avez raison, tout à fait raison. La fille du roi du cuivre doit acheter un prince tout en or. Dorez-le donc à votre guise, cela n'est rien pour moi.

Cependant, Prince a disparu. Rien ne l'a averti qu'une jolie voix parlait de sa personne. Il a gagné sa cabine, choisi sa couchette, disposé ses colis. Puis, ces divers soins pris, il remonte sur le pont.

— Un tour au télégraphe, murmure-t-il, pour annoncer à Bonnard et C^{ie} mon arrivée ici.

Sur ce, il regagna le quai, frôla au passage Laura, sans voir les doux yeux de l'Américaine, et d'un pas accéléré reprit le chemin de la gare. Il était absorbé, ce brave Prince, car il ne reconnut pas Mariole, lequel, Tiennette pendue à son bras, arrivait sans se presser et eut tout juste le temps de se dissimuler derrière un amoncellement de colis.

Mariole se frotta les mains.

— Parfait !... Il nous laisse le champ libre ; nous pourrons nous installer sans craindre d'être surpris par lui.

Il n'acheva pas.

Une main venait de se poser sur son épaule. Se retournant, l'ex-gardien de la paix se trouva face à face avec Dodekhan et son inséparable compagnon Kozets.

Il salua militairement, rectifia la position, attendant les ordres.

— Montez à bord et venez me rejoindre dans ma cabine.

— Bien.

— L'affaire est engagée ; mais le plus difficile nous reste à faire.

— Le plus difficile ? répétèrent d'une même voix Tiennette et son père.

— Sans doute !... Nous avons à décider Albert Prince à jouer son rôle dans l'aventure.

Tiennette devint grave.

— Aïe ! Aïe ! murmura-t-elle.

— Cela vous paraît difficile, mademoiselle ? demanda le Turkmène.

— Difficile, ah ! monsieur, dites : impossible... En dehors de lui, tout ce que vous voudrez... Mais s'il doit agir, jamais il ne consentira.

— Vous croyez ?

Elle affirma énergiquement du geste.

— Albert, voyez-vous, est un honnête homme. un vrai. Si on lui dit que nous avons rêvé de lui faire faire un beau mariage avec des millions, et que pour cela nous... mentons comme des... dentistes, il refusera net... Nous,

c'est autre chose, nous l'aimons beaucoup. Vous nous avez affirmé que vous vous intéressiez à son bonheur... Vous nous comblez de cadeaux, etc... Bref, nous agissons dans le sens que vous indiquez... mais lui, lui, il voudra savoir le pourquoi, le parce que de votre intérêt... Il sera bien plus curieux que nous...

— Eh ! interrompit le jeune homme sans rien perdre de son calme, ainsi que je vous l'ai déclaré, je ne pourrai m'expliquer que le jour où le mariage sera décidé. Avant cela, je veux porter seul le poids d'un secret, dont la divulgation rendrait impossible le bonheur que j'ai rêvé pour ces deux jeunes gens : Albert, Laura.

— Alors, j'ai bien peur.

— Oh fi ! Une Parisienne qui tremble !...

— Ah ! je ne demanderais qu'à avoir confiance.

— En ce cas, accompagnez M. votre père dans ma cabine, et je vous dirai ce qu'il faut faire, pour que ce brave garçon s'embarque en un imbroglio, d'où il ne sortira plus qu'avec notre permission.

Dodekhan s'inclina et se dirigea avec Kozets vers la passerelle.

Tout en marchant, il monologuait :

— Il paraît que mon... frère adoptif est un tout à fait brave garçon,.. Tant mieux ! Je n'aurai que plus de plaisir à exécuter la suprême volonté de « la Française » !

XI

LE ROMAN D'UNE VIRGULE

Une demi-heure après, Mariole et sa fille sortaient mystérieusement de la cabine de première classe, retenue à bord du Canadian par le riche inconnu, auquel ils obéissaient sans rien savoir de lui... pour deux intérêts :

L'un noble..., celui de leur ami Albert Prince ; L'autre moins admirable..., le leur propre, composé du plaisir d'accomplir aux frais du « Milord », comme ils appelaient Dodekhan, un superbe voyage, et aussi de l'espoir ambitieux d'obtenir une commandite suffisante pour ouvrir, dans une cité canadienne, un magasin de modes à l'instar de Paris.

Amitié et rêves d'avenir doré se mêlaient dans leurs cervelles fantasques.

Tous deux se rendirent dans les couloirs de seconde classe, s'assurèrent que le représentant de la maison Bonnard n'était pas encore de retour, et remontèrent sur le pont pour le guetter.

Ils vinrent s'adosser à la façade du salon des premières. De là, ils surveillaient la passerelle, et jouissaient du spectacle du port, des quais, où s'agitaient des porteurs, des négociants, des camionneurs.

Le père et la fille s'abandonnaient au charme de cet instant de repos, après la nuit passée en chemin de fer, quand brusquement tous deux tressaillirent, échangèrent un regard et tendirent l'oreille vers la porte du salon ouverte à côté d'eux.

Un bruit de voix s'en échappait.

D'un même mouvement, ils coulèrent des yeux curieux par l'ouverture.

Miss Laura Topee s'y trouvait, discutant avec un homme de taille moyenne, trapu, le visage très brun encadré d'un collier de barbe noire. Et ces phrases parvinrent aux voyageurs :

— Vous oubliez, miss Laura, qu'encouragé par vous, j'ai pu croire que j'étais agréé comme fiancé.

— Je n'oublie rien, señor Orsato Cavaragio

— Quand je sus votre retour décidé, je voulus vous donner une marque d'estime particulière, et je résolus de venir à votre rencontre jusqu'en France. C'est là, veuillez le remarquer, un déplacement notable...

— Pour lequel mon père vous indemniserait. Tiennette et Mariole échangèrent un regard.

Ce dialogue de fiancés leur semblait réellement original.

La réplique de Laura cingla sans doute son interlocuteur qui, on s'en souvient, avait traversé l'Atlantique au reçu d'une lettre du roi du cuivre, — car il grommela d'un ton rogue :

— Ce n'est point avec des dollars que l'on paie une amabilité.

— Ah ! et avec quoi donc, je vous prie ?

— Avec de l'affection, Laura.

L'Américaine fit entendre un petit rire sec :

— Alors, vous pensez que l'affection s'achète... Vous vous trompez, señor Ce sont là des idées du Sud. On achète un mari, une femme, si l'on est assez riche, mais l'affection, c'est autre chose.

— Vous êtes cruelle, miss Laura.

— Juste assez pour être sincère.

— Voyons, parlons affaires et de façon raisonnable. J'ai d'immenses propriétés dans l'Arizona et la Californie...

— Tout comme mon père dans le Nord.

— Ne puis-je au moins acheter l'épouse : je m'efforcerai ensuite de conquérir sa tendresse ?

— Ah bien ! murmura Tiennette, ils ne sont pas ordinaires, les futurs d'Amérique.

Mais Mariole lui fit signe de se taire. La conversation continuait :

— Vous ne m'avez pas comprise, disait Laura.

— En quoi, chère miss ?

— En ceci. Ainsi que toute américaine, je considère le mariage comme un but pour la jeune fille. Quand vous avez demandé ma main, vous ne m'avez point paru un parti méprisable. De votre personne, vous n'êtes pas mal ; votre fortune égale à peu près celle de mon père, donc j'étais sûre de ne point déchoir. Bref, si je n'étais pas entraînée vers vous par une attraction particulière, du moins vous ne m'inspiriez aucune aversion.

— Je vous remercierais de l'aveu, si, moi, je ne ressentais pour vous une tendresse profonde...

Laura l'interrompit vivement :

— Nous parlons affaires, señor... Le mariage est une affaire, songez-y...

— Oh ! relativement.

— Point, une affaire absolue, du fait que chacun prend charge du bien d'autrui. La femme devient gérante de la fortune de l'époux ; le mari est caissier de la liberté de l'épouse. Seulement notre convention de fiançailles ne pouvait être que provisoire et essentiellement révocable.

— Hélas !

— Ne dites pas de ces mots de regret. Il vaut mieux une bonne rupture qu'une mauvaise union.

— Je ne trouve pas.

La gentille Miss haussa les épaules.

— Cela démontre que vous n'êtes point pratique et donne raison à mon père, qui affirme l'infériorité morale des gens du Sud.

Il y eut un silence, après lequel Laura poursuivit :

— En venant en France avec mon père, je me croyais bien résolue à contracter hymen contre vous, avec bail perpétuel. Mon séjour à Paris m'a démontré que je me trompais sur ma détermination, et qu'il existait des clauses de résiliation, qu'un informé insuffisant ne m'avait pas permis de dégager jusqu'à ce moment.

— Je n'ai pas de titre de noblesse ?

— Justement.

— Cela est inférieur à la fortune, puisque avec de l'argent on achète un titre.

— Erreur de raisonnement ; car avec un titre on achète une fortune. Ce sont donc des valeurs équivalentes, dont la supériorité devient une simple question de préférence.

— God bless you ! Je préfère la richesse, moi, Orsato Cavaragio.

— Je possède l'or, trouvez bon que je préfère le titre.

— Je ne saurais m'y opposer. Seulement, miss Laura, vous m'avez fait votre profession de foi. Souffrez qu'à mon tour je vous dise mon inébranlable résolution.

— Je vous écoute avec intérêt.

Le fiancé éconduit prononça lentement ;

— Nous autres, dans l'Arizona, nous avons du sang espagnol dans les veines. Est-ce pour cela que notre civilisation saxonne demeure superficielle ? que notre âme reste irrémédiablement latine ? Je dois le croire. Toujours est-il que, comme nos ancêtres ataviques, notre affection est exigeante, violente, égoïste peut-être, mais follement dévouée. C'est ce sentiment que j'éprouve à votre égard.

Elle s'inclina coquettement.

— Quand nous avons donné notre cœur, il nous est impossible de le reprendre...

— Cela doit être bien gênant.

Orsato eut un geste violent ; mais, se dominant, il reprit avec un flegme menaçant :

— Très gênant, en effet, pour celle qui l'a reçu en don.

Elle persifla :

— Je vous certifie que non.

— Très gênant, continua le señor Orsato, car si je m'incline devant votre arrêt, en ce qui me concerne.... je ne saurais permettre à personne de convoiter l'incalculable trésor qui m'échappe.

Cette fois, Laura eut un léger sursaut.

— Pardon ! Vous dites ?...

— Je dis que quiconque aspirera à votre main aura à compter avec moi. Le couteau, le revolver, le poison même, doivent amener le trépas d'un adversaire qui me ravirait la consolation de penser : Miss Laura t'a refusé le bonheur, du moins elle ne l'accorde à personne.

Une rougeur rageuse avait monté au front de la jeune fille.

Les lèvres pincées, elle demanda :

— De quel droit prétendez-vous peser sur ma vie ?

Lui ricana, faisant un calembour que la situation rendait tragique :

— Je ne sais si cela est droit ou courbe. Le certain est que cela sera ainsi, et que rien n'empêchera que cela soit.

— Mais je vais vous haïr !

— La haine vaut mieux que l'indifférence.

— Je défendrai au mari de mon choix de se battre avec vous.

— A votre aise. Je l'insulterai tant...

— Il vous traduira devant les tribunaux.

— S'il y tient. Mon avocat, payé pour cela. le traînera dans la boue.

Pas un mot de cette conversation peu banale n'était perdue, pour les auditeurs postés à l'extérieur du salon.

Tiennette, incapable de se tenir, pouffait littéralement de rire :

— Non, dit-elle à l'oreille de son père ; cette façon de faire sa cour ! Ah bien ! si c'est là ce qu'on appelle le flirt américain !...

Dans le salon, Miss Laura, qui avait semblé prête à bondir sur le señor Orsato, s'était brusquement tournée vers la porte, et elle disait d'un ton

impossible à rendre :

— Le prince... le prince ! Son Altesse paraît à la coupée.

Mariole et sa fille regardèrent du côté indiqué et un cri faillit leur échapper.

Celui qui, à cet instant, mettait le pied sur le pont, était tout simplement Albert Prince, lequel, son télégramme expédié, venait prosaïquement réintégrer sa cabine de seconde classe.

Et soudain l'Américaine, d'un pas précipité, sortit du salon, s'arrêta de manière à se trouver sur le passage du jeune homme, et lui adressa une profonde inclination.

Prince eut ce geste de surprise de l'homme qui ne reconnaît pas une personne rencontrée, puis il salua à son tour et continua son chemin.

— Voilà qu'elle le salue, l'English Américaine.

murmura Tiennette... Allons vite lui conter l'histoire que nous a soufflée « le Milord »... Voyez-vous que « la Miss » lui parle avant... Il n'y comprendrait rien.

Mais son père la retint.

— Un instant encore.

Au même moment, Orsato Cavaragio rejoignait Laura, questionnant :

— Qui est cet homme ?

Et la jeune fille, plantant son regard dans les yeux du gentleman, répondit :

— Quelqu'un que vous êtes trop maigre sire pour provoquer, que vous n'êtes pas assez fort pour salir...

— Vraiment ! Il est donc bien riche ?

— Il est plus riche que cela. Il est prince de Tours, descendant des rois de France.

Là-dessus elle s'enfuit, laissant Orsato abasourdi. Quant à Mariole et à Tiennette, ils se regardèrent avec une sourde inquiétude.

— Diable ! grommela le premier, diable !...

— L'écheveau s'embrouille, appuya la modiste.

— Cet imbécile d'Orsato, elle n'avait pas besoin de lui raconter...

Mariole l'interrompit :

— Nous signalerons cela à « Milord ». En attendant, il faut convaincre Albert...

— Ah ! le convaincre...

— Ou, du moins, lui conter la chose de façon qu’il se croie convaincu,... ce qui, pour nous, est la même chose.

Sans dire plus, il se précipita vers le panneau des secondes.

Tiennette s’y engouffra à sa suite, et bientôt tous deux s’arrêtèrent devant la porte de la cabine de Prince.

D’un doigt impatient Mariole heurta le bois :

— Toc ! toc !

— Entrez ! répondit la voix du jeune homme. Mariole, Tiennette firent aussitôt irruption dans la cabine, où Prince disposait méthodiquement valise et malle, qu’un facteur de la gare avait apportées à bord.

— Vous, monsieur Mariole... et mademoiselle Tiennette ! Vous que j’ai laissés à Paris... je vous retrouve ici..

L’ex-agent mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut !

— Quoi ? Il ne faut pas vous interroger ?

— Pas comme cela.

Le jeune homme ouvrit des yeux énormes, exprimant un sentiment voisin de l’ahurissement.

— Ne faites pas des yeux aussi surpris, conseilla Athanase, c’est de vos oreilles que j’ai besoin.

— De mes oreilles ?

— Et de votre intelligence. A cette heure, moi qui vous ai sauvé la vie en venant ici, je viens vous donner de vos nouvelles, vous enseigner à faire votre connaissance, à entamer avec vous-même les relations inattendues, auxquelles la politique et la magistrature vous ont convié sans vous consulter.

— Ah ! fit seulement Prince, complètement effaré par cet incompréhensible exorde.

— Pourquoi cette accumulation de faits étranges, contraires à la marche ordinaire des choses ? reprit Mariole. Pourquoi, me demanderez-vous ?

— Ma foi, si vous le permettez, j’avoue qu’en effet...

— Je le permets. Je ne suis là que pour vous éclairer.

— Ah ! tant mieux.

— Un grand danger vous a menacé, vous menace encore.

— Un grand danger... Moi ?

— Vous, directement ; Tiennette et moi, par ricochet, car nous sommes décidés à défendre notre ami, et nous nous sommes portés garants pour lui.

— Je ne veux pas que vous vous mettiez en péril pour moi.

— Trop tard, prononça dignement Mariole ; je suis engagé dans votre jeu.

Une secousse légère, qui fit chanceler les trois interlocuteurs, annonça que le Canadian quittait l'amarrage.

— Mais, au fait, reprit le représentant de commerce... de quoi vous êtes vous portés garants... Je n'ai aucune dette, aucun engagement...

— Ah !... naïf que vous êtes ! Une créance, un traité ne vous mettraient pas en péril ?

— C'est juste, mais quel est ce péril ?

D'un geste théâtral, Athanase désigna la couchette.

— Asseyez-vous. Moi, je parlerai debout.

Tandis que prince et Tiennette obtempéraient à son invitation, il rouvrit la porte de la cabine, scruta le couloir d'un regard soupçonneux. Puis il referma et revint à son hôte tout interloqué de ces prudentes façons.

— Tout d'abord, commença le père de la modiste, je dois vous expliquer comment vous nous retrouvez, nous, bons bourgeois de Paris, sur ce navire à destination du Canada.

— Oh ! inutile.

— Pardon très utile au contraire. Vous nous dites adieu hier, à midi ; vos courses étant longues, vous pensiez plus pratique de vous rendre ce soir à la gare sans repasser chez nous.. Parfait ; à midi, nous ne songions pas plus à aller au Canada que la Tour Eiffel. A une heure et demie, il n'en était plus de même.

— A une heure et demie ?

— Du moins notre pendule marquait cette heure... Elle va bien et, à cinq minutes près, on peut tenir ses indications comme exactes.

— Mais le péril ?...

— Attendez, hier soir, nous prenions, à Montparnasse, le train de neuf heures pour la Rochelle-La Pallice.

— Mais, moi aussi.

— Je le sais, je vous ai vu du reste à Niort.

— Et vous ne m'avez pas appelé..

Mariole leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin, mais la cabine étant basse, il se heurta les mains au plafond, ce qui l'engagea à prendre un ton pathétique :

— O jeunesse impatiente, toujours prompte en paroles oiseuses... A Niort, je ne pouvais pas... l'épée de Damoclès était suspendue sur votre tête.

— Une épée maintenant.

— Sous la forme d'agents secrets qui vous observaient et qui — l'ex-sergent de ville prit un ton mélodramatique, — vous auraient étendu à terre d'un coup de couteau, si un mot maladroit était sorti de votre bouche.

A cette affirmation Albert ne trouve rien à répondre.

Seulement toute sa personne exprima une telle stupéfaction, que Tiennette dut tourner la tête pour cacher les contractions hilares de sa mutine physionomie.

Mariole, lui, demeurait imperturbable.

Il narrait avec aisance la fable soufflée tout à l'heure par Dodekhan.

— Mais pourquoi tout cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? put enfin bégayer Prince.

Athanase prit un temps, toussa pour s'éclaircir la voix, et, avec une emphase persuasive :

— La police française veut cacher la fugue d'un prétendant, qui est venu conspirer en France et lui a échappé. La position de plusieurs hauts fonctionnaires est en jeu, il y a des députés compromis...

— Des députés à présent... Oh ! ma tête ! ma tête !

— Je m'explique. Le prétendant, muni d'appuis et de capitaux, est parti, sans avoir été arrêté, vers les pays jaunes, où il veut se tailler un royaume avec l'aide des Japonais victorieux.

— Bon !

— C'est là un motif de complications avec la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, avec tous les pays européens qui ont des intérêts là-bas.

— En quoi cela me touche-t-il ?

— Vous ne saisissez pas... c'est pourtant simple.

— Simple, gémit le jeune homme... ; jamais simplicité ne m'apparut plus complexe.

Mariole lui appuya la main sur l'épaule

— Eh bien, l'on est venu chez moi de la Préfecture.

— Chez vous ?

— Parfaitement, on voulait savoir où vous rencontrer parce que, pour disqualifier le prince, et calmer toutes les susceptibilités diplomatiques, il était question de...

— De... ? achevez, vous me mettez sur des charbons.

— De vous faire assassiner.

— Hein ?

— Comme je vous le dis.

Du coup, Albert se prit la tête à deux mains et d'un ton où pointait un commencement de colère :

— En quoi ma mort eût-elle disqualifié le prince ?

— C'est le prince de Tours.

— Le... ? Et alors, moi, Prince...

— De Tours, avec une virgule après Prince...

— Que vous n'avez marquée ni sur ma valise ni sur mes bagages.

Avec un aplomb renversant, Mariole répliqua :

— Pardon, je l'avais marquée... On a des lettres, mon cher ami, et l'on ne néglige pas un signe aussi important qu'une virgule.

— Mais alors ?

— Alors, on l'a effacée, preuve de l'acharnement de la police. On vous subtilisait vos papiers. Vos bagages, portant la mention Prince de Tours, étaient confisqués. La police affirmait que le personnage gênant était défunt, et déclarait l'autre un imposteur. Cela le brûlait dans le monde diplomatique blanc et jaune, et la parade se trouvait jouée, sur votre dos. Est-ce clair ?

— Enfin, soit ; mais à présent ?

— A l'énoncé du sort qui vous était réservé, je me suis récrié.

— Je vous en remercie.

— Ma fille aussi.

— Je vous remercie, mademoiselle Tiennette.

— J'ai sauté dans un fiacre, volé à la Préfecture, et en les menaçant d'un ami inconnu qui aurait publié l'affaire dans les journaux s'il vous était arrivé malheur, j'ai obtenu, en me portant garant de vous, que l'affaire fut conduite autrement.

— Comment, mais comment ?

Mariole pris un temps, comme s'il eût voulu aiguïser encore la curiosité de son interlocuteur, puis doucement :

— Vous jouerez le rôle de Prince de Tours, sans virgule.

— Moi ?

— Vos faits et gestes, surveillés par la police, mentionnés par les journaux au besoin, serviront à déconsidérer le véritable prétendant, à le

rendre suspect à la cour japonaise, et à rendre le calme aux chancelleries d'Europe.

Le représentant de la maison Bonnard eut un rugissement :

— Et vous comptez que je vais être prince malgré moi ?

— J'ai promis, mon ami.

— Mais je refuse.

— Alors, prononça Mariole d'un ton douloureux, c'est la mort sans phrases... La Préfecture, qui n'est que l'agent du gouvernement en tout cela, reprend son premier plan... et l'assassin qui est sans doute à bord, vous égorge.

— C'est insensé.

— Et ma Tiennette, et moi-même, déjà suspects pour vous avoir défendu... le ciel seul sait le sort qui nous est réservé !

L'astucieux sergent de ville leva les yeux au plafond, comme pour prendre le ciel à témoin.

Tiennette se voila le visage de ses mains.

Cette mimique bouleversa le jeune homme.

— Voyons, voyons, fit-il, je ne voudrais pas attirer le malheur sur vous... Vous avez cru bien faire.

— Et je le crois encore, cher ami.

— C'est possible.

— Alors acceptez... Qu'est-ce que cela vous fait ?... L'autre prince est au diable, en Mongolie, que sais-je ?... Vous, vous ferez plaisir au gouvernement... vous agirez en bon Français... ce sera la décoration peut-être... sans compter que cela vous facilitera singulièrement le placement des produits de Bonnard et Cie.

Cette fois, Albert daigna sourire.

Il était représentant de commerce après tout. Son voyage en Amérique devait être le tremplin de son avenir. Les derniers arguments de son interlocuteur le décidèrent.

En somme, le bien à recueillir lui apparaissait clairement, tandis que le mal résultant de l'aventure restait problématique.

Il eut pourtant une suprême hésitation.

— Je reste libre de dépouiller mon rôle...

— Et de nous perdre avec vous,... quand il vous plaira !

— Bon, alors, va pour le prince... Seulement, un prince en deuxième classe...

— Précaution pour garder l'incognito.

— Sans suite...

— Ma fille et moi composerons votre maison militaire et civile.

— Eh bien, soit ! J'accepte... Jusqu'à nouvel ordre.

Comme si l'on eût attendu ce moment, on frappa discrètement à la porte de la cabine.

Les trois amis se regardèrent.

— Une visite, murmura Prince.

On frappa de nouveau.

Tiennette se leva, courut à la porte en disant :

— Après tout, nous n'avons aucune raison pour refuser d'ouvrir.

Et sur cette affirmation, parfaitement contestable d'ailleurs, elle fit tourner le panneau sur ses gonds. Aussitôt elle eut un cri de surprise :

— M. le second du bord !

L'officier désigné apparaissait en effet dans l'encadrement de la porte.

— Pardon, je vous dérange, fit-il en saluant profondément le représentant de la maison Bonnard et Cie.

— Monsieur Gaylin, je crois, prononça le jeune homme encore mal revenu de sa surprise ?

— Lui-même, mais je reviendrai, je vois que vous avez du monde...

— Des amis pour lesquels je n'ai point de secret.

M. Gaylin salua Mariole et Tiennette avec cette courtoisie particulière aux officiers de marine, puis gracieusement :

— Alors, je remplis ma mission.

— Une mission ? répéta Prince.

— Délicate, j'ose le dire. Mais si l'expression me trahit, je vous supplierai de songer seulement à l'intention respectueuse et dévouée.

Prince jeta un coup d'œil vers Mariole.

Évidemment il implorait le secours de l'agent, car le ton, l'attitude du second du Canadian le troublaient. Il n'était point accoutumé à se voir, lui, représentant de commerce, bombardé de respect, de dévouement. Et cela le troublait prodigieusement de sentir ces sentiments se déverser en pluie sur sa personne. Toutefois il réussit à répondre assez dignement :

— Je vous écoute, monsieur.

— Voici la chose. Respectueux d'un incognito...

— Ah ! l'incognito... fit légèrement Albert aussitôt rappelé à l'ordre par un coup de coude de Tiennette.

— Incognito dont les motifs doivent échapper à notre curiosité ; nous éprouvons, le capitaine et moi, une tristesse à la pensée que l'héritier d'une couronne est contraint de descendre du trône à une cabine de deuxième classe.

Albert ouvrit la bouche. Mariole posa sans façon son pied sur celui du jeune homme.

Et comme l'agent pesait exactement cent quatre-vingt-quatre livres, les orteils d'Albert furent comprimés à ce point que la parole, peut-être imprudente, qui allait jaillir de ses lèvres se transforma en un cri de souffrance.

L'officier sursauta :

— Qu'arrive-t-il à Votre Altesse ?

Il se reprit bien vite :

— Non, c'est ma langue qui a fourché ; je voulais dire : Que vous arrive-t-il, monsieur ?

— Oh ! rien, du tout.

— Pourtant ce cri ?

Mariole jugea prudent d'intervenir.

— Un cri n'est rien, cher monsieur, Comme les paroles, les cris volent...

— Et l'orteil reste, acheva tout bas Albert, secouant son pied endolori.

Accoudé au bastingage il songeait...



Il y eut de la surprise sur les traits de l'officier ; toutefois il n'insista pas et reprit :

— Bref, le commandant et moi avons espéré que vous voudriez bien prendre place aux repas de premières et vous promener sur le pont, au salon, partout, comme si vous occupiez une cabine de cet ordre.

— Moi ? fit Albert à cette conclusion inattendue... mais...

— C'est bien et c'est juste, s'écria vivement Tiennette d'un ton pénétré.

— Ah ! vous trouvez, bégaya le représentant de commerce, ayant l'impression qu'au milieu de cette imbroglio, se corsant à chaque minute, il allait perdre la raison.

Le second insista.

— Acceptez l'hommage de marins. Si notre langage n'a pas la souplesse de celui des gens de cour, notre désir d'honorer un passager tel que vous est profond, sincère, et ce nous serait une déception de vous voir repousser notre proposition.

Pensif, Prince ne répondit pas.

L'offre de l'officier tenait à l'erreur de personne dont Mariole l'avait prévenu à l'instant. Et son esprit loyal lui faisait trouver indélicat d'accepter. Faire plaisir au gouvernement français, c'était bien ; mais de là à exploiter la crédulité publique, il y avait un abîme.

Heureusement Athanase veillait.

Sur le front du représentant il lut l'hésitation. Si Albert répondait par un refus, c'en était fini de toutes combinaisons. Échouer quand le plus fort semblait fait ! Jamais de la vie ! Il y allait du magasin de modes de sa fille !

Dignement, il fit un pas en avant, masqua en partie Albert et, saluant le second :

— Monsieur, dit-il en baissant la voix pour mon maître, j'accepte !

— Pour votre maître ?

— Pour votre maître ? redit Albert absolument ahuri.

Mariole se redressa de toute sa hauteur.

— Athanase, général comte Mariole, chef de la maison militaire de Son Altesse.

Ce ne fut pas un salut, mais un plongeon qu'exécuta l'officier à cette annonce.

— Or, continua l'ex-agent de la paix, je vous exprime la royale gratitude d'un prince, qui ne pourrait l'exprimer lui-même, sans trahir son incognito.

— Monsieur le comte, s'écria le second, conquis par le grand air de l'ancien sergent de ville, il est bien entendu que vous-même jouirez des mêmes avantages.

— Je vous remercie ; ma fille et moi occupons des cabines de premières... cela faisait partie du déguisement que vous avez percé à jour...

— Mais que nous ne trahirons pas, général, soyez-en persuadé.

Sur quoi, l'officier s'inclina et se retira, allant porter à son supérieur le compte rendu de sa mission si heureusement terminée.

Prince restait seul en face de Mariole et de Tiennette.

Il crut le moment venu de se rattraper de sa contrainte passée, en accablant de reproches les artisans de sa situation actuelle.

— Ah ça ! commença-t-il...

Mais la modiste trancha la phrase commencée.

— Pas de discours !

— Hein ? Vous me défendez de parler à présent ?

— Dans votre intérêt, monsieur Albert... Quand on déraisonne, il est inutile d'en faire part à tout le monde.

— Allons... je déraisonne, moi...

— Sans aucun doute. Voyons ! — Mon père vous a-t-il, oui ou non, arraché aux mains des assassins.

— Oui, évidemment... Comme il me l'a dit.

— Alors, vous ne devez pas vouloir qu'il soit victime de son affectueux dévouement.

— Je ne dis pas le contraire.

— En ce cas, conclut la jeune fille, subissez ce qui ne saurait être empêché sans danger pour lui, pour vous et pour moi.

On ne résiste pas à certains arguments. Albert se tut. Soit ! il accepterait les avantages de la première classe, mais il noterait sur son calepin les dépenses supplémentaires afférentes à ce classement, et, plus tard, sur ses appointements, il économiserait la somme qu'il trouverait bien moyen de faire parvenir à la Compagnie transatlantique sans se compromettre.

— Un tour sur le pont, proposa Mariole, ravi de la résignation de son compagnon.

— Volontiers. La promenade avant le déjeuner est éminemment apéritive.

— Allons donc, cher ami... Vous êtes Prince de Tours, et nous sommes votre escorte !

Tous trois quittèrent la cabine, Albert en tête, Mariole et la gentille modiste le suivant, avec le décorum convenable à la maison militaire et civile d'une Altesse.

Ils parcoururent les coursives, gagnèrent l'escalier des cabines et débouchèrent enfin sur le pont.

Tout au loin, vers l'est, un brouillard gris indiquait encore la côte de France, mais d'instant en instant il devenait moins précis, il se fondait.

Avant une demi-heure il aurait disparu, et le steamer filerait à travers l'Atlantique, emportant avec lui l'horizon circulaire et uniforme de la pleine mer.

Quelques goélands, aux ailes souples et cotonneuses, escortaient encore le navire.

Tiennette, peu habituée à ce spectacle inconnu à Paris, se prit à suivre le vol de ces oiseaux, tandis que Mariole, ravi de voir sa fille s'amuser, lui donnait toutes les explications qu'un agent de la Préfecture peut avoir à sa disposition en ce qui concerne les goélands.

Ne sachant trop s'il était satisfait ou non, Albert s'était mis à l'écart.

Accoudé au bastingage, il songeait...

Certes, le côté comique de sa situation lui apparaissait. Homme vulgaire, il se fût abandonné en riant.

Mais la « race » qu'il ignorait être en lui, l'éducation, pensait-il, avait fait éclore en son être des délicatesses de raffiné ; il lui fallait se répéter qu'il mettrait en danger le brave Mariole et sa fille s'il se révoltait, pour se prêter à la comédie.

Tout à ses réflexions, il n'aperçut pas Dodekhan et Kozets descendant la passerelle.

Ceux-ci abordèrent Mariole, échangèrent avec lui quelques paroles, qui arrachèrent au Turkmène un geste de satisfaction.

Après quoi il s'approcha lentement de Prince... Kozets le suivait.

Les yeux noirs du jeune homme se fixèrent sur le voyageur absorbé, avec une douceur infinie.

— Pauvre duc d'Armaris, murmura-t-il, pauvre enfant dépouillé de son titre, de sa fortune... tu ne connaîtras jamais plus la mère qui, par moi, veille sur toi.

Sa jeune physionomie avait revêtu une gravité singulière, mais le sourire reparut sur ses lèvres :

— Allons, plus de pensées tristes ; c'est une partie gaie qui est engagée, soyons gai.

Et il vint s'accouder auprès d'Albert.

Surpris, celui-ci leva la tête et resta un peu déconcerté devant cet inconnu qui les saluait du geste.

— Ne cherchez pas, monsieur, fit obligeamment Dodekan, vous ne m'avez jamais vu.

— Ah bien !... Je me disais aussi.

— Mais je tiens à compléter les explications que vous tenez de M. Mariole.

Albert sursauta :

— Vous êtes au courant ?

— A telle enseigne que je vous présente M. Kozets, attaché à la Direction centrale de la police russe.

Il désignait l'agent.

— La police russe ! balbutia le représentant de la maison Bonnard, replongé dans l'effarement par l'apparition inattendue d'un policier de l'Empire des Tzars.

— Ne vous troublez point de cela, monsieur, reprit le Turkmène ; pour notre part, nous sommes heureux que vous ayez accepté la situation, et désarmé les mains qui se levaient déjà pour vous frapper.

— Vraiment ! des mains se levaient...

— Menaçantes, monsieur, menaçantes... Elles sont toujours autour de vous, prêtes au mal, et si je me fais connaître à vous, c'est uniquement pour vous donner le moyen de n'avoir rien à craindre, ni pour vous, ni pour les bons amis, qui ont détourné les fureurs d'un gouvernement apeuré.

Tout à l'heure, Albert se demandait si Mariole, si Tiennette n'avaient pas été victimes d'une mystification ; à présent, il ne doutait plus. L'entrée en scène du policier russe, au type si particulier, l'allure aristocratique de Dodekhan le conduisaient à la certitude.

L'ex-forçat de Sakhaline lui tendait un écrin.

— Qu'est cela ?

— Une fleur de boutonnière que je vous prie de porter.

Machinalement, Albert ouvrit la boîte et demeura saisi.

A l'intérieur était une branche de pin aux feuilles d'émeraudes, aux cônes de rubis.

— Fixez-la, je vous prie. C'est un signal qui signifie, pour les espions lancés à votre suite, que vous acceptez d'être ce que l'on exige de vous.

— Ah !

— Si, avec cela, vous ne dévoilez à personne, à personne au monde, la substitution, tout s'arrangera bientôt, et ni vous, ni vos amis, n'aurez plus rien à craindre... Gardez surtout le secret pour ceux qui vous interrogeront au sujet du port de cette branche de pin à la boutonnière.

— Ce seront des ennemis ?...

— Ou des amis, des adversaires ou des défenseurs. Dans le doute, le mutisme est le salut. A la question, bornez-vous à répondre par ce mot de ralliement : « Branche de sapin conduit à la fiancée que l'on rêve... Superstition indienne. » C'est compris ?

— Oui, oui, grommela Prince, que l'imbroglio toujours croissant amenait à un état voisin de la rage... Seulement, vous, monsieur, qui me semblez connaître admirablement les dessous de cette sotte affaire, pourriez-vous m'apprendre pourquoi l'on m'a choisi plutôt qu'un autre ?

Ah ! certes ! Dodekhan aurait pu renseigner son interlocuteur ; mais le moment n'était pas venu ; aussi répliqua-t-il avec un imperturbable sang-froid :

— Hélas ! je n'en sais rien.

— Quoi ? Vous ignorez ?

— Oui. C'est le secret de la police française... peut-être même n'y a-t-il pas de secret, et êtes-vous tout simplement la victime du hasard..., le monsieur qui passe dans la rue juste à point pour recevoir une cheminée qui tombe.

Puis d'un ton cordial :

— Suivez toujours mes conseils, ce sont ceux d'un ami, qui tient à vous serrer la main...

Et la main d'Albert étreinte par la sienne... :

— Un ami qui se sent pour vous une sympathie de frère.

Là-dessus, Dodekhan s'inclina avec une grâce parfaite, et s'éloigna, toujours flanqué de Kozets.

Prince ne les retint pas.

L'extraordinaire aventure, prenant sans cesse plus d'ampleur, lui causait une sorte de vertige.

Vraiment ces premières heures de voyage lui apportaient une fatigue, une contention d'esprit, qu'il n'avait pas prévues

De nouveau, il se pencha sur le bastingage, cherchant à distraire sa pensée de l'intrigue embrouillée où le hasard le jetait.

Maintenant la côte de France s'était noyée dans le lointain. Le steamer semblait occuper le centre d'un immense plateau glauque, sur lequel le ciel s'appuyait, tel une cloche de lapis-lazzuli.

Et malgré tout, dans le cerveau du voyageur, se heurtaient les choses hétéroclites qui, depuis le matin, s'entassaient autour de lui. Ainsi qu'un promeneur perdu dans les ténèbres, il cherchait un fil conducteur. Pourquoi la police l'avait-elle justement désigné pour jouer les princes ? Question insoluble.

Soudain il tressauta, brusquement tiré de son rêve éveillé.

Une jolie voix claire, argentine, puisant un charme de plus dans un léger accent anglais, venait de résonner à son oreille.

— Je demande voire pardon, disait-elle, mais on m'a fort encouragée à vous adresser la parole.

Il se retourna.

Miss Laura était à côté de lui.

La gentille Canadienne semblait troublée, gênée, émue, et cet état, anormal chez l'audacieuse jeune fille, la rendait adorable.

Il ressentit comme un choc, et d'un ton mal assuré :

— On a bien fait, mademoiselle. Que puis-je pour vous être agréable ?

Malgré l'amabilité de la réponse, elle semblait prête à défaillir.

Ses grands yeux bleus se rivaient sur la branche de pin, aux gemmes vertes et rouges, que Prince avait fixée à sa boutonnière un instant plus tôt.

— Oh ! c'est étrange ! fit-elle.

L'exclamation, on le conçoit, lui était arrachée par la vue de ce bijou, identique à celui qu'elle-même portait quelques jours auparavant à la soirée de l'ambassade de Chine. Mais Albert, ne pouvant se donner cette explication toute simple, questionna :

— Que trouvez-vous étrange, mademoiselle ?

— Oh ! rien, rien du tout, fit-elle en rougissant.

— Va pour l'étrange rien du tout ; seulement j'ai cru comprendre que vous désiriez me dire quelque chose...

La plaisanterie rappela Laura à elle-même.

— Ah oui ! précisément... Je venais vous dire : Je suis miss Laura Topee, fille du roi du cuivre.

Et comme il s'inclinait :

— Oh ! fit-elle, nos royautés transatlantiques sont peu de chose auprès des royautés d'Europe. Mais, à cause du titre et de la fortune de mon père, le capitaine a décidé de me placer à table le long de vous.

— Ah ! mademoiselle, rien ne pouvait m'être plus sensible.

Laura secoua la tête.

— Non, non, ne parlez pas de la sorte... Je sais les traditions de galanterie de l'ancienne société française ; mais moi, j'en serai troublée... Je ne suis qu'une petite Américaine, assez mal élevée, prétend ma fille de chambre, un peu sauvage, excentrique, accoutumée à dire les choses comme elles me viennent...

— Vous les dites fort bien.

— Encore... Je sais que je ne parle pas droit ; je ne possède pas les tournures de votre belle langue... Alors je cherche à m'en tirer en laissant mon esprit exprimer tout ce qu'il pense... Si bien que, devant avoir mon siège à côté du vôtre devant la table, et me sentant trop bavarder pour ne pas vous parler durant le repas, je viens vous demander, tout uniment, comment je devrai vous appeler pour ne point choquer les convenances, non plus que votre incognito ?

Est-ce que le Français comprenait bien le sens de ses paroles ?

Il est permis d'en douter.

Les grands yeux de Laura, fixés sur lui, avec une expression mutine et soumise, lui procuraient une émotion inexplicable.

— Comment vous appellerez-vous ? répéta la jeune fille.

Sans réfléchir, il répondit :

— Albert.

— C'est bien familier.

— Monsieur Albert, rectifia-t-il, quoique le mot monsieur...

— Soit peu en usage dans les maisons... royales... Elle eut un petit cri, et rougissante :

— Pardon, je me suis trompée... c'est comme disent les Parisiens, une gaffe... mais si involontaire... Enfin, monsieur... Albert... merci de votre condescendance.

Elle fit mine de s'éloigner, mais comme se contraignant au courage, elle désigna du doigt la branche de pin :

— Si j'osais... je vous demanderais pourquoi ce bijou à votre boutonnière ?

A cette question, Prince se sentit frémir. Ceux qui la formuleraient, avait dit Dodekhan, seraient des amis ou des ennemis, avec lesquels il conviendrait d'être circonspect... et la pensée que cette gentille personne pourrait lui être ennemie, lui était désagréable.

— Je suis indiscrete peut-être ? murmurait-elle.

— Mais non, mademoiselle... une superstition indienne. Branche de pin conduit à la fiancée que l'on rêve.

Elle devint pâle, ses mains se crispèrent nerveusement, puis d'une voix assourdie, elle balbutia :

— Merci et pardon, monsieur... Albert. La-dessus, elle s'enfuit dans un frou-frou de jupons, laissant le jeune homme bien plus interloqué de cette rapide conversation que de toutes les aventures précédentes.

Il la regardait glisser légèrement sur le pont, regagner l'entrée du salon, quand une main s'appuya sur son bras.

— Quoi encore ? murmura-t-il en pivotant sur les talons.

Cette fois, l'indiscret était moins agréable à voir que la séduisante Laura.

C'était Orsato Cavaragio en personne.

Prince ne l'avait jamais vu ; aussi crut-il d'abord à une méprise.

— Vous devez faire erreur, monsieur ?

Mais le señor secoua le front d'un air tragique, et d'un ton lugubre :

— Vous venez de causer avec une jeune personne ?

— Miss Laura Topee. Tout le monde a pu le constater sur le pont.

— Précisément.

— Eh bien ! En quoi cela vous déplaît-il ? questionna Albert, agacé par l'attitude provocante de son interlocuteur.

— En ceci : j'ai juré que, ne m'épousant pas, elle n'épouserait personne autre.

Prince fut sur le point de s'écrier qu'il ne songeait pas du tout à épouser Laura ; mais ce bon mouvement resta à l'état d'intention.

Orsato lui déplaisait décidément, et il lui eût répugné de prononcer une phrase susceptible d'être interprétée comme une concession.

Et puis... cela, il ne se l'avoua pas... mais il lui apparut soudain d'une outrecuidance insupportable, que ce personnage eût décidé d'empêcher l'élégante Canadienne d'épouser un autre homme que lui.

Si bien qu'au lieu de la vérité pacifique, Albert lança cette déclaration grosse de conséquences :

— Vous avez juré, monsieur, c'est fort bien ; mais votre serment n'engage que vous.

— Vous vous trompez. Il engage les autres à la prudence.

— La prudence est un mot vide de sens chez les Français.

— Chez les descendants des Espagnols, ce mot signifie que des yeux veillent, et qu'une main tient un poignard, une épée, un revolver, une arme quelconque.

— Oh ! fit ironiquement le pseudo-prince, dans la police française, cela signifie la même chose.

Les paroles de son interlocuteur lui avaient paru ne pouvoir sortir que de la bouche de l'un des ennemis signalés par ses alliés.

— Comprenez-le en espagnol, c'est là ce que je vous souhaite.

— Oh ! l'espagnol n'est pas nécessaire à la Préfecture.

Orsato, incapable de deviner le quiproquo, haussa les épaules.

— Riez, je veux bien... Seulement croyez-moi ; si vous avez étudié l'histoire, vous n'ignorez pas, qu'à défaut de l'épée, le poignard sait trouver le cœur des princes. Le passé est la leçon du présent. J'ai dit.

Et raide, faisant sonner les planches du pont sous ses talons, il laissa le représentant de commerce partagé entre le désir de ne pas compliquer encore une situation incroyable et celui de corriger l'insolent personnage

Sa jambe s'agita furieusement, il allait pencher pour la correction.

Mais Mariole, Tiennette s'élancèrent vers lui, inquiets des conciliabules, curieux d'en connaître la cause.

Prince les accueillit par ces mots :

— Ah bien ! ça se corse. L'une veut m'appeler M. Albert, l'autre veut me poignarder. Ma parole, si vous ne m'aviez mis au courant, je croirais que tous ces gens-là ont un coup de soleil carabiné !

Il se figurait être au courant, le malheureux !

L'air ahuri de ses amis eût dû chasser cette illusion. Hélas ! la cloche du déjeuner, sonnant à ce moment, l'empêcha d'exercer ses facultés observatrices.

A son tour, il prit le chemin de la salle à manger où, à cette minute précise, Laura rougissante disait à son respectable père :

— Je lui ai parlé. Il est très aimable. Je le nommerai M. Albert.

Topee gonfla ses joues.

— Vous allez vite en besogne, Laura.

— En vous voyant opérer, mon père, j'ai appris que la rapidité est la principale condition du succès.

Prince paraissait à la porte du dining-room. Cela seul empêcha le milliardaire de presser sur son cœur sa fille, sa digne fille, qui s'inspirait de ses aphorismes commerciaux pour entrer dans le mariage.

XII

LA LIGATURE DÉFINITIVE

Ce que furent les jours suivants, on s'en doute aisément.

Ah ! la traversée, si monotone à l'ordinaire, avait pour Albert des « imprévus » sans cesse renaissants.

C'était Orsato dont il rencontrait à chaque instant le regard dur fixé sur lui.

C'était Tiennette, c'était Mariole, que tous à présent désignaient sous le titre de général comte Mariole, qui s'évertuaient, en une interminable partie de chat-coupé, à écarter Orsato de leur ami Prince.

C'était surtout Laura.

La jeune fille, si audacieuse jusque-là, venait d'apprendre la timidité.

En dépit de la familiarité autorisée par le voisinage à table, la gentille enfant évitait, en dehors des repas, de s'imposer à l'attention du prince de Tours, ainsi que tout bas son cœur virginal le nommait.

Étendue sur un rocking-chair, elle passait de longues heures, le suivant des yeux, lui souriant, lorsqu'il ne la regardait pas ; prenant un air absorbé s'il se tournait de son côté.

Elle rêvait à ce prince... à la boutonnière ornée de la branche de pin emblématique.

Vingt fois elle fut sur le point d'arborer le même bijou, se disant :

— Cela créerait un rapprochement... de lui montrer que je partage la même superstition !

Mais elle chassait bien vite cette idée :

— Non, cela serait une avance trop marquée. Il ne faut pas qu'il discerne mes projets sur lui... le magicien de l'ambassade m'a prévenu... Il est fier de sa noblesse, et il a bien raison du reste ; s'il se doutait que je songe à le marier avec moi-même, il s'éloignerait de ma personne.... Il ne faut pas.

Albert, de son côté, se livrait au même manège, aux mêmes réflexions.

Chez lui aussi, la branche de pin jouait un rôle ; mais un rôle troublant, inquiétant.

Certes plusieurs personnes à bord avaient remarqué l'original bijou et s'étaient informées du pourquoi de sa présence.

Prince avait classé sans hésitation les curieux parmi les ennemis dont il se croyait entouré.

Mais Laura, non, cela lui eût semblé trop dur de la compter parmi ses adversaires.

C'était une amie... il n'en pouvait être autrement.

Quand on a des yeux aussi bleus, des cheveux aussi dorés, des joues aussi roses, une taille aussi souple, on ne peut avoir que d'amicales et jolies pensées.

Mais le plaisir que cette conclusion causa au jeune homme fut le signal du bouleversement de tout son être.

Il sentait que la tendresse était éclosée en lui. La tendresse pour une milliardaire, lui, simple représentant de la maison Bonnard... et il souffrit.

Au surplus, le cinquième jour de traversée, cette tristesse se fit jour.

Albert devisait sur le pont avec Mariole, Tiennette, Dodekhan et Kozets.

— Demain, nous serons en vue de la côte canadienne, remarqua Mariole en se frottant les mains.

— Demain ? répéta Prince avec un tressaillement.

— Oui. On a signalé tout à l'heure les petites îles Saint-Pierre et Miquelon, qui appartiennent à la France. Nous parcourons en ce moment le grand banc de Terre-Neuve, et nous allons embouquer le canal situé entre les îles de Terre-Neuve et du Cap-Breton. Il ne nous restera plus alors qu'à remonter l'estuaire et le cours du Saint-Laurent. Donc, demain...

Dans les yeux d'Albert se produisit comme un brouillard humide.

Tiennette, avec cette subtile intuition de la Parisienne, comprit ce que signifiait cet indice d'émotion. Elle échangea un rapide regard avec Dodekhan et d'un ton détaché :

— Cela vous attriste, monsieur Albert ?

— Moi ? fit-il en se raidissant contre son trouble.

— Je le vois bien. Elle est gentille, la petite Américaine, et dame ! ce serait un beau rêve, une milliardaire.

— Taisez-vous !

— Mais je n'ai rien dit...

— Si, si... Puisque vous, mon amie, vous verriez là, la belle affaire, le milliard... est-ce que les autres ne penseraient pas de même ? Ce serait un

beau rêve si elle était moins riche, mais riche comme cela !... Un pauvre diable qui a de l'honneur ne doit pas songer à si riche héritière.

Pour couper court à toute explication, le jeune homme quitta brusquement ses amis, et s'en fut s'enfermer dans sa cabine, où, le visage collé au hublot, il s'absorba dans la contemplation de la mer terre-neuvienne, brumeuse, grise, terne et triste comme sa pensée elle-même.

— Brave cœur, murmura doucement le Turkmène.

— Oui, un brave garçon, appuya M. Kozets. Puis se penchant vers Tiennette, Dodekhan reprit en baissant la voix :

— Ce qu'il ne peut pas faire, mademoiselle Tiennette ; nous, ses amis, nous le ferons pour lui.

— Oh ! bien volontiers, s'exclama la pétulante modiste.

Le jeune homme lui sourit :

— Vous aussi êtes une bonne personne... On songera aussi à votre bonheur.

— Mon magasin de modes ?

— Oui... Mais écoutez-moi. Il faut d'abord que notre ami continue à vivre auprès de miss Laura...

— Aïe !... une fois au port, ce sera difficile.

— Attendez donc. Il faut, de plus, qu'il s'attache à elle par les services qu'il lui rendra. Il faut enfin que Topee, lui même, se rende compte de l'inanité de la fortune.

Elle le considéra d'un air absolument déconfit.

— Tout cela est facile, continua-t-il avec un sourire, si, avec votre adresse habituelle, vous faites ce que je vais vous dire.

— Je ferais tout ce que je pourrai, je ne puis pas promettre mieux.

— Et cela suffira.

Dodekhan se tourna vers Kozets.

— Monsieur Kozets, emmenez donc M. Mariole. Il fait un brouillard désagréable... Vous préparerez un punch... Je vous rejoins dans l'instant.

La face du père de Tiennette s'épanouit.

— Excellente idée !

— Allez donc, je vous rejoins...

Les deux ex-agents de police s'éloignèrent, non sans que Kozets se retournât à plusieurs reprises. Était-ce Dodekhan ! Était-ce Tiennette qu'il regardait ?

Il ne jugea pas à propos de l'apprendre à son compagnon, et tous deux disparurent.

Alors, le Turkmène parla d'une voix si faible que la modiste avait peine à l'entendre.

Toutefois, quand il eut fini, elle se frotta les mains avec une satisfaction évidente, et les lèvres distendues par un sourire radieux :

— Ah ! comme cela... ma foi, c'est tout à fait amusant... Je commence de suite ?

— Si vous voulez.

— Bien... Laura... Nelly, Orsato... ça va... mais le chef indien ?

— Ce sera moi.

— Vous ?

— Pourquoi pas. M. Kozets vous suivra, tandis que moi... ce sera plus sûr ainsi. N'avez-vous plus aucune objection ?

— Aucune.

— Alors, je vous laisse...

Il salua gracieusement la modiste et s'en fut retrouver, comme il l'avait promis, Mariole et Kozets, déjà attablés devant un bol de punch préparé selon les règles de l'art.

Libre de ses mouvements, Tiennette murmura :

— Il est drôle... et c'est aussi un brave garçon, bien certainement.

Puis elle promena autour d'elle un regard inquisiteur.

— Où est Laura ? Ah ! la voici.

En effet, emmitouflée dans un ample manteau, la gentille Canadienne se pelotonnait dans un fauteuil à bascule. Le bout du nez rosé par la brise fraîche, ses frisons dorés voletant au vent, elle tenait ses paupières baissées et son visage mutin indiquait le souci.

Elle rêvait.

Si l'on eût pu ouvrir son front, ce qui eût été dommage, on eût lu ainsi qu'en un livre, sur les circonvolutions de son cerveau fantasque, les mots :

— Prince de Tours !

Parfaitement ! Prince, Albert, occupait sa pensée.

— Princesse, murmurait-elle, princesse. Si la traversée était un peu plus longue, je crois bien que je gagnerais le titre d'altesse... Car le prince... je ne sais si je m'abuse... mais je crois que...

Et une rougeur qui, cette fois, n'était pas causée par la bise, donnait à ses joues le ton de pommes d'api.

— Et moi aussi, je crois... Oui, certes, un mariage d'ambition... mais avec un prince qui ne m'est aucunement désagréable... Aucunement... Cela est très doux à constater ; car enfin, s'il est indispensable d'être princesse, il est bon également de rencontrer le bonheur en même temps que la notoriété.

Elle poussa un long soupir.

— Ah ! le bonheur !... C'est Josie Simpson qui disait cela quand elle épousa un simple employé de son oncle : « Le bonheur, c'est comme le cheval ;

« une fois couronné, il est hors de service... » Eh bien, je lui prouverais, à cette impertinente Josie...

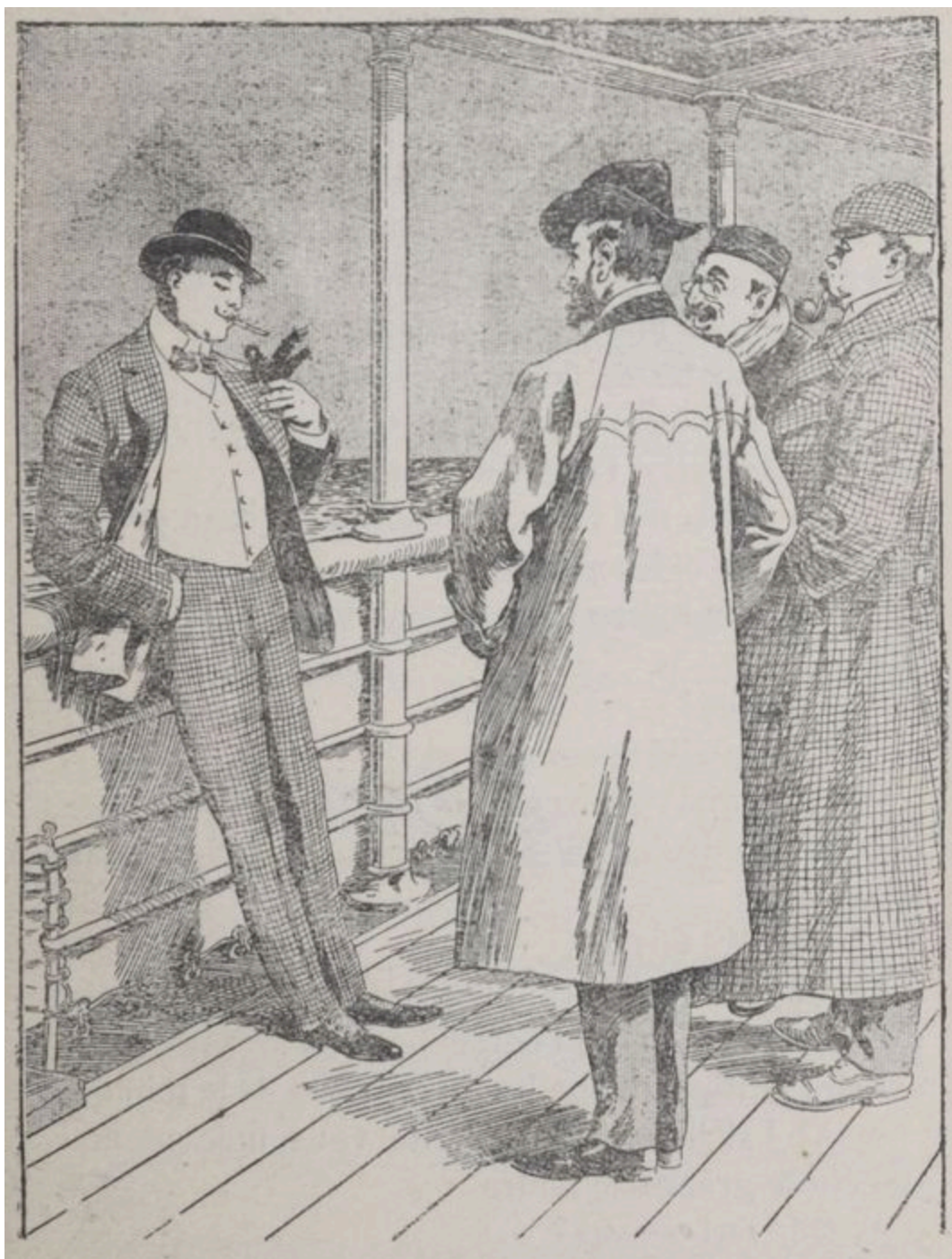
Nouveau soupir.

— Je lui prouverais, si je vivais encore quelque temps le long de ce charmant prince... Oui, seulement, demain la traversée prend fin et je ne puis lui dire :

— Cher prince, je ne sais pas où vous allez, mais mes affaires m'appellent du même côté, je vous accompagne.

— Bonjour, pretty Laura, comment êtes-vous ce jourd'hui ?

Plusieurs personnes à bord avaient remarqué le bijou.



Miss Topee sursauta, brusquement arrachée à son rêve. Elle leva les yeux et reconnut Tiennette. Dès le premier jour, la liberté d'allures de la jeune Américaine avait mis la modiste parfaitement à l'aise.

De plus, Laura, convaincue par son passage rapide à travers la société cosmopolite de Paris, de la mauvaise éducation des jeunes filles françaises, ne s'était aucunement étonnée des locutions bizarres, des gestes gamins, que Mlle Mariole ne réussissait pas toujours à arrêter au passage

Ces fantaisies de tenue même avaient servi d'arguments à miss Topee, dans ses discussions avec la correcte Nelly, sa fille de chambre.

— Eh bien, ma chère, vous êtes rêveuse comme une fleur de crépuscule.

— C'est ce temps gris, sans doute, qui influe sur moi.

— Étrange !

— Que qualifiez-vous ainsi ?

— C'est que vous venez de répéter identiquement ce que m'a déclaré Son Altesse, en se retirant dans sa cabine.

— Ah ! lui aussi.

Et de nouveau les paupières de l'Américaine s'abaissèrent ; ce qui l'empêcha de remarquer le fin sourire voltigeant sur les lèvres roses de la modiste.

— Ah ! si je ne craignais de vous mécontenter, ma chère gracieuse Laura...

— Que feriez-vous ?

— Je vous dirais ce qu'il m'a semblé distinguer...

— A quel sujet ?

— N'insistez pas. Le sujet est trop délicat.

Refuser de parler a, de tout temps, été le meilleur moyen d'exaspérer la curiosité d'un interlocuteur, et surtout d'une interlocutrice.

L'effet se produisit aussitôt.

Laura devint très attentive, et, avec une pointe d'impatience :

— Il me semble que la fille du général comte Mariole peut tout dire à Laura Topee...

— Il vous semble... superficiellement, très chère, fit malicieusement Tiennette.

— Ou bien votre amitié ne serait pas droite et vraie.

— Pardon, elle l'est.

— Alors ?

— Alors, je ne veux pas que vous doutiez de moi ; mais... je tiens à être sûre de votre discrétion.

— Oh ! soyez certaine...

— C'est que, continua l'ouvrière avec un merveilleux aplomb, vous n'êtes pas accoutumée aux embûches des cours... Un mot redit légèrement pourrait avoir les plus funestes conséquences ; pour moi, ce ne serait rien, mais pour mon père, ce valeureux guerrier, qui a consacré une vie de dévouement à son prince légitime.

Dans les yeux de l'Américaine, il y eut de l'admiration...

Embûches des cours, vaillant guerrier, ces expressions ridicules, rendues populaires par des romanciers de pauvre littérature, lui apparaissaient nobles, majestueuses, et, naïve autant que milliardaire, elle se sentait un peu gênée devant des formules aussi pompeuses.

Une fois par hasard, la noblesse enseignait la timidité à la finance, le titre dominait l'argent. Aussi la jeune fille étendit gravement la main, dans la pose attribuée à Guillaume Tell au moment du serment connu.

Et d'une voix qui, vu les circonstances, tremblait quelque peu :

— Je vous jure, chère douce amie de moi, que je clouerais plutôt ma langue sur une plaque de marbre, que de lui permettre de prononcer une parole dangereuse pour vous, petit cœur, ou pour le brave général Mariolle

O force incommensurable de la volonté ! Tiennette écouta cela sans rire. Bien plus, ce fut d'un ton pénétré qu'elle reprit :

— J'ai foi en vous, Laura.

— Vous devez avoir.

— Et je vais vous confier...

Elle marqua une dernière et savante hésitation avant d'achever :

— Une idée qui a germé dans mon esprit.

Puis, se penchant à l'oreille de miss Topee :

— Soyez droite, tout à fait droite, pour me répondre sans détour.

Sans prendre garde au calembour, Laura murmura :

— Vous m'impressionnez ; mais je promets d'être droite.

— Eh bien ! ne pensez-vous pas que M. Albert, — je laisse de côté le prince pour ne considérer que l'homme, — ne trouvez-vous pas qu'il serait un mari agréable ?

— Oh ! clama la jeune fille, un mari tout à fait entièrement délectable.

Cet aveu lâché, elle devint écarlate et s'appliqua les mains sur le visage, geste instinctif et ridicule dont usent les âmes pudiques pour cacher leur rougeur, bien que son premier résultat soit de l'augmenter par l'apposition chaude des paumes sur la figure.

Tiennette passa son bras autour du cou de sa charmante compagne

— La pourpre est une couleur royale, exquise chère ; mais ce n'est pas une raison pour en étendre ainsi sur vos joues.

Puis, câline :

— Donc, vous le trouvez convenable. Eh bien, petit cœur sucré, je crois bien que lui, de son côté...

Les mains de Laura s'écartèrent pour laisser passer un regard anxieux :

— De son côté ? redit-elle, haletante.

— Il me semble qu'il vous considère comme de bonne compagnie, et que, s'il vivait encore quelque temps auprès de vous, il oublierait volontiers ses traditions princières en faveur du cher mignon cœur que vous êtes.

— Il m'épouserait ?

Les mains avaient complètement abandonné la figure de Laura. Toute rose d'émotion, elle regardait avidement son amie.

— Oui, il ferait cela, répondit celle-ci.

Mais miss Topee secoua tristement la tête :

— Demain, le steamer atteindra Québec... Séparation... et alors...

— Séparation, si vous le voulez,

— Comment ! Si je le veux ?

Le corsage de Laura se soulevait avec force sous la poussée de sa respiration haletante.

— Expliquez-vous, chère bonne aimée, car vous me faites entrer dans la mort.

— Je ne suis venue à vous que pour m'expliquer.

Les jeunes filles échangèrent un vigoureux shake-hand, après quoi la modiste reprit :

— Ma chère, le prince va en Amérique surtout pour échapper à de terribles dangers.

— A de terribles dangers, répéta Laura devenue pâle.

— Oui. Le gouvernement le craint et a décidé de le faire assassiner.

Les mains de l'Américaine se joignirent ; ses traits exprimèrent l'épouvante.

— Cela, continua imperturbablement Tiennette, n'aura qu'un temps. Mais je tremble à l'idée de le savoir, par les chemins, exposé à toutes les embûches, à tous les guet-apens.

— Moi aussi, je tremble, et sincèrement la blonde milliardaire.

— Et votre tremblement ne vous donne pas une idée ?

— Pas la moindre.

— Eh bien, moi, j'en ai une.. c'est que dans une maison bien gardée, on se défend mieux contre les surprises que sur la grande route.

Les yeux de Laura dirent l'admiration.

— Ah ! ma chère !... comme cela est vrai !... On voit bien que votre père est un homme expert aux choses de la guerre.

Tiennette se mordit les lèvres pour comprimer une hilarité intempestive.

— Et alors, reprit-elle, j'ai songé que votre père, à vous...

— Mon père

— Pourrait prier Son Altesse d'accepter l'hospitalité dans ses immenses propriétés, sous couleur de chasses, de fêtes, que sais-je ?... Il en tirerait profit et honneur...

Laura eut un cri du cœur.

— Ah ! ma chère âme, vous me sauvez la vie.

— Et vous la sauverez peut-être à Son Altesse. Sans lui rien dire, nous veillerons à sa sûreté.

— Veiller sur lui... Ah ! vous êtes l'oiseau bleu du bonheur !

Dans un élan, Laura noua ses bras autour du cou de Tiennette, l'étouffa à demi en lui appliquant sur les joues des baisers violents ; puis, bondissant sur ses pieds :

— Je cours décider mon père. Cela est tout à fait bien ainsi. Voyez-vous, chère belle, si je me marie, vous serez ma première demoiselle d'honneur, comme si vous étiez ma sœur...

Et un véritable pas de course, l'Américaine gagna l'escalier des cabines, dans lequel elle s'engouffra.

Seule, Tiennette se frotta les mains.

— Et d'une, murmura-t-elle ; maintenant il faut décider Orsato à entrer dans notre jeu... à son insu !

Sur ce, elle se mit en quête de Nelly, la camériste.

Elle la découvrit bientôt parmi les passagers de seconde classe.

La femme de chambre se tenait droite et correcte sur une chaise. Elle se livrait à un travail de tapisserie, sans lever les yeux.

Évidemment, pour la pudique camériste, il était tout à fait impropre de donner à son regard la familiarité du contact avec d'autre bipèdes.

— Bonjour, miss Nelly, fit gracieusement Tiennette.

L'interpellée se leva tout d'une pièce.

— Je salue vous-même, miss générale comtesse. Ce titre baroque était une habitude de la femme de chambre. Pour elle, les enfants devaient

bénéficier des titres de leur père, et il avait été impossible de la décider à ne pas nommer M^{lle} Mariole, générale comtesse.

L'heure n'étant pas aux critiques, Tiennette laissa passer les mots.

— Le besoin de moi se fait-il sentir ? reprit aimablement Nelly.

— Non, non, je voulais seulement vous parler.

— Parler... Cela ne doit pas être, miss générale comtesse, ma condition ne permet pas...

— Oh ! elle permettra, Nelly, car il s'agit de malheurs à éviter, et votre bon cœur fera passer sur l'incorrection.

La malice de la phrase échappa à la suivante, qui flattée dans sa manie de correction, s'empessa de répliquer :

— La charité est la première vertu, en Amérique. Si donc la charité est en jeu, je consentirai à oublier que vous êtes bien au-dessus de moi, et je converserai avec vous en égalité.

— Je vous en remercie.

Sur ce, Tiennette prit une chaise abandonnée par son propriétaire et vint s'asseoir tout près de Nelly.

— Ma chère Nelly, commença-t-elle, vous n'avez pas été sans remarquer que Laura, un peu cavalièrement, a rompu ses fiançailles avec le señor Orsato Cavaragio ?

La soubrette opina modestement de la tête.

— Le señor Orsato en a éprouvé grand'peine...

— Et grande colère aussi, miss générale comtesse.

— Je ne l'ignore pas... Il a même menacé de mort celui en qui il croit voir un rival.

— De mort, cela est exact.

— Mais, fit la modiste d'une voix insinuante, cela serait tout à fait malpropre, inconvenant et scandaleux de tuer pour cette petite Laura.

— J'ai dit mon avis sur ce point au señor, qui m'a fait l'honneur de me le demander.

— Ah ! je suis bien heureuse d'entendre que vous pensez comme moi, Nelly. Je vous tiens pour une personne de grand sens. Votre opinion m'encourage tout à fait.

— Miss générale comtesse éprouvait le désir d'être encouragée ?

— Vivement, Nelly, croyez-le.

— Et en quelle matière, je vous prie ?

— C'est ce que je vais vous confier.

Derechef, le sourire mutin qui, de temps à autre, éclairait le visage railleur de l'ouvrière, passa comme un éclair sur ses lèvres.

— Je crois être certaine, reprit-elle d'un ton sérieux, que master Topee va inviter le prince de Tours à des chasses qu'il compte donner dans ses propriétés de l'Assiniboïa.

Nelly avait tressailli.

— Mauvaise nouvelle, murmura-t-elle.

— C'est ce que je me suis dit.

— Tout à fait mauvaise.

— N'est-ce pas ?

— Orsato...

La fille de chambre se reprit vivement :

— Dans mon trouble, j'oublie les convenances...

— Ne vous excusez pas, Nelly. Je pense que votre beauté, votre éducation vous donneraient le droit de tutoyer les rois.

La femme de chambre s'inclina avec un plaisir évident.

— Vous êtes trop indulgente en vérité... mais je reprends... le señor Orsato frappera sans pitié.

— Et il sera arrêté, emprisonné, jugé, électrocuté comme meurtrier.

— C'est vrai.

Nelly avait pâli. Toute sa personne trahissait un terrible émoi. Avec une imperceptible nuance de raillerie. Tiennette poursuivit :

— Voilà pourquoi je suis venue à vous, ma bonne Nelly. J'estime que pareils bouleversements doivent être évités... et si vous voulez m'aider ?...

— Oh ! avec le plus profond de mon cœur.

— Je vous remercie... d'autant plus que les conseils d'une personne, aussi ferrée sur les convenances, doivent être écoutés avec une faveur que ne rencontreraient pas les appréciations d'une écervelée comme moi.

— Oh ! miss générale comtesse, protesta la camériste, vous calomniez votre personnage.

Mais l'éclat de ses yeux, la satisfaction répandue sur tout son être disaient le contentement extrême qu'elle éprouvait à se voir si justement appréciée par l'amie de sa jeune maîtresse.

— Enfin, disposez de moi. Je serai trop heureuse de contribuer, selon mes faibles moyens, à éviter un malheur.

Était-ce bien la charité qui transformait ainsi la soubrette si gourmée, si raide à l'ordinaire ? Tiennette avait été sans doute fixée sur ce point par

Dodekhan, car elle poursuivit tranquillement :

— Donc, meurtre ; conséquence : électrocution. De nouveau, Nelly frissonna comme feuille à la brise.

— N'est-il pas possible de trouver quelque chose de moins dramatique pour sortir de l'impasse ?

— Oh ! j'espère que vous répondrez par l'affirmative, miss générale comtesse ?

— La question posée ainsi, continua Tiennette d'un ton pénétré, j'ai cherché longtemps...

— Sans trouver ?...

— Ne vous bouleversez pas, charitable Nelly, je crois avoir trouvé...

— Et ce moyen est ?...

— Écoutez-moi. Je dois d'abord vous dire que mon père et moi sommes tout à fait opposés à un mariage comme celui de Son Altesse avec une personne telle que miss Topee.

— Yes... Elle est trop mal élevée, fit Nelly avec une conviction profonde.

Sans sourciller, la modiste reprit :

— Oui, il y a cela d'abord, et puis ensuite autre chose. Son Altesse a des devoirs qu'elle tient de sa race et auxquels elle manquerait en se mésalliant.

Du coup, la fille de chambre ouvrit de grands yeux.

— Nous autres Américaines, avoua-t-elle, nous ne comprenons rien aux susceptibilités de caste des vieux peuples d'Europe. Je ne vois donc pas mésalliance.

— Il importe peu. Le principal est que vous sachiez mon père et moi disposés à tout pour empêcher semblable union.

— En effet, cela suffit.

— Or, il y a trois façons d'empêcher un fiancé d'épouser.

— Trois ?... lesquelles ?

— Lui enlever ou la vie, ou la fortune qu'il convoite, ou la fiancée qu'il a choisie.

Le visage de la camériste s'illumina.

— Que je suis contente de parler avec vous, miss générale comtesse. Vous enseignez des choses très intéressantes. C'est vrai : la vie, la fortune, ou le petit cœur sucré, All right ! Mais le señor Orsato...

— Est trop intelligent pour préférer l'électrocution.

— Oh ! oui, cela est presumable.

— Dès lors, qu'il fasse bonne figure à mauvaise fortune...

— Je ne trouve pas mauvaise fortune de ne pas épouser miss Laura, fit vivement Nelly, qui rougit et demeura toute troublée.

Sans paraître s'apercevoir de cette émotion, la Parisienne continua :

— Mais lui trouve.

— Sans doute, sans doute, bégaya la camériste.

— Alors, rien de plus simple. Il semble prendre son parti de l'aventure. Il disparaît à Québec.

— Oui, il disparaît.

— D'une part, master Topee, étant très occupé par ses réceptions, ne surveille ses affaires que d'un œil... On peut facilement l'attaquer dans son crédit.

— Très bien.

— Nous, dans la place, nous tiendrons le señor au courant de tout ce qui se passera.

— Well !

— Et, en cas d'urgence, nous le mettrons à même d'enlever la jeune miss, pour l'enfermer dans une retraite sûre, jusqu'au jour où elle consentirait à lui accorder sa main, ou bien jusqu'au jour où Son Altesse renoncerait à l'obtenir

Nelly secoua la tête :

— Oh ! cette dernière chose n'est pas bien correcte.

— Non, mais c'est le bonheur du señor.

— Je ne pense pas, miss générale comtesse, que son bonheur soit là.

Cette fois, Tiennette regarda son interlocutrice bien en face, avec une telle insistance que la camériste rougit. Alors lui prenant la main par un geste caressant, la Parisienne murmura :

— Ne vous troublez pas ainsi, Nelly, je pense aussi que si Laura vous ressemblait, cela serait mieux pour le bonheur dont il s'agit.

Et la fille de chambre devenant écarlate :

— Qui vous dit d'ailleurs qu'au cours d'une lutte que nous dirigerions, le señor — il a des yeux magnifiques, donc il doit y voir clair, — ne reconnaîtrait pas une erreur, que des relations... trop peu suivies, expliquent seules ?

Nelly baissait les yeux, ne protestant pas.

Certes le rêve ambitieux, que le microphone téléphotique avait permis à Dodekhan de surprendre à l'Hôtel Monumental, devait avoir acquis en la jeune camériste une force bien grande, pour qu'elle se résignât au silence.

Se taire, c'était avouer.

Tiennette n'abusa pas de la situation. Elle continua d'un ton très naturel :

— Maintenant, ma bonne Nelly, je vous ai dit toute ma pensée. Puis-je compter sur votre concours ?

— Que puis-je dans ma situation ?

— Rapporter notre entretien au señor Cavaragio.

— Cela avec grande joie et grand empressement.

— Allez donc, Nelly ; je n'oublierai jamais que vous vous êtes généreusement associée à moi pour éviter de terribles malheurs.

Les deux femmes se séparèrent.

Nelly considéra Tiennette qui s'éloignait, et assurée que nul n'entendrait sa pensée, elle murmura :

— Voilà une tout à fait grande dame... elle sait apprécier les gens comme il faut.

Cependant Tiennette regagnait l'arrière du steamer. Près de l'entrée du dining room, elle aperçut Laura qui semblait attendre.

Celle-ci lui prit les mains, et la voix tremblante d'émotion joyeuse :

— J'ai décidé papa, murmura-t-elle.

— Parfait !

— Après le déjeuner, il parlera au prince.

— Avec prudence... M. Albert... l'incognito.

— Soyez tranquille.

Et légère, l'Américaine disparut dans la salle à manger.

Comme s'il n'eût attendu que ce mouvement, Dodekhan se montra aussitôt.

Tiennette lui sourit gentiment.

— C'est fait ! M. Topee invitera Albert après le repas, et Nelly catéchisera le sieur Orsato.

— Bien. Trouvez seulement le moyen de glisser à l'oreille de notre ami qu'il redouble de prudence, qu'un poignard est levé sur votre père...

— Enfin, le grand jeu.

— Comme vous le dites, charmante espiègle... Et lui tendant une mignonne gaine de cuir.

— Prenez ceci, mademoiselle Tiennette ; c'est en dehors des conventions ; mais un bijou ne peut jamais faire mal sur une personne attachée à la maison civile d'un prince.

Elle ouvrit curieuse, et demeura éblouie devant une broche formée d'un diamant merveilleux.

Quand elle revint de cette surprise béate et qu'elle voulut remercier le « milord », celui-ci avait disparu.

Prince n'était sorti de sa cabine que pour assister au déjeuner.

Sa tristesse s'accroissait à mesure que le steamer se rapprochait du but du voyage.

A table, il fut distrait, taciturne, sombre.

A part lui, il ressassait sans cesse :

— Dans vingt-quatre heures, je lui dirai adieu... et je ne la verrai plus.

Si bien qu'au moment du « café », Tiennette, suivant les ordres de Dodekhan, étant venue l'inviter à redoubler de prudence à cause d'un poignard menaçant, il haussa les épaules et répondit :

— Ah ! s'il ne menaçait que moi... je ne ferais rien pour le détourner.

Sur quoi, il gagna le pont, et alla s'affaler sur un rocking.

Mais il y était à peine que Topee le rejoignait, le saluait cérémonieusement, et Albert s'étant levé pour répondre à ces politesses, le milliardaire commença :

— Monsieur... Albert... Moi, je suis un gentleman tout rond.

En même temps, à quatre pas du roi du cuivre, Laura, qui faisait escorte à son père, s'affaissa sur un siège et demeura là, les yeux perdus dans le brouillard, cachant son émotion sous un air absorbé.

Prince promena autour de lui un regard égaré.

Un peu en arrière, Mariole appuyait un doigt sur ses lèvres, Tiennette esquissait le geste de se poignarder.

A demi sortis de l'escalier des cabines, la ligne du pont les coupant aux reins, Dodekhan et Kozets se dépensaient en signes compliqués.

Enfin, en regardant bien, masqué à demi par la passerelle, en arrière des cheminées, on eût aperçu Orsato contemplant la scène d'un œil fulgurant, tandis que Nelly, plus digne que jamais, semblait l'exhorter avec animation.

— Monsieur, répéta Topee, je suis un homme tout rond.

— La forme circulaire étant la plus parfaite, je vous en félicite, monsieur, repartit Prince absolument médusé par les signaux de Mariole, de sa fille, de Dodekhan et de Kozets.

Le milliardaire fit entendre un rire sonore :

— Très drôle votre « circulaire »... Le New York Herald paierait le mot cinq dollars ; mais il ne s'agit ni de conférences ni d'ovales... J'ai voulu exprimer que, citoyen libre d'un pays libre, je n'étais point versé dans les subtilités de l'étiquette.

— Le ciel me garde de vous le reprocher ! Tiennette approuva la réponse du geste, et Mariole, sans doute rassuré par la prudence dont le jeune homme faisait preuve, alla rejoindre Dodekhan, Kozets, avec lesquels il disparut dans les entrailles du navire.

Topee s'épanouit de plus en plus.

— Je vous remercie de me parler ainsi, monsieur... Albert, reprit-il d'un ton pénétré, mais avec un visible effort, comme si les mots « monsieur Albert » lui eussent écorché la gorge ; je vous suis on ne peut dire combien reconnaissant de me parler avec cette simplicité...

— Oh ! tout à votre service, monsieur, cela ne mérite vraiment pas d'être remarqué.

Mais le milliardaire tenait à son idée.

— Pardonnez-moi de différer d'opinion là-dessus. Cela vaut... cela vaut même beaucoup. Certes, de la part d'un cowboy de l'Arizona ou d'un Indien Kri du Saskatchewan, la chose serait toute naturelle ; mais de la vôtre, c'est différent. Je suis trop franc pour me taire. Il n'y a pas d'incognito qui puisse m'empêcher de dire mon étonnement, je vais plus loin, mon admiration pour tant de condescendance.

Depuis quelques jours, certes, Prince s'était habitué à des marques de respect inaccoutumées. Seulement, à cette heure, une chose le bouleversait, c'était de voir Tiennette, toujours en arrière de l'Américain, se poignarder du geste, avec l'insistance la plus cruelle.

— Il paraît que je côtoie un danger terrible, se confia-t-il.... Tâchons d'être prudent.

Et fort de cette constatation, il ponctua la phrase de son interlocuteur par une inclination courtoise.

Saluer lui semblait moins dangereux que parler, en vertu de cet axiome médical : Si cela ne fait pas de bien, on peut toujours le prescrire, car cela ne fera pas de mal.

Pour Topee, un peu embarrassé au début de l'entretien, il était maintenant pleinement rassuré.

Et son éloquence s'en ressentit, en ce sens qu'elle zigzagua au milieu des plus invraisemblables circonlocutions.

— On nous juge mal en Europe, nous autres Américains. On nous croit hostiles à tout gouvernement de forme autre que la forme républicaine.

Geste dubitatif de Prince, persistant à ne pas se compromettre.

— Je ne parle pas de vous... Votre remarquable intelligence, votre haute conception des événements...

Prince salua deux fois coup sur coup : une pour intelligence, une pour haute conception.

— Je parle en général.

— C'est un beau grade, marmotta le représentant entre ses dents.

— Vous dites ?

— Rien.

— Ah !

L'exclamation du milliardaire exprimait l'étonnement. Il est bizarre, en effet, qu'une personne parle et ne dise rien. Mais sans doute Ezéchiel se donna à entendre que cette façon de procéder devait constituer une des originalités des maisons princières, car il acheva obséquieusement :

— C'est une large pensée sur laquelle nous sommes tout à fait d'accord.

Et gracieux :

— Malgré tout, je préfère me présenter tel que je suis. Comme cela, il n'y a pas de surprises... Je sais bien que les gens de guerre préconisent la surprise comme un excellent moyen d'abattre l'ennemi dans sa résistance matérielle et morale... Mais moi, je n'apprécie pas les surprises... Il y a à cela deux raisons : la première est que je ne suis pas militaire, la seconde est que je suis civil...

Il allait, il allait, avec cette inconscience de ceux qui ne savent point diriger leur parole, et qui enchaînent au hasard des phrases les unes aux autres, oubliant, dès le début, ce à quoi ils veulent arriver.

Prince, lui, se sentait devenir fou.

Sous l'averse des propos du milliardaire, il cherchait vainement un sens, une proposition, un mot qui le mît sur la trace du danger signalé par Tiennette.

Un coup de poignard, avait dit la jeune fille ; un coup de poignard, répétaient les gestes.

Or, rien n'est agaçant comme le coup de poignard anonyme. Ignorer la main qui doit frapper, la cause qui arme cette main, est un supplice auquel les anciens n'avaient point songé.

— Certes, continuait Ézéchiél qui, en dépit de son nom, se montrait aussi disert que Jérémie, l'illustre et saint inventeur des jérémiades ; certes mon attachement à la république est connu.

— Ah ! ah !

— Mais si j'ai pour elle une tendresse, que je ne craindrai pas de qualifier de passionnée... c'est le seul être du genre féminin pour lequel un homme sérieux, considérable, puisse honorablement avouer une passion... Si donc la république est pour moi une amie chère entre toutes, mon cœur républicain est assez spacieux pour que la royauté y trouve aussi la place d'une amie chère entre toutes.

— Je saisis, interrompit Prince. Vous pratiquez la politique de conciliation.

— Vous avez dit le mot, prince — il se reprit vivement : — monsieur Albert, le mot juste que ma langue ne rencontrait pas, tout émue des sentiments nouveaux que votre présence fait éclore en moi.

— Ma présence ? questionna le jeune homme, comprenant de moins en moins.

— Je l'ai dit et ne m'en dédis pas. J'ajouterai cependant un mot oublié dans l'élan de ma parole... Votre présence... votre très honorable présence.

— En quoi ma présence, s'écria le représentant exaspéré, vous a-t-elle conduit à la politique conciliante ?

— En quoi ?

— Oui, je vous serais reconnaissant de me l'apprendre.

— Vous voulez plaisanter ?

— Je ne plaisante jamais sur des sujets aussi graves, fit Prince d'un ton lugubre qui impressionna l'Américain.

— Oh ! je n'ai pas l'intention de vous forcer, reprit-il humblement. Et même je solliciterai de vous l'autorisation de laisser de côté toutes les préparations oratoires.

— Mais je ne désire que cela ! clama le Français avec un véritable désespoir.

— Vraiment ! Et moi qui craignais d'aller droit au but.

— Vous aviez bien tort !

De fait, malgré la bise, malgré la brume, Albert bouillait littéralement.

— Eh bien ! donc, reprit gaillardement Ézéchiél... dans votre pays, vous êtes une force ; dans le mien, j'en suis une autre.

— Convenu, consentit Prince.

Toute son attention se concentrait en un désir... : comprendre, comprendre enfin.

— Aux États-Unis, on m'appelle le roi du cuivre.

— On a parfaitement raison.

— Je le pense, car je tiens le marché, je fixe le cours, je suis un trust à moi tout seul.

— Mes compliments.

— Inutile, je n'en tire pas vanité. Ce que j'en dis est uniquement pour donner à ma démarche son sens véritable.

— Ah ! gémit le jeune homme qui se tenait à quatre pour ne pas piétiner... Cela lui donne un sens... véritable ou non.

— Véritable, je vous assure...

— Si vous le voulez. Et vous le connaissez, ce sens ?

Le milliardaire eut un léger sursaut... Le prince, remarqué par sa fille, lui apparaissait d'une intelligence médiocre... Jamais il n'était venu à l'idée d'un négociant de lui poser question aussi incongrue :

— Savez-vous ce que vous dites ?

Mais, après tout, il s'en souciait moins que d'un bouton de culotte de Washington, lequel figurait en place d'honneur dans sa collection d'objets d'art... Le personnage, c'était zéro... Le titre, voilà ce qui l'occupait, ce qui occupait sa fille. Donc il reprit :

— Vous riez contre moi, je devine ; le Français est rieur toujours... Pour en revenir au sens de mes paroles... Je suis Topee, de Swift-Current (Assiniboïa), par droit de royauté du cuivre, comme vous êtes, laissez-moi le dire entre nous, prince de Tours.

Ouf ! le jeune homme respire.

On l'appelait prince de Tours ; donc c'était toujours la même affaire dont l'avaient entretenu ses amis.

Il fallait jouer son rôle d'altesse, sous peine d'un poignard. Pourquoi au juste ? Albert n'eût pu bien le dire. Tout cela restait nuageux dans son esprit. La seule chose claire était qu'il semblait indispensable de demeurer prince.

Aussi releva-t-il la tête, en introduisant sa dextre dans son gilet, tandis que sa main gauche se portait derrière ses reins, en cette attitude majestueuse et familière de Napoléon.

En fait de tenue monarchique, emprunter à l'Empereur, aux rois, cela n'a aucune importance.

— Vous me pardonnerez cette incursion dans votre incognito ?
questionna l'Américain.

— Mais oui, mais oui... Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui proteste ?

Enchanté de la tournure de l'entretien, le milliardaire saisit la main de son interlocuteur, la secoua à désarticuler l'épaule du patient, et d'un ton confidentiel :

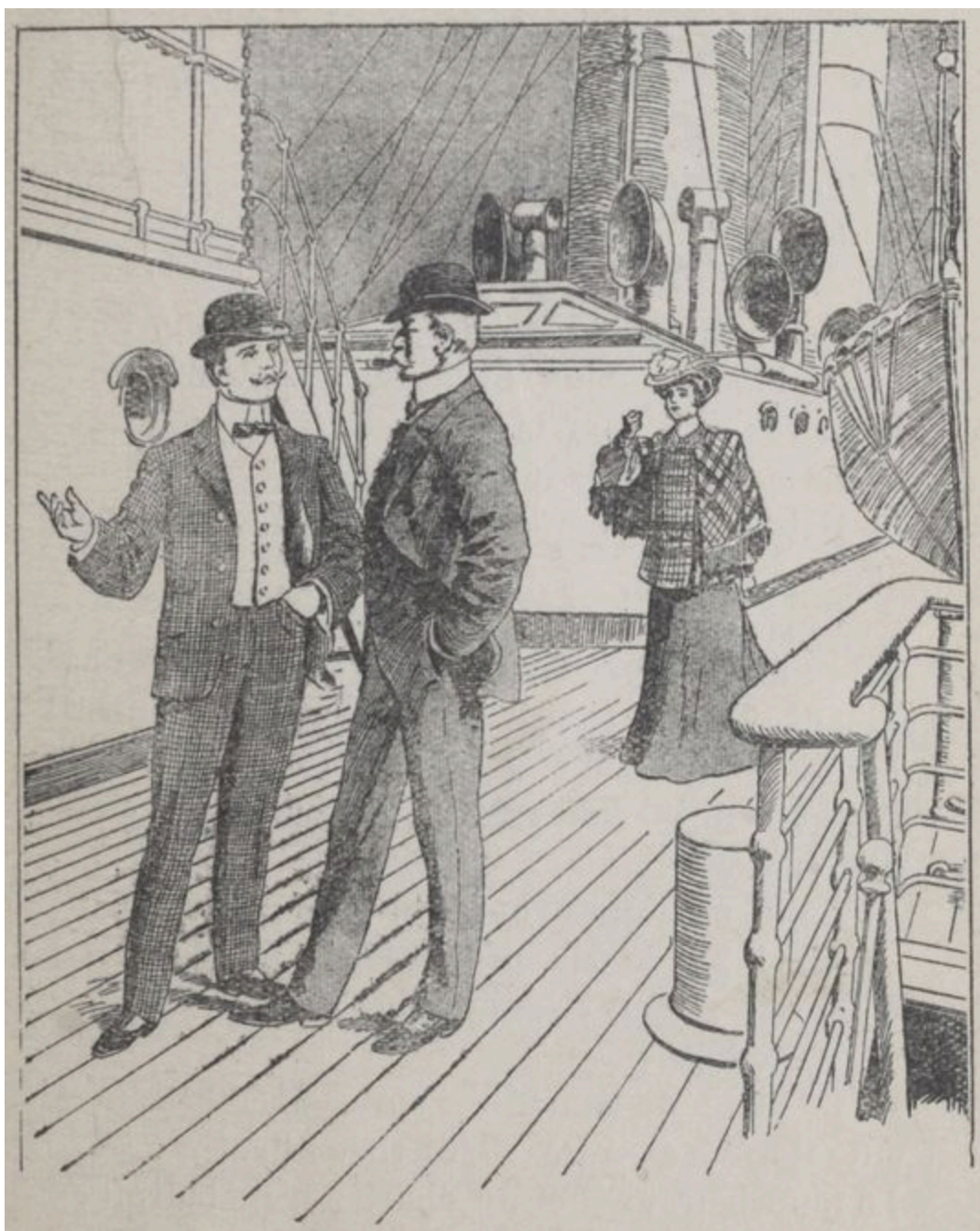
— Vous savez que dans la province d'Assiniboïa (Dominion du Canada), je possède, autour de Swift-Current, une résidence admirable...

— Je l'ignorais, fit courtoisement Albert, mais je ne vous en félicite que davantage.

— Oh ! je m'y ennuie à mourir.

— Alors je retire mes félicitations.

— Gardez-vous en bien, car je viens de trouver le moyen de m'y distraire, et d'utiliser avec plaisir ses inépuisables ressources en chasse, pêche, excursions, etc.



— Trop heureux de rééditer mes compliments.

— Trop pressé, cher monsieur, trop pressé... car le moyen trouvé par moi a besoin de l'approbation d'une autre personne, approbation que je n'ai pas encore.

— Diable ! gronda le Français.

Cet Américain, acceptant et renvoyant ses politesses, l'agaçait.

Il fit cependant effort pour ajouter amicalement :

— Je fais alors des vœux pour qu’il vous l’accorde.

Topee se frotta les mains avec une telle force qu’un épiderme moins coriace en eût été déchiré.

— Si vos vœux sont sincères, j’ai partie gagnée.

— Ils le sont, mais je ne vois pas...

— Mais si puisque ce personnage, c’est vous même.

— Moi ?

Du coup, le représentant de la maison Bonnard et C^{ie}, de Tours, se prit la tête à deux mains. Il lui semblait que son crâne allait éclater. Cette conversation qui lui échappait à chaque instant devenait affolante.

— Enfin, expliquez-vous, fit-il presque rudement.

— Ainsi fais-je. Ma propriété de Swift-Current me plairait, si vous étiez mon hôte.

— Votre hôte ?

— Et celui de ma fille Laura ; avec le général comte Mariole et sa très distinguée fille.

Le monsieur, auquel un charlatan maladroît extirpe une molaire, ne présente pas à la foule une face plus convulsée que celle d’Alberten ce moment.

Non, cela dépassait les bornes.

Se laisser appeler prince sur un bateau, — endroit public en somme, — accepter les politesses des officiers, de l’équipage, le traitement de faveur de la table de première classe... à la rigueur, cela se pouvait excuser : car la Compagnie, indemnisée sur les premières économies du voyageur, il ne resterait de l’aventure qu’une plaisanterie d’un goût plus ou moins douteux.

Continuer sur la terre ferme, dans les hôtels, rues, places et carrefours. Passe encore.

La nécessité de défendre Mariole, Tiennette et lui-même, contre les « meurtriers à gages » lancés à sa poursuite, excusaient ce port fantaisiste d’un titre ronflant.

Mais s’introduire dans le private home d’un monsieur, alors surtout que l’on se sent irrésistiblement entraîné vers sa fille, cela devenait de l’indélicatesse, de l’abus de confiance.

Même pour sauver ses jours, on n’a point le droit d’employer ces moyens vils.

Aussi, détournant les yeux de la silhouette de Tiennette qui, bouleversée par l’hésitation qu’elle devinait chez le jeune homme, ne se bornait plus à

se poignarder par signes menus, mais semblait, tant elle accentuait les gestes, se passer la flèche d'une cathédrale à travers le corps, Albert s'écria :

— Monsieur Topee, il faut que je vous le dise.

— Dites.

— Celui que vous invitez n'est pas prince de Tours, mais Prince, virgule, de Tours !

Un cri étouffé appela l'attention du voyageur en arrière. Il vit Tiennette, les bras au ciel, dans une attitude tragique.

Mais il vit surtout Laura, que la modiste venait de tirer de ses réflexions, en lui déclarant qu'Albert allait refuser l'invitation, il vit Laura tendre vers lui des mains suppliantes.

Et, au même instant, Ezéchiel Topee, peu familiarisé avec les finesses de la ponctuation française, s'écria :

— Prince Virgule... pristi ! Voilà un joli prénom... je conçois que cela vous ennuie que l'on vous appelle Albert... Mais désormais, pour ma fille, pour moi, pour tous, vous serez Virgule, notre cher hôte Virgule.

La supplication muette des jeunes filles, l'erreur de Topee, qui décidément trouvait Virgule de son goût et continuait à se gargariser des trois syllabes, dont une muette, de ce mot... tout cela bouleversa ses idées... Et puis, les yeux de Laura étaient si jolis, si doux... L'honneur commandait au Français de refuser l'abri du toit du Canadien, mais ses lèvres prononcèrent :

— J'accepte avec grand plaisir.

Et le roi du cuivre, extasié, psalmodia :

— Je n'oublierai jamais ce verbe... c'est le plus beau diamant de ma vie... Disposez de moi, j'ai un zèle à vous servir qui a hâte d'être éprouvé.

Un vent de folie passa dans le cerveau du jeune homme.

L'angoisse de ne plus voir Laura, la crainte de perdre Mariole et Tiennette, tout cela farandolait en lui.

Non, il ne pouvait plus s'expliquer... il ne le pouvait pas... l'humanité même le lui défendait.

Mais il pouvait du moins s'avilir, se rapetisser dans l'esprit des Américains... Ceux-ci s'étaient trompés à ses manières distinguées... Il lui suffirait de se montrer voyageur de commerce, représentant de la maison Bonnard et C^{ie}.

Oui, c'était cela... Un ridicule tue, une faiblesse renverse une idole !

Et détournant ses regards de Laura, il demanda au milliardaire :

— De quel vinaigre usez-vous habituellement ?

— Pardon, vous avez dit ?

— De quel vinaigre assaisonnez-vous habituellement votre salade ?

A cette question saugrenue, Topee riposta par un coup d'œil qui exprimait clairement l'inquiétude eu égard à sa raison. Il répliqua cependant de sa voix la plus insinuante :

— Oh ! le meilleur.

— Mais encore ?

— Du vinaigre français, dit vinaigre d'Orléans.

Il souriait, le digne roi du cuivre, mais le sourire se figea sur ses lèvres. Rapide comme l'éclair, la main droite de Prince se plongeait dans les profondeurs d'une de ses poches, d'où elle ressortait presque aussitôt, pressant entre le pouce et l'index le col effilé d'une petite bouteille emplies d'un liquide ambré.

— Voici le seul bon vinaigre du monde.

— Celui-ci ? balbutia Ezéchiel.

— Oui, monsieur, oui, le vinaigre Bonnard et C^{ie}, le vinaigre de Tours !

Un cri racla la gorge de l'Américain.

— De Tours ! Ah ! je comprends, le culte du souvenir, la patrie absente, les glorieux ancêtres, vous retrouvez tout cela dans le vinaigre... et moi qui ne saisisais pas...

Il secoua les mains de Prince, ahuri du résultat inattendu de sa manœuvre...

— Dès l'arrivée à Québec, je câble à Canard et C^{ie}.

— Bonnard et C^{ie}, rectifia le jeune homme.

— Parfaitement, c'est ce que je voulais dire... de m'envoyer... voyons... dix... quinze... non, tenez, mettons cent barriques de vinaigre...

— Pour vous seul, ce sera beaucoup, déclara charitablement l'ami de Mariole.

Mais Topee était lancé.

— Je consommerai tout en votre honneur, et je le recommanderai à mes amis et connaissances.

Puis, empoignant Prince par le bras.

— Mon cher Virgule, maintenant que nous sommes amis, permettez-moi de vous offrir un gin-pippermint-gingember-julep ; le coq du bord le

prépare merveilleusement, et le long de la table, nous causerons des jours heureux que nous allons passer ensemble.

Affolé, emporté dans une brume de rêve, Prince se laissa entraîner, mais en passant devant Laura, il rougit jusqu'aux oreilles.

Une jolie petite voix lui avait lancé d'un accent étouffé :

— Merci ! Oh ! merci !

Le soir, il se coucha nanti d'une violente migraine, inconscient d'avoir consommé trente-sept gin-pippermint-gingember-juleps avec Topee, et d'avoir vendu à l'excellent milliardaire trois mille fûts de vinaigre de Tours.

XIII

LE LAC SULLIVAN

L'Assiniboïa est une province canadienne, qui occupe une superficie sensiblement égale à celle de la France.

Elle est enclavée, à l'est, au nord et à l'ouest, entre les districts du Manitoba, de Saskatchewan et d'Alberta. Au sud, ses limites forment la frontière canadienne et sont mitoyennes avec les provinces du Nord-États-Unis, de Dakota et de Montana.

C'est un pays admirable.

Boisé, largement arrosé, il est l'échelon intermédiaire entre les plaines à céréales du Manitoba et les hautes dénivellations des Montagnes Rocheuses.

Des hauteurs moyennes, des cours d'eau capricieux, des lacs, des forêts, lui constituent une physionomie à la fois sauvage, riante et pittoresque. Et pour brocher sur le tout, en cette contrée où l'invasion des colons n'a pas encore fait disparaître l'aspect primitif du sol, de nombreux Indiens parcourent les territoires de chasse ou le sentier de la guerre.

Ce sont les Kris de la prairie, qui errent plus spécialement dans la région septentrionale, et dont les hardis chasseurs, se lançant à travers les plaines marécageuses où s'égrènent les lacs Caribos, aux Oies, des Bouleaux, de la Plonge, Montrevil, Chandelle, Doré, du Bœuf, Athabasca, Nosi, etc., mènent leur course aventureuse jusqu'aux montagnes lointaines des Ours-Gris et des Caribous, se détachant comme des ailes de la puissante ossature des Montagnes Rocheuses.

Ce sont les Sioux, ces guerriers indomptables, dont les dernières tribus ont trouvé asile sur la terre canadienne, plus hospitalière aux vaincus que les territoires yankees. Les pourtours des lacs Winnipeg et Manitoba constituent leur habitat de prédilection.

Au sud enfin, on rencontre des races abâtardies, ayant renoncé à jamais à la lutte contre la civilisation envahissante : Corbeaux, Piégans, Pieds-Noirs, Gros-Ventres, mènent là une existence misérable.

Domestiques, valets de ferme, ouvriers agricoles, ils travaillent, taciturnes, sombres, résignés, semblant tout le jour attendre l'heure du soir où ils pourront s'abandonner à une hideuse et unique passion : l'eau-de-feu !

L'eau-de-feu, que par euphémisme nous avons appelée l'eau-de-vie, a en effet amené la ruine morale des vaillants hommes rouges dont le cri de guerre éveillait autrefois les échos de la prairie. Aujourd'hui, elle achève son œuvre destructive en conduisant à la phtisie les derniers survivants d'une race qui fut grande.

Or, un mois environ après l'arrivée du Canadian en vue de la côte du Dominion, une animation inaccoutumée se produisait à la scierie de Snoll-Gate, sise dans l'isthme resserré en la rive orientale du lac Sullivan et le gouffre d'où jaillit, impétueuse, la rivière Saskatchewan du Sud, laquelle se fond, à six cents mètres de là, avec sa sœur du Nord, pour aller se perdre de compagnie dans le lac Winnipeg.

L'horizon, à quelques centaines de mètres de la scierie, était borné par la masse sombre de la forêt canadienne, qui s'étend sur une longueur d'environ six cents lieues, avec une profondeur moyenne de quatre à cinq cents kilomètres, et constituerait pour le Canada une réserve inépuisable, si nous n'étions pas à une époque où l'homme a réussi à transmuier le bois en papier, à métamorphoser les forêts en journaux quotidiens.

Des piles de bois grossièrement équarri en solives, des troncs hâtivement écorcés, des baraquements rustiques, sans portes ni fenêtres, un hall central où haletait une machine à vapeur, où gémissait une scie circulaire, telle était l'installation rudimentaire de l'établissement industriel de Snoll-Gate.

A quoi bon, d'ailleurs, faire plus de frais ? La scierie canadienne, avant toute chose, doit être facilement transportable. On la dresse près d'une rivière d'un débit assez abondant pour permettre le flottage des bois préparés.

On abat la forêt sur une profondeur de cent à cent cinquante mètres seulement, afin d'éviter les frais de charroi. Puis on se reporte un peu plus loin vers l'orient ou l'occident. En quarante-huit heures, baraquements, moteur, sont remis en place et l'on recommence.

Évidemment, ce mode d'exploitation aboutirait, dans un avenir prochain, à la ruine forestière d'un des pays les plus heureusement dotés du monde sous ce rapport. Mais le gouvernement du Canada est prévoyant, et il se

préoccupe à cette heure de réglementer les coupes, de façon à sauvegarder l'une des principales richesses du territoire.

Ce jour-là, le propriétaire de la scierie était présent. On juge de l'entrain, encore que ce personnage parût s'intéresser médiocrement aux résultats de l'opération.

Possesseur d'immenses domaines dans l'Extrême-Sud des États-Unis, vers les frontières mexicaines, il avait acheté la concession de trois ou quatre cents lieues carrées de forêts l'année précédente, avait expédié l'outillage, les baraquements démontables, un directeur, des contremaîtres, le tout sans daigner venir lui-même. L'état-major, enrôlé par lui, avait embauché des travailleurs et, depuis, l'usine fonctionnait régulièrement au profit du maître invisible, — c'est ainsi que les ouvriers désignaient le patron.

C'avait donc été une véritable révolution lorsqu'on avait appris que l'invisible se décidait à se montrer. Jusqu'à la dernière minute avant son arrivée, les sceptiques avaient parié que c'était un bruit dénué de toute garantie.

Mais ils avaient dû se rendre à la réalité.

Le propriétaire était arrivé à cheval, escorté d'une vingtaine d'Indiens Kris.

Il avait parcouru les chantiers, s'était enquis des trains de bois prêts à être mis en flottage. Puis il avait annoncé qu'il allait tenter une expérience.

Jusque-là, de même que chez tous les autres industriels du pays, les directeurs de l'usine faisaient amener le bois sur la rive de la Saskatchewan.

Là, on les assemblait en radeau aussi solidement que possible ; puis, les hautes eaux venues, on les abandonnait au courant, la propriété en étant assurée simplement par un signe de reconnaissance gravé au fer rouge sur les troncs.

Bien que des services de réception et de tri fussent installés à frais communs par les scieurs en divers points du parcours, on comprendra qu'il se produisait des pertes inévitables. Tantôt un train de bois, se disloquant, éparpillait au hasard les solives qui le composaient. Tantôt, un train tout entier disparaissait. Il était allé s'échouer dans une anse, à un coude brusque de la rivière, et il pourrissait là, introuvable, à moins que les chasseurs, rouges, blancs, ou bois-brûlés, ou même quelque fermier des environs, ne le dépeçassent peu à peu pour l'utiliser comme bois de chauffage.

Le patron invisible allait tenter, à l'image de ce qui se fait en Europe, de faire accompagner la « flottée » par un équipage, et, afin de ne pas distraire des travailleurs de l'exploitation, il avait engagé un parti d'Indiens Kris, particulièrement aptes à ce labeur.

En ajoutant que le maître avait nom Orsato Cavaragio, qu'il devait tenir à être propriétaire au Canada, uniquement pour avoir une occasion de passer fréquemment à Swift-Current, où son ami, Ezéchiel Topee, et la toute charmante Laura avaient une luxueuse propriété, on connaîtra à fond le personnage, devenu scieur par désir de fiançailles avec l'une des plus riches héritières du globe.

Son inspection terminée, ses plans exposés à son directeur, Orsato avait manifesté la volonté de se reposer.

Une tente lui avait été dressée à quelque distance sur la rive du lac Sullivan, dans l'eau bleue duquel se miraient les falaises verdoyantes qui l'emprisonnent. Les hêtres, trembles, bouleaux, ces inséparables compagnons de la forêt canadienne, bruissaient doucement sous l'effort d'un vent léger.

A la surface du lac, des échassiers, des bandes d'oies sauvages, apparaissaient. Parfois, sur la rive, craintif, défiant, l'œil et l'oreille au guet, un caribou (cerf-élan) se montrait, venant boire tout en surveillant les alentours.

Le cri strident d'un aigle semblait, par instants, déchirer le ciel, et tout au loin, à peine perceptible, on discernait le battement régulier des castors tassant leur digue.

Sans doute quelques-uns de ces animaux, bâtisseurs hydrauliques, étaient-ils réfugiés dans l'un des innombrables ruisseaux qui, du fond de chaque anse, de chaque fente de rocher, venaient se perdre dans le lac, lui donnant un collier de ruisselets, de cascates, frangés d'argent.

Les yeux mi-clos, seul suivant son désir, Orsato rêvait. Mais ce n'était pas l'admirable paysage étalé devant lui, ce n'était point la mystérieuse tranquillité de la forêt américaine qui absorbait sa pensée.

— Nelly a raison, murmurait-il... Cette servante est d'aussi bon conseil qu'une señora... ; plus qu'une señora, car les señoras, généralement, n'ont pas plus de cervelle qu'une Xucana des Terrascalientes. (La xucana est un oiseau de la famille des perruches, que l'on rencontre dans les terres chaudes du Mexique.)

Comme on le voit, Orsato n'était rien moins qu'aimable.

— Oui, reprit-il, tuer l'homme, cela ne conduit qu'au mariage avec l'appareil électrocuteur de Dinay, de Boston. Un pauvre diable se venge comme cela, mais un homme de ma valeur ne saurait employer pareil procédé... C'est trop grossier et trop naïf, comme dit Nelly.

C'est étonnant comme cette fille a du jugement... Et avec cela, de l'instruction, une tenue comme aucune de nos milliardaires n'en possède. Dans un salon, si je n'étais prévenu, je croirais qu'elle est miss Topee et que miss Topee est la fille de chambre.

Il haussa les épaules.

— Il ne s'agit pas de cela... Il s'agit seulement d'empêcher le mariage de ce godelureau de prince Virgule avec les millions de Laura. Pour vaincre, il faut ruiner le père ; cela se fera, car cette chère Nelly m'en donne les moyens... Mais cela ne suffit pas... ; je ne suis pas une bête et j'ai bien vu dans les yeux de ce stupide prince que Laura lui plaisait beaucoup... Donc, il faut aussi lui enlever la jeune fille... Oh ! Nelly n'était pas de cet avis.... je le sais bien... ; elle disait que pareille action est tout à fait incorrecte ; je n'en disconviens pas... Seulement, seulement, si j'ai dit comme elle, pour ne pas être querellé, j'agirai toutefois comme si elle n'avait pas parlé.

D'abord je trouve cela drôle, beaucoup plus drôle que tuer ce ridicule prince... Pas correct, soit, mais on ne tue personne et l'on n'est pas passible de l'électrocution. J'ai été véritablement touché de l'émotion de cette digne Nelly quand elle me parlait de cette mort électrique. Vous, mourir comme un meurtrier, señor ; vous un si aimable cavalier, vous le plus parfait hidalgo... Hidalgo, elle l'a dit, hidalgo !... Je ne suis pas de la haute noblesse... ni de la petite non plus... car, lorsque je suis seul, je puis bien m'avouer que je suis un sang-mêlé, un simple métis... Mais c'est égal, qu'une personne aussi sérieuse, aussi observatrice, ait pu me prendre pour un hidalgo... ; cela m'a flatté, il n'y a pas à dire.

C'est égal... j'ai eu une chance de rencontrer Nelly. Sans ses conseils, j'aurais écouté l'ardeur de mon caractère et... — je suis toujours seul, rien ne m'empêche d'être franc, — j'aurais fait de grosses sottises.

C'est à elle que je devrai d'arriver à mon but... presque honorablement.

Il hocha gravement la tête :

— Maintenant, il est juste de le mentionner, Nelly est une fille de chambre unique. Port de tête, allure, esprit, elle a tout d'une reine. Sa situation est évidemment une erreur de la nature... Cela donne raison à la légende des Séminoles catholiques de l'Arizona.

Pour expliquer la naissance des hommes, ils prétendent que le Tout-Puissant met les âmes en tas dans une sorte d'arrosoir, qu'il déverse ensuite sur la terre.

Les âmes filent par les trous de la pomme, tombent en pluie, et sont gobées par les corps qui se trouvent aux environs.

Assurément, quand tomba l'âme de Nelly, une reine et une pauvrese devaient se trouver côte à côte, de sorte qu'elles se trompèrent : la pauvrese respira l'âme destinée à la reine, et celle-ci avala celle de la misérable. Je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer la supériorité indiscutable de cette jeune fille.

Il se mit sur son séant.

— Voyons... les trains de bois partiront demain... Il faut que je parle encore à ce diable d'Indien.

Il saisit un sifflet d'or, accroché en breloques à une lourde chaîne brimbalant sur sa poitrine, et en tira un son aigu, prolongé.

— Flèche de Fer est un gaillard renommé par son audace et sa ruse... je ne pouvais pas trouver d'auxiliaire meilleur... C'est encore cette bonne Nelly qui me l'a indiqué.

Il se tut.

L'Indien était devant lui.

Sans qu'Orsato eût perçu le moindre bruit, le Peau-Rouge l'avait rejoint, obéissant à son appel. Et maintenant, dans une attitude modeste et fière, sanglé dans la blouse de chasse aux franges multicolores, le pantalon de peau serré dans des molletières de drap, une simple plume d'aigle, fichée dans ses cheveux longs et noirs, rappelant qu'il était Indien et chef, le Kri se tenait immobile, attendant que celui qui l'avait engagé voulût bien lui adresser la parole.

— J'ai appelé Flèche de Fer, commença Orsato.

— Flèche de Fer a entendu et il est accouru, car s'il est un grand chef, il a promis d'être, durant trois lunes, un simple guerrier par rapport à toi.

— J'ai foi en la parole du Kri que tous ses congénèrent admirent.

Une lueur orgueilleuse passa dans l'œil de l'Indien.

— Si tu as foi maintenant, que diras-tu plus tard ?

— Plus tard, je demanderai à Flèche de Fer d'être mon ami.

Le Kri s'inclina sans répondre.

Était ce modestie ?... Le seigneur blanc lui apparaissait-il mettre ses services à un trop haut prix ?

Était-ce dédain ? Le représentant d'une race, qui s'est fondue avec les colons français du Canada, mais est restée hostile aux éléments venus des États-Unis, le Peau-Rouge estimait-il l'amitié impossible entre lui et son interlocuteur ?

Mystère !

Orsato, naturellement, interpréta ce silence dans le sens le plus favorable, et reprit :

— Flèche de Fer quittera Snoll-Gate demain.

— A l'heure où l'oiseau moqueur fait entendre ses premiers gazouillements.

— Il sait ce qu'il a à faire.

— Un chef n'a besoin que d'entendre une parole et il a compris.

— J'en suis sûr, ce n'est pas par défiance, mais pour me donner la tranquillité, que je prie le chef de me répéter ses instructions.

Un sourire détendit les lèvres de l'Indien, rapide et silencieux comme l'éclair entr'ouvrant la nuée d'orage.

— Flèche de Fer est ton engagé. Il n'a qu'à obéir.

— Chef, dis-moi ce que tu comptes faire ?

— Je prendrai place avec mes guerriers sur les radeaux de la flottée.

— Bien.

— Nous les dirigerons à travers les méandres, passes, rapides de la Saskatchewan, jusqu'à son confluent avec la rivière du Chapeau du médecin. Là nous aborderons, détruirons les radeaux, dont les débris seront semés dans les bois épais qui bordent les cours d'eau en ce point.

— C'est cela même, chef.

— Après quoi, à travers les futaies, nous gagnerons l'endroit appelé Désastre-Rocks.

— A huit milles de Swift-Current.

— A huit milles, et nous attendrons la jeune fille désignée par le chef que nous avons accepté pour trois lunes.

Orsato secoua la main de l'homme rouge :

— Et ce chef, mon garçon, donnera à ses amis indiens plus de métal jaune et d'eau-de-feu qu'il ne leur en a promis.

Flèche de Fer accepta politesses et promesses sans se départir de son calme.

— Un conseil cependant, fit-il de sa voix gutturale.

— Le conseil d'un chef avisé est toujours le bienvenu.

— Que mon frère blanc se hâte, car le Grand Esprit soufflera la mousse blanche de bonne heure.

— Que veux-tu dire ?

— Ceci... les oies sauvages sont déjà formées en troupes, ce qui indique que l'hiver sera précoce. Quand les migrateurs font leurs premiers préparatifs de départ, c'est que la neige et les âpres vents d'hiver arriveront bientôt.

Orsato inclina la tête d'un air convaincu.

— Prompt au combat, sage au conseil, tel est mon frère rouge. Qu'il parte demain, ainsi qu'il est convenu.

Un silence suivit.

Enfin, l'Indien murmura :

— Mon frère blanc n'a-t-il plus rien à me dire ?

— Plus rien, chef, plus rien.

— Alors, je retourne auprès de mes guerriers. Les hommes sont comme les caribous, descendant du Nord pendant l'hiver. Ils choisissent un guide, le suivent fidèlement partout, mais il faut qu'ils le voient sans cesse à leur tête... Le chasseur qui abat le guide peut s'emparer de tout le troupeau.

— Allez, allez, chef... je m'en rapporte entièrement à vous.

Et tandis que Flèche de Fer s'éloignait d'un pas élastique et allongé, Orsato reprenait son monologue intérieur :

— Étranges serviteurs que ces Kris... mais bah ! qui veut la fin veut les moyens... Laura en mon pouvoir, je verse à ces hommes la rémunération convenue ; ils retournent dans leurs territoires marécageux et il ne reste plus de traces de mes agissements... Oui, oui, cela est pour le mieux... Là encore, les bons conseils de Nelly ne m'auront pas été inutiles... Oh ! je ferai sa fortune à cette digne Nelly !

Cependant l'Indien rejoignait le campement des Kris, établi au fond d'une petite anse sablonneuse sur la rive de la Saskatchewan sud.

Rivière bizarre que celle-là.

Elle a la teinte verte d'une dissolution de sels de cuivre, et pourtant l'analyse la plus sérieuse n'y révèle aucune trace cuprifère.

Cette eau est savoureuse, elle a un goût exquis et est toujours fraîche, quelle que soit la température ambiante.

Enfin, chose appréciable en ces pays très arrosés, où les chaleurs estivales font éclore des myriades de maringouins, de moustiques affamés, les rives de la Saskatchewan sud sont absolument dépourvues d'insectes.

La science n'a encore pu déterminer à quelles circonstances ce curieux cours d'eau doit ces propriétés remarquables, qu'il conserve sur tout son parcours, soit plus de huit cents kilomètres.

Les Indiens, avec la paresse qui les caractérise en dehors des heures d'action, dormaient pour la plupart, à l'ombre de blacktrees (sorte d'épine noir au bois résistant).

Enveloppés dans leurs couvertures de feutre grisâtre, leurs traits énergiques striés de trois touches d'ocre jaune indiquant les tendances pacifiques des travailleurs, comme l'ocre rouge alternant avec filets bleus décèle le chasseur ou le guerrier sur la piste d'un ennemi, ils offraient l'image de statues de bronze.

Près d'un feu sur lequel était suspendue une marmite, deux veillaient.

Ceux-là avaient établi leur foyer à l'écart, sur une légère extumescence du sol entièrement dénudée. A l'approche de leur chef Flèche de Fer, tous deux dressèrent la tête et sur un geste impératif de celui-ci, le plus jeune se leva et le suivit à l'écart.

On eût dit que le Peau-Rouge voulait se mettre à l'abri des écouteurs indiscrets. Aussi, dès qu'il eut été rejoint par l'Indien, fut-ce d'une voix à peine perceptible qu'il prononça :

— Nous partons demain, monsieur Kozets.

L'autre tressaillit :

— Tant mieux, seigneur Dodekhan, car je ne vous cacherai pas que ce jeu de l'Indien...

— Vous ennue, monsieur Kozets ?

— Non... mon service est trop largement payé pour m'ennuyer jamais ; cependant..

— Vous ne serez pas fâché de retourner chez master Topee, à Swift-Current...

— Je l'avoue.

— Et d'y retrouver une certaine générale comtesse, modiste de son état...

L'agent russe eut un geste de protestation.

— Seigneur Dodekhan, croyez bien...

Le pseudo-chef indien se prit à sourire :

— Je crois ce que je dis, monsieur Kozets... après tout je ne vois aucun mal à ce que vous recherchiez la compagnie d'une charmante et brave petite Parisienne... Mais, laissons cela... Le chariot que nous avons acheté à Montréal ?...

— Est garé près du lagon Ochirna, à mi-chemin de Swift-Current...

— Et de Désastre-Rocks.

— Oui.

— Bien. Il faut qu'il soit prêt à rouler au premier signal.

— Il le sera.

— Et qu'il soit muni...

— Tout est au complet, seigneur Dodekhan. Vous m'aviez donné la liste, et j'ai tout emmagasiné dans le véhicule.

— Nelly ne s'est doutée de rien.

— De rien... J'avais mis M^{lle} Tiennette dans la confidence... Ah ! voyez-vous... elle a une confiance en vous.

— Justifiée, monsieur Kozets.

— Oh ! je suis absolument de cet avis.

Cette fois, l'ancien détenu d'Aousa se laissa aller à rire franchement.

— Quand nous retournerons à Sakhaline, monsieur Kozets, si vous persévérez dans ces sentiments, vous n'aurez plus qu'à enfermer le général Labianov dans un silo, et à me donner sa place au palais du gouvernement.

Kozets rit également.

— Ma foi, seigneur... je ne sais si j'irais jusque-là, mais à coup sûr, si l'on m'ordonnait de vous arrêter, je crois que je vous fournirais les moyens de vous échapper. Bien que — ajouta-t-il après un silence — je pense que vous vous échapperiez sans mon concours.

— Oh ! vous me flattez...

— Non, non, je réfléchis... La façon dont vous avez agi à Sakhaline... Tout cela démontre que vous êtes autre que vous ne le paraissez.

— Pardon, vous me présentez une charade.

Le Russe secoua la tête :

— Dame ! ce n'est pas facile à exprimer... Enfin, voilà. Vous êtes bien venu à Aousa pour voir la

Française ; vous vous employez à présent à enrichir son fils par un beau mariage, tout cela est parfait... Seulement cela n'explique pas votre influence sur une foule de gens et de choses... Non, les moyens seraient disproportionnés avec le but à atteindre... Or, quand une association se crée, quand elle délègue à l'un de ces membres un pouvoir tel que celui que vous avez montré, c'est que le résultat à obtenir est de même valeur. La conclusion doit justifier l'effort... Vous saisissez... Par suite, à mon avis, vous poursuivez à cette heure la réalisation d'une chose, peu importante par

rapport à celle que vous visez... c'est un à-côté sentimental... Mais l'œuvre réelle, vous la cachez.

Dodekhan frappa amicalement sur l'épaule de son interlocuteur.

— Pas mal, monsieur Kozets, pas mal... En vous entendant raisonner, je me félicite de vous avoir attaché à mon entreprise.

Et comme le policier russe s'inclinait :

— La vérité se fait jour à un moment donné. En attendant, reposons-nous pour être dispos demain, afin d'accompagner le train de bois du señor Orsato ; ce train de bois qui n'arrivera jamais à destination.

XIV

L'OURS BRUN

— Mon cher Virgule, venez donc voir la serre, je vous prie.

— M. le prince Virgule a dit que ce serait mieux ainsi.

— Consultez le prince ; Virgule sait tout.

La propriété de Swift-Current retentissait ainsi tout le jour de ce nom de Virgule, fréquent en ponctuation ; mais que l'on chercherait vainement parmi les saints du calendrier.

Prince était devenu l'arbitre des élégances de Swift-Current.

Ézéchiél, Laura, Nelly, majordome, laquais, jardiniers, personne ne se fût permis la moindre modification sans consulter le prince.

Lui seul avait du goût.

Lui seul savait ce qui se faisait dans le meilleur monde.

Dire que cela l'amuse serait exagéré.

A vingt reprises il avait confié à Mariole, à Tiennette, son ennui de jouer un rôle pareil, sa répugnance à continuer,

Mais à présent il était faible, car sa tendresse pour Laura avait grandi, en raison directe du temps consacré à la contempler.

Oh ! cette tendresse !

A bord du Canadian, ce n'était qu'une étincelle brillant sous la cendre ; à présent, c'était un incendie que toutes les pompes du monde eussent été impuissantes à éteindre !

Et Tiennette qui s'en rendait bien compte, répondait invariablement aux récriminations du jeune homme :

— La question n'est pas là.

— Où est-elle donc ?

— Ici. Miss Laura vous plaît-elle, oui ou non !

— Oui, mille fois oui, seulement sa fortune...

— Seriez-vous heureux de l'avoir pour femme ?

— Cent mille fois oui, mais c'est impossible ; le jour où je lui dirai que je ne suis pas prince...

— Béniriez-vous celui qui rendrait votre bonheur impossible ?

— Un million de fois non... je l'étranglerais.

— Alors gardez le silence, pour ne pas être astreint à vous étrangler vous-même.

Le moyen de répondre à cela.

Évidemment... s'il avouait la supercherie où l'avaient jeté les circonstances, bien indépendantes de sa volonté, il ne se faisait aucune illusion, ses hôtes seraient blessés et cesseraient de le considérer comme un monsieur d'une essence particulièrement vénérable.

Oui, mais enfin, cette situation douteuse ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Voilà ce qu'il exprimait, un matin, devant ses amis. Kozets, Mariole et Tiennette, qu'il avait rejoints sur une terrasse, bordée d'un balcon de marbre, du haut de laquelle on apercevait, à perte de vue, les champs, près, bois de la propriété.

L'agent russe, revenu à Swift-Current, après un voyage de peu de durée durant lequel il avait suivi Dodekhan au lac Sullivan, écoutait avec un vague sourire.

— Écoutez, expliqua Tiennette, je suis très amie de Laura.

— Oui persifla Prince, comme générale comtesse !...

— Je vous l'accorde ; mais sous ce titre baroque, j'obtiens toute sa confiance. Or, elle ne parle que de vous.

— De moi, ma chère Tiennette, vous plaisantez...

— Je ne plaisante jamais aux dépens des autres... Mais je continue. Vous occupez toute sa pensée ; peu à peu, le prince passe au second plan. Le moment n'est pas éloigné où M. Albert sera si bien ancré dans son affection, que le prince pourra disparaître tout à fait. Et tenez, pas plus tard qu'hier, ne me disait-elle pas :

— Ah ! je regrette le temps où je l'appelais M. Albert,... c'était plus gentil... Ça me gênera toujours de prononcer : Prince Virgule... Et puis, quand nous avons du monde, je ne puis plus l'approcher. On l'assiège, on se l'arrache.

J'ai mis à profit l'occasion pour répondre :

— Ah ! dame ! les princes, c'est toujours comme cela. Une princesse est bien moins heureuse en ménage qu'une bourgeoise aisée. Celle-ci a son mari à elle, pour elle... Une princesse a un mari comme elle a des diamants... Cela fait partie de sa parure quand elle va en soirée, et c'est tout.

— Oh ! fit-elle, vous semblez bien désillusionnée sur les cours.

— Je les juge après les avoir vues.

— Vous avez une audace ! murmura le jeune homme pensif, tandis que Mariole considérait sa fille avec orgueil.

— Et, reprit cette dernière, Laura est restée rêveuse, puis elle a balbutié tout bas : — Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je suis ennuyée.

— Alors, reprit Albert, vous me conseillez d'attendre.

— Certes.

— Mais c'est terrible d'attendre comme cela... Ce satané Topee, qui recommande mon vinaigre à tous ses amis..., et Dieu sait s'il en a... le vinaigre de Tours, vinaigre de famille, le vinaigre princier. J'ai fait six cent mille hectolitres de vinaigre... Bonnard et C^{ie} ne peuvent plus fournir.

— Eh bien ! tant mieux.

— Non, non, le bien mal acquis ne réjouit pas. J'ai tout ce vinaigre sur la conscience.

Tiennette eut un éclat de rire moqueur.

— Ah bien ! je n'ai pas les chapeaux sur la conscience, moi.

— Oh ! les chapeaux...

— Mais c'est comme vous, on se les arrache. J'ai raconté qu'en France, maintenant, dans les familles les plus aristocratiques, les jeunes filles apprenaient un métier.

— Qu'est-ce que vous avez appris ? m'a-t-on dit.

— L'état de modiste.

— De modiste, vous, une générale comtesse ?

— Moi-même, je fais tous mes chapeaux moi-même.

Ç'a été un concert d'admiration, avec beaucoup de doutes dessous. Les femmes de tous les pays connaissent cela, la jeune fille à marier qui fait ses robes, ses chapeaux, et qui, sitôt qu'elle a trouvé époux, ne sait plus rien faire du tout.

Bref, j'ai offert de prouver.

— Je ferai des chapeaux pour qui en désirera ; seulement on les paiera, et cher, mes pauvres en profiteront.

Résultat : en six semaines, je me suis bien fait trente mille francs, sur lesquels il y a vingt mille de bénéfices nets... Eh bien ! je vous assure, monsieur Prince, que je n'ai pas le moindre remords.

— Oh ! vous, repartit le jeune homme souriant malgré lui, je parierais même que tout cela vous amuse énormément.

— Pariez, vous gagnerez.

Mais une fanfare de cors de chasse retentit à peu de distance.

— L'appel !

— Où allons-nous aujourd'hui demanda Tiennette.

— En un endroit nommé Désastre-Rocks.

— Vilain nom.

— Il paraît que les premiers colons du pays y périrent sous la neige. C'est un cirque rocheux, m'a raconté Topee, assez imposant en cette saison, mais qui l'hiver, on ne sait trop pourquoi, se remplit entièrement de neige, la catastrophe s'est produite ainsi : établissement du campement à la surface supérieure. La couche glacée a cédé, et les malheureux se sont enfoncés dans quinze mètres de neige d'où ils n'ont pu sortir.

— Brr ! elle me glace, votre histoire.

— Il paraît que des gens nous précèdent avec un lunch des plus réchauffants... Du reste, on chassera en route, et notre hôte m'a promis, non pas du sanglier, cette espèce n'existe pas ici, mais du cochon sauvage.

— Oh ! fi... triste gibier, cela ne peut courir, des gros porcs roses...

— Qui vous parle de cela ? Le cochon sauvage est de la taille d'un renard, ses soies rudes sont d'un ton noir fauve. Il n'a pas de boutoirs, mais des canines très développées avec lesquelles il se défend fort bien. La chasse ne laisse pas que de présenter certains dangers, parce que ces quadrupèdes vivent souvent en troupes nombreuses qui foncent sur l'ennemi.

On a vu au Mexique et dans le Sud-Amérique, des jaguars mis à mort par les pécaris, qui sont à peu près les mêmes animaux que les cochons sauvages des terres septentrionales.

— Enfin, railla l'incorrigible Tiennette, ce qui me rassure, c'est que vous serez à cheval, et que les cochons sauvages auraient beau vous prier de descendre, vous n'en feriez rien !

— Ne dites pas cela, vous me porteriez malheur. J'en descendrais sans le vouloir.

Il fallait voir de quel air piteux Albert prononçait cela.

Mariole leva les bras, les abaissa et enfin :

— Tout le monde vous trouve excellent cavalier.

— Parce que je suis le prince Virgule... Un prince fait tout mieux que les autres... Au Canada, par bonheur, où l'on rencontre de bons chevaux de trait et surtout des mulets et des ânes, le cheval de selle est parfaitement inférieur... Cela me va, moi qui n'ai jamais monté, et pas souvent, que de

bonnes haridelles de manège... Ainsi, Topee a mis à ma disposition une bête charmante, régulière, une vraie mécanique... seulement elle a la bouche d'un dur... le caractère aussi, probablement... Quand je l'invite, par une pression timide des rênes, à aller d'un côté, mon damné coursier s'en va régulièrement de l'autre...

Tiennette riait follement :

— Voilà qui est fâcheux pour votre réputation d'écuyer.

— Oh ! je l'ai sauvegardée.

— Comment ?

— En me déclarant le prince le plus distrait de l'univers et autres lieux.

— La distraction n'explique pas...

— Mais si... on m'appelle à droite, mon palefroi va à gauche... je n'ai pas entendu, j'étais distrait.

Les rires de la modiste résonnaient en fusées cristallines, quand un nouvel appel de trompes sonna dans l'air.

— Vite à la cour d'honneur... on doit nous attendre.

Prince et ses interlocuteurs s'empressèrent de gagner la cour.

C'était un vaste quadrilatère, bordé au fond et sur une partie des ailes par les bâtiments, édifiés dans un vague style Louis XV-Louis XVI, retouché suivant le goût américain.

Des balustrades ajourées, portant de distance en distance des sphinx à tête de marquis ou de demoiselles coiffées à la Lamballe, complétaient la clôture de la place d'honneur.

Mais le plus curieux était sans contredit la nombreuse société qui s'étouffait dans l'étroit espace.

Chevaux aux harnais multicolores, ornés de pompons, de rosettes, de rubans ; voitures vénérables aux attelages surannés, piqueurs que l'on eût dit enlevés à la Cour de France à la veille de la Révolution et valets de chiens du même cru, rien ne manquait aux élégances provinciales de ce coin reculé de l'immense territoire canadien.

Et contrastant avec le tout, des chasseurs, gentlemen corrects de mise et de manières ; des femmes charmantes, autant par la régularité de leurs traits, l'harmonie sculpturale de leurs lignes, que par la simplicité harmonieuse et discrète de leur ajustement.

Lui seul savait ce qui se faisait dans le meilleur monde.



Toute l'âme canadienne apparaissait là.

Le château, les équipages, les chiens, disant le souvenir attendri à la France du dix-huitième siècle, à la mère Patrie, comme l'appellent toujours les Canadiens fidèles ⁴.

L'aspect des chasseurs montrait les mœurs graves, saines et familiales des habitants.

Le Canada est, en effet, l'un des pays du monde où la famille est le plus respectée, et cela tient à la femme qui se montre gardienne du foyer, mère tendre et inlassable, et qui met son orgueil, noble orgueil, à être ainsi.

A certaines poupées parisiennes, propres seulement au rôle de mannequins de couturiers, à ces écervelées qui dénigrent systématiquement tout ce qui est élevé, nous rappellerons seulement que pour être la bonne épouse, la bonne mère, il faut trois petites qualités qui ne courent pas les rues : l'honneur, le dévouement, le courage.

Déjà, l'assemblée était en selle.

Les retardataires s'empressèrent de monter à cheval

Laura vint se placer auprès d'Albert.

— Vous n'avez pas le même animal que les autres jours. J'ai fait venir de Québec deux bêtes d'origine anglaise.

— Ah ! balbutia le jeune homme très troublé.

— Pour un cavalier comme vous, un cheval ayant de l'allant ne présente aucun inconvénient.

— Aucun, aucun, bredouilla-t-il tout en pensant in petto : Cette adorable enfant va me faire faire une culbute formidable.

Et elle, baissant la voix :

— Nos deux montures sont de vitesse.

— Ah ! ah ! tant mieux.

— De la sorte, nous pourrons distancer le gros des chasseurs.

— Nous les distancerons, répéta Prince en écho lamentable, car il se voyait déjà étendu dans un fossé.

— Et, acheva coquettement Laura, nous pourrons causer... en amis... car tout ce monde m'obsède : les fêtes, les réunions se suivent, s'enchaînent, ne laissant plus place pour la causerie intime, pour la conversation affectueuse.

Il lui souriait, et elle ne comprit pas que ce sourire signifiait surtout :

— Pour causer, nous marcherons au pas... c'est l'allure que je préfère en équitation.

A ce moment même, Nelly qui, en sa qualité de suivante favorite, assistait du haut du perron au départ de la chasse, descendit vivement les degrés et se glissa auprès de Tiennette, laquelle, juchée sur un grand twanka pommelé, tapotait son amazone avec des mines coquettes.

— Mademoiselle.

— Qu'y a-t-il, Nelly ?

— Vous dînez (le repas de midi s'appelle, comme dans l'ancienne France, le dîner) à Désastre-Rocks. Je vous conseille de faire la sieste après le repas.

— Pourquoi cela ?

— Pour réserver vos yeux, car la nuit prochaine je voudrais vous montrer des gens à la solde du señor Orsato.

— A sa solde ?

— Oui, le señor Orsato s'étant rendu aux raisons que je lui ai données sur votre avis.

— Il fallait votre sagesse pour le persuader.

— Je lui ai dit que vous étiez dans son jeu. Aussi on va commencer à enlever à master Topee les stocks de cuivre sur lesquels il compte pour pousser sa fille au mariage.

— Ah ! Vous me ravissez. Alors on ne pourra plus la donner à notre cher prince.

— Non.

— Oh ! Nelly, vous aurez sauvé l'honneur d'une couronne.

La fille de chambre s'inclina cérémonieusement :

— Que le plaisir soit grand pour la générale comtesse !

Une fanfare éclatante emplit la cour de sonorités cuivrées.

Les piqueurs sonnaient le départ.

Il y eut des cris, des rires, les chevaux piaffèrent, les calèches roulèrent avec des grincements, et le cortège quitta majestueusement Swift-Current, remontant la route blanche qui, deux kilomètres plus loin, franchissait la Saskatchewan sur le pont de bois de la Mignardise.

Nelly avait vivement remonté le perron.

Ses yeux brillants se fixaient sur ces hommes, ces femmes, qui allaient se donner le noble plaisir de la chasse.

Peut-être la fille de chambre sentait-elle courir en ses veines du sang de Diane, ancêtre gracieuse de saint Hubert, car elle murmura :

— Et moi aussi, je serai comme cela !

Puis elle rentra dans la demeure du milliardaire.

Cependant la troupe de Nemrods défilait en bon ordre. Dès l'aube, les fourgons de provisions, les domestiques chargés du service, avaient pris la route de Désastre-Rocks. Tout étant paré de ce côté, on n'avait plus qu'à s'amuser.

Jusqu'à la rivière, les cavaliers demeurèrent groupés autour des voitures, qui transportaient les personnes âgées, les jeunes enfants ou les personnes peu férues d'équitation ; mais une fois le pont franchi, les chasseurs s'éparpillèrent.

Dans la vaste plaine cultivée, parsemée de petits bois, avec de loin en loin un lagon aux eaux couleur d'émeraude, il n'y avait point de danger de s'égarer. On se rassemblerait de nouveau à l'approche de Désastre-Rocks, à la limite des plantations, car on entrerait alors en pleine nature sauvage, accidentée, boisée de fourrés impénétrables entre lesquels serpentait la route.

— En avant !

Sur ces mots, Laura frappa de sa houssine la croupe du coursier de Prince.

L'animal fit un bond violent, dont son infortuné cavalier pensa être désarçonné, puis il partit à fond de train entraînant à sa suite la monture de la jeune fille.

Ballotté, secoué comme laitage en baratte, le vent sifflant à ses oreilles, Albert avait l'impression d'être emporté par un express à quatre pattes.

A sa selle il se cramponnait désespérément, et c'en eût été fait de sa réputation équestre, s'il n'avait pas été à dix mètres en avant de miss Topee.

En tempête, ils traversèrent ainsi la ligne des chasseurs, la laissèrent en arrière et, galopant toujours, les perdirent bientôt de vue.

Alors Albert entendit nettement sa compagne crier :

— Halte ! arrêtez... nous sommes assez loin !

Allez donc arrêter un cheval au galop, quand vous ne savez pas vous servir des rênes.

Une fois de plus, le brave garçon fut distrait et continua de galoper jusqu'au moment où le coursier, à court d'haleine, consentit à prendre une allure plus paisible.

Laura put enfin le rejoindre.

— Encore vos distractions, prince.

— Quelles distractions ? demanda-t-il d'un ton innocent.

— Mais voici un grand quart d'heure que je vous invite à ralentir.

— Pas possible ! Il est vrai que je songeais...

— A qui, s'il vous plaît ?...

Le Français, né malin, sait que l'on se tire des plus mauvais pas par une galanterie.

Prince répondit donc sans hésiter :

— A vous !

Ce qui émut Laura, à ce point que ses joues ressemblèrent aussitôt à des pétales de roses.

— Et que pensiez-vous de moi ? fit-elle en souriant, mais d'une voix un peu tremblante.

Puis, sans doute pour avoir le temps de savourer l'émotion très douce épanouie en elle, miss Topee s'exclama :

— Mais vous conservez votre fusil à l'arçon.

— Ah ! il ne faut pas...

— Mais non, nous sommes entrés dans le pays neuf ⁵.

— Eh bien ?

— Eh bien, on peut rencontrer des fauves. Il est prudent de porter l'arme à la main.

Et tendrement :

— Avec une carabine comme celle-là, je suis rassurée. Mon père s'est privé en votre faveur de son Hanlicroft... à répétition, cinq coups, dont un à balle explosible pour les grosses pièces.

— Ah ! s'écria béatement Albert, je ne me lasserais pas de vous entendre parler d'armes. Quel gentil petit armurier vous êtes.

— Oh ! fit-elle avec une jolie moue, je suis en vérité flattée de vous sembler un armurier gentil, mais une curiosité me tient et je vous prierai de dépenser une minute pour la satisfaire.

— Une minute ou une heure, à votre choix.

— Remerciements... ; cela est aimable, mais je désire une minute seulement.

Et arrêtant net son cheval, fixant ses yeux bleus sur ceux de son compagnon avec une candide effronterie :

— Quelle est votre pensée sur moi en ce qui concerne la jeune fille ?

Fût-ce l'émotion qui amena Prince à tirer sur les rênes ? Fût-ce désir de repos chez le quadrupède ? mais la monture du voyageur s'arrêta également. Et Albert, aussi surpris de la question de son interlocutrice que du mouvement plein d'à-propos de l'animal, bégaya :

— Comme jeune fille ?

— Oui, comprenez bien mon interrogation... C'est en toute franchise que je désire votre opinion... Si elle est favorable, je vois de la joie tout alentour

de moi ; si elle ne l'est pas, — Laura poussa un soupir, — il vaut mieux broyer la pierre tout de suite que de la rouler toujours.

L'énergique proverbe canadien qui signifie : Mieux vaut le désespoir immédiat que le long espoir sans issue, fit frissonner le Français.

Ah ! il comprenait bien où voulait en venir sa chère petite compagne.

S'il avait osé, d'un mot il aurait fait reflleurir les couleurs sur ses joues soudainement pâlies.

Il lui eût suffi de laisser parler son cœur :

— Il est à vous tout entier, il est plein de vous. Quand il bat, c'est votre nom qu'il murmure ; quand il souffre, c'est que vous êtes absente. Voilà des semaines que je meurs de ne pas vous avouer combien vous êtes ma vie !

Oui, mais, pour un garçon loyal, le moyen de parler ainsi sans ajouter immédiatement :

— Seulement, celui qui vous parle n'est pas celui que vous croyez. Si, dans votre entourage, je place des quantités invraisemblables de vinaigre de Tours, ce n'est pas comme pieux héritier de la brillante lignée des Bourbons-Valois-Orléans, c'est uniquement comme Albert Prince ; Prince, un point. c'est tout, représentant de la maison Bonnard et C^{ie}.

Est-il possible d'avouer cela quand on vous a mis à califourchon sur un cheval anglais, quand on vous a armé d'un Hanlicroft, à répétition, à cinq coups, dont un à balle explosible, quand surtout l'on se figure, de la meilleure foi du monde, qu'un aveu de ce genre met en danger de mort, et soi-même, et des amis dévoués !

Et le pauvre Albert, désolé, éperdu, voyait le moment où il allait tourner son Hanlicroft contre lui-même, se faire sauter la tête pour éviter de la perdre, quand la Providence vint à son secours sous la forme d'une biche caribou.

A vingt pas d'eux, bondissant hors des buissons, la bête gracieuse retomba au milieu du chemin.

— Vite, feu ! feu ! souffla Laura à qui ses instincts de chasseresse firent oublier un instant ses soucis affectueux.

Elle épaulait déjà.

Prince l'imita sans tarder.

Pan ! pan ! deux coups de feu retentissent en salve. La biche caribou mord la poussière.

Laura se laisse glisser à terre et court vers la magnifique pièce qu'elle sera fière d'inscrire au tableau.

Mais soudain son cri de triomphe se change en cri de terreur ; elle recule, essaie vainement de se frayer un passage à travers l'enchevêtrement du fourré qui encaisse la route, et, arrêtée par cette muraille verdoyante, elle s'y adosse, les yeux hagards, la face livide.

Un acteur terrible et monstrueux vient d'entrer en scène.

Brownie, comme disent les Bois-Brûlés (chasseurs, en général métis de Français et d'Indiens), qui dormait sans doute à la fourche de grosses branches, et que la balle maladroite de Prince a été réveiller, vient de se laisser tomber à terre, l'épaule sanglante, mais les yeux rouges de fureur, la gueule menaçante.

Brownie, c'est l'ours roux géant.

Autant le grizly ou ours gris est inoffensif dans cette région, autant l'ours roux est terrible.

Ses dents aiguës semblent toujours altérées de sang.

Blessé, il ne pardonne pas.

On en a vu qui, à l'allure moyenne de dix kilomètres à l'heure, pourchassaient durant dix, quinze heures les chasseurs mis dans l'impossibilité, soit par une rupture d'arme, soit par toute autre cause, d'achever le carnassier.

La bête monstrueuse était à trois pas de Laura, arrêtée par la barrière impénétrable du fourré.

Elle fit un mouvement pour se ruer sur la jeune fille.

Un instant encore et les griffes s'enfonceraient dans les chairs roses, les mâchoires puissantes broieraient les os. De la ravissante enfant il ne resterait que des lambeaux déchiquetés, hideux.

Oh ! l'horrible vision !

Elle galvanisa Prince.

Il oublia sa prudence instinctive à l'égard du cheval. Ses éperons s'enfoncèrent désespérément dans les flancs de sa monture, tandis que les rênes, tendues avec une énergie surhumaine, enlevaient l'animal, et, tel un bélier, cavalier et coursier vinrent heurter l'ours si rudement que les divers adversaires roulèrent pêle-mêle sur le sol.

Laura jeta un appel éperdu, rauque, étranglé.

Rien ne répondit.

Mais déjà Albert se relevait, le fusil au poing.

L'ours, surpris, s'était redressé de son côté. Il secouait la tête de droite à gauche en grognant avec rage.

Un instant il hésita.

Sur qui fondrait-il ? Sur l'Américaine, sur le Français ?

Cet instant d'indécision permit à ce dernier de s'affermir sur ses jambes, d'appuyer la crosse à l'épaule.

Et quand le carnassier se mit en mouvement, Albert lâcha nerveusement, presque à bout portant, les quatre coups qui lui restaient dans le corps du féroce plantigrade.

A la dernière balle, explosible on s'en souvient, des jets de sang fusèrent des narines, de la gueule du carnassier.

Il chancela sur ses pattes velues... déchira le sol, usant ses dernières forces à retarder sa chute, puis enfin, vaincu, il roula en travers du sentier, sa tête puissante venant presque battre les pieds de Laura anéantie.

Mais déjà Prince était auprès d'elle, il l'entraînait à distance du monstre. Il l'avait prise dans ses bras, comme pour la protéger contre le monde entier.

Frissonnante d'une émotion inconnue, Laura balbutia :

— Vous auriez donné votre existence pour moi ?...

En l'entendant il fut près de sangloter, mais il se contenta et put bégayer :

— C'est ce que je souhaite depuis que je vous connais.

Elle eut un cri, sa tête se renversa sur l'épaule de son sauveur, et dans une détente de tout son être, des larmes de bonheur coulèrent de ses yeux doucement.

— Ohé ! ohé !

Ces appels retentissent à peu de distance.

Sur un signe de Laura, Albert répond seulement :

— Ohé ! par ici.

Il y a des piétinements de sabots sur la sente rocheuse, des froissements de branchages, puis des chasseurs, Topee et Mariole en tête, apparaissent.

Ils s'arrêtent étonnés devant le tableau qui s'offre à leurs yeux.

Prince et Laura à pied ; leurs chevaux ont fui dans un accès de folle terreur ; les jeunes gens s'en aperçoivent seulement en ce moment.

— Un caribou !

— Un Brownie !

A ces exclamations, Albert riposte gaiement :

— Deux belles pièces au tableau.

— Trop belles, grommelle Topee !... Laura, mon enfant, pas blessée ?

Elle lui adresse un sourire qui l'entoure de rayonnements.

— Blessée ! Ah ! avec mon chevalier, cela est impossible... C'est lui qui s'est jeté entre moi et Brownie ; j'avais trop peur, moi ; et il l'a abattu à bout portant.

Nos rudes et braves compatriotes du Canada ont une tendance toute naturelle à nous railler de nos mœurs efféminées... Ils nous aiment, nous, vieux Français, et nous critiquent paternellement, comme des amis.

Mais la défaite d'un ours brun leur apparaît comme un exploit dont un chasseur peut se montrer fier, et quand le carnassier abattu est un adulte, ainsi que l'adversaire de Prince, il fournit matière à un souvenir que l'on rappelle complaisamment à l'occasion.

Aussi tous les regards se portèrent sur le prince avec admiration.

Fallait-il qu'il fût de bonne maison, ce Français ignorant des fauves de l'Ouest, pour que, sans crier gare, il se mesurât avec le plus redoutable de tous.

Oui, il était bien le descendant de ces princes qui naguère expédiaient leur féale noblesse à la défense du Canada.

Ce raisonnement, tous le firent, ou quelque chose d'approchant, car les fronts se découvrirent, et le plus ancien des chasseurs, un riche fermier du Manitoba à la longue barbe blanche, prononça solennellement :

— Honneur au prince Virgule !

Huit jours avant, Laura aurait pris une attitude majestueuse. Maintenant elle ne bougea pas.

Il lui était agréable que l'on complimentât Albert, mais une voix chantait en elle, plus charmante à entendre que celles qui acclamaient le voyageur, car cette voix disait :

— C'est pour toi, pour toi seule qu'il a tué Brownie !

— Et maintenant qu'allons nous faire ? demanda Topee.

— Mais, continuer la chasse, répondit vivement l'Américaine.

— Le prince et toi êtes démontés...

— On nous offrira bien place dans une voiture.

— Tu y tiens ?

— Absolument.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un four gon arrivait pour ramasser le gibier exterminé.

Puis une calèche vide, — deux ou trois suivaient la partie par précaution, — une calèche vide se montra.

Albert et Laura y prirent place. Et bientôt, distancés, isolés dans leur rêve, ils se laissèrent emporter sans éprouver le besoin de converser, mais saluant au passage les arbres, les buissons, qu'ils se figuraient se pencher sur eux pour leur murmurer, dans le bruissement de leurs feuillages, des paroles de bienvenue...

FIN DU TOME PREMIER

- 1 Appellation familière et affectueuse dont le peuple russe salue le Tzar.
- 2 Corps radiant extrait de la pechblende de Bohême par M. et Mme Curie.
- 3 Le téléphote est l'appareil qui transmet les images à distance, comme le téléphone transmet le son.
- 4 . Les 50.000 colons français du dix-huitième siècle forment aujourd'hui une agglomération de 4.000.000 d'individus parlant le français et aimant la France. Pour donner un exemple de cet état d'esprit, il nous suffira de rappeler que, dans un de ses numéros de juillet 1904, le Canadien, journal quotidien de Québec, publia un dessin représentant un homme du peuple brandissant le drapeau français en disant : « Nous autres Canadiens français, voilà notre drapeau. » Le journal monta de 100.000 à 600.000 exemplaires.
- 5 C'est ainsi que les Canadiens désignent les territoires non cultivés.

Millionnaire malgré lui

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65122764>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr